

Camilo Castelo Branco

LES AMOURS FATALES

Traduction de René Biberfeld

Options de traduction

Les titres nobiliaires : on appelle *fidalgo* celui qui porte un nom, *morgado* celui qui dispose également des droits qui y sont liés. Nous avons conservé tels quels ces mots.

L'argent : Les fortunes s'évaluent en *cruzados*, les dépenses courantes en *réis*, la mitraille en *vinténs*. Le *conto* n'est pas en soi une unité, il multiplie simplement par mille les *contos* et les *réis* ; pris absolument il signifie mille *cruzados*.

La géographie : Lisbonne et le Tage exceptés, tous les toponymes gardent leur forme d'origine. De même pour les habitants : le Minho a ses *Minhotos*, Porto et Braga ont leurs *Portuenses* et *Bracarenses*, Lisbonne ses *Lisboètes* etc.

Dédicace et préfaces de l'auteur sont renvoyées en fin d'ouvrage.

*

INTRODUCTION

EN FEUILLETANT LES LIVRES des anciens procès-verbaux du greffe de la prison de la *Relação* de Porto, j'ai lu dans les registres d'écrou de 1803 à 1805, à la page 232, ce qui suit :

Simão António Botelho, qui déclare s'appeler ainsi, être célibataire, et étudiant à l'Université de Coïmbra, originaire de la ville de Lisbonne, et s'être trouvé dans la ville de Viséu au moment de son arrestation, âgé de 18 ans, fils de Domingos José Correia Botelho et de Dona Rita Preciosa Caldeirão Castelo Branco ; taille moyenne, visage rond, yeux bruns, cheveux et barbe noirs, vêtu d'une veste de molleton bleu, d'un gilet de futaine coloré et d'un pantalon de coutil blanc et noir. J'ai rédigé ce procès-verbal, que j'ai signé.

Filippe Moreira Dias

Sur la marge à gauche de ce procès-verbal, on a écrit : *Est parti en Inde le 17 mars 1807.*

Je ne présumerais pas trop de la sensibilité du lecteur, en croyant que la déportation d'un jeune homme de dix-huit ans lui fera de la peine.

Dix-huit ans ! L'aurore écarlate et dorée du matin de la vie ! Les grâces du cœur qui ne rêve pas encore aux fruits et s'embaume tout entier du parfum des fleurs ! Dix-huit ans ! L'amour à cet âge ! Quand on s'éloigne du sein de la famille, des bras de sa mère, des baisers de ses sœurs, pour les caresses plus douces de la vierge qui s'épanouit auprès de soi comme la fleur de la même saison, en exhalant les mêmes arômes, et au même moment de la vie ! Dix-huit ans... Et déporté loin de sa patrie, de son amour et de sa famille ! Plus jamais le ciel du Portugal, ni sa mère, sans espoir de réhabilitation, sans aucune dignité, sans aucun ami !... C'est triste !

Il a aimé, il s'est perdu et il est mort en aimant.

Voilà l'histoire. Et une telle histoire, pourra-t-elle l'écouter les yeux secs, la femme, la créature la mieux faite pour les douceurs de la pitié, celle qui parfois porte en elle un reflet céleste de la divine miséricorde ?! Celle-là, ma lectrice, la charitable amie de tous les malheureux, ne pleurerait-elle pas si on lui disait que le pauvre garçon avait perdu son honneur, tout espoir de réhabilitation, patrie, liberté, sœur, mère, sa vie, tout, pour l'amour de la première femme qui l'éveilla de son sommeil peuplé de désirs innocents ?

Elle pleurerait, elle pleurerait ! Je trouverais alors les mots pour lui dire le douloureux tressaillement qu'on produit en moi ces lignes, que j'ai rédigées avec un soin tout spécial, et lues avec un sentiment d'amertume et de respect, et de haine en même temps. Oui, de haine... Vous aurez tout loisir de voir si cette haine est pardonnable ou si je n'aurais pas mieux fait de renoncer d'avance à rapporter une histoire qui peut inspirer contre moi le dégoût des juges impassibles du cœur, et de la répugnance pour les maximes que j'aurais ciselées contre la fausse vertu des hommes qui se transforment en barbares au nom de leur honneur.

CHAPITRE I

DOMINGOS JOSÉ CORREIA BOTELHO DE MESQUITA E MENESES, *fidalgo* de haut lignage et l'un des plus anciens seigneurs de Vila Real de Trás-os-Montes, était, en 1779, juge de district à Cascais et s'était la même année marié avec une dame de la Cour, Dona Rita Teresa Margarida Preciosa de Veiga Caldeirão Castelo Branco, fille d'un capitaine de cavalerie, petite-fille d'un autre, António Azevedo Castelo Branco Pereira da Silva, aussi remarquable pour son grade que pour un livre précieux, à cette époque, sur l'Art de la Guerre.

Le provincial diplômé avait passé dix ans à soupirer, sans aucun succès. Pour se faire aimer de la belle dame de compagnie de Dona Maria I^{ère}, il ne pouvait compter sur ses attraits physiques : Domingos Botelho était extrêmement laid. Pour se faire admettre comme un parti sortable par une fille cadette, il lui manquait les biens de la fortune : ses avoirs n'excédaient pas trente mille *cruzados* en propriétés dans le Douro. Il ne se recommandait pas non plus par les qualités de l'esprit : il avait une intelligence fort limitée, ce qui lui avait valu, de la part de ses condisciples à l'université le sobriquet de *Brocas*, par lequel on désigne encore à présent ses successeurs de Vila Real. Qu'on l'en fasse dériver d'une façon pertinente ou pas, le qualificatif *Brocas* vient de *broa*. Les étudiants avaient voulu suggérer que la balourdise de leur condisciple venait de la quantité de pain de maïs qu'il avait digérée dans sa province.

Domingos Botelho devait avoir un talent quelconque, et il l'avait ; c'était un excellent flûtiste ; ce fut la première flûte de son temps ; et il gagna sa vie à Coïmbra en jouant de la flûte les deux années où son père interrompit ses mensualités, parce que les revenus de sa propriété ne suffisaient pas à tirer d'affaire un autre fils qui avait à répondre d'un meurtre*

Domingos Botelho avait fini ses études en 1767, et était allé à Lisbonne occuper le poste de lecteur au Tribunal Suprême de la Cour, un apprentissage banal pour ceux qui souhaitaient faire carrière dans la magistrature. Le père du diplômé, Fernão Botelho, avait déjà reçu un bon accueil à Lisbonne, notamment du duc d'Aveiro, dont l'estime mit sa tête en péril lors de l'attentat contre le roi en 1758. Le provincial sortit des cachots de la Junqueira, lavé de cette tache infamante, et même estimé du comte de Oeiras pour l'avoir aidé à prouver la primauté de sa généalogie sur celle des Pintos Coelho, du Bonjardim de Porto : un procès ridicule, mais qui fit grand bruit, intenté parce

* J'ai entendu, il y a vingt ans, d'un contemporain des faits, l'histoire de l'homicide, qu'il racontait en ces termes : « Ça s'est passé le Jeudi Saint. Marcos Botelho, frère de Domingos, s'expliquait pendant les cérémonies avec une dame qu'il courtisait et c'était une dame infidèle. À un autre endroit de l'église, se trouvait, les yeux et le cœur pointés sur la même femme, un sous-lieutenant d'infanterie. Marcos réfréna sa jalousie jusqu'à la fin de l'office de la Passion. À la sortie de l'office, il a dévisagé le militaire et l'a provoqué. Le sous-lieutenant a dégainé son épée, et le *fidalgo* la sienne. Ils ont alors tiré longtemps des armes sans dommage ni sang versé. Des amis à tous les deux étaient parvenus à les calmer, quand Luís Botelho, un autre frère de Marcos, déchargea sa carabine sur la poitrine du sous-lieutenant, et l'abattit, là, au début de la rue du Jogo de Bola . Le meurtrier a été absous par grâce royale. »

que le *fidalgo* de Porto avait refusé sa fille au fils de Sebastião José de Carvalho.

Les talents grâce auxquels le flûtiste diplômé parvint à se ménager l'estime de Dona Maria I^{ère} et de Pedro III, je ne les connais pas. La tradition veut que le bonhomme faisait rire la reine par ses facéties et, à l'occasion, par les grimaces dont il tirait le meilleur de son esprit. Le fait est que Domingos Botelho fréquentait la Cour et recevait, de la cassette de la souveraine, une grasse pension qui autorisa l'aspirant juge de district à s'oublier lui-même, ainsi que son avenir et le Ministre de la Justice qui, à force de sollicitations, l'avait de sa propre main confirmé dans la charge de juge de district de Cascais.

On a déjà dit qu'il se hasarda à des amours de cour, sans faire des poèmes comme Luís de Camões ou Bernardim Ribeiro, mais en soupirant dans sa prose provinciale, et en captant la bienveillance de la Reine pour fléchir la dureté de la dame. Il devait être enfin heureux, le *Docteur Pustules* – c'est sous ce nom qu'on le connaissait à la Cour – pour ne pas troubler le différend qui met aux prises le talent avec le bonheur. Domingos Botelho se maria avec Dona Rita Preciosa. Rita était une beauté qui, à cinquante ans, pouvait se flatter d'en être encore une. Elle n'avait pas d'autre dot, si ce n'est pas une dot qu'une série d'aïeux, les uns évêques d'autres généraux et parmi ceux-ci, celui qui était mort frit dans un chaudron de je ne sais quelle contrée mauresque, une gloire, en vérité, un peu ardente, mais d'un tel prix que les descendants du général frit signèrent *Caldeirão*.

La dame de cour ne fut pas heureuse avec son mari. Elle languissait de la Cour, des pompes des chambres royales, et des amours répondant à sa personne et à ses goûts, qu'elle avait immolés à ce caprice de la Reine. Cette vie affligeante ne les empêcha pourtant point de se perpétuer en deux garçons et trois filles. Manuel était l'aîné, Simão le second ; des filles, Maria était l'aînée, la puînée Ana, et la cadette avait le nom de sa mère, et quelques traces de sa beauté.

Le juge de district de Cascais, qui sollicitait un poste plus élevé dans la hiérarchie, résidait à Lisbonne dans la paroisse d'Ajuda en 1784. C'est cette année-là que naquit Simão, l'avant-dernier de leurs enfants. Il obtint, toujours porté par la fortune, sa mutation pour Vila Real, son ambition suprême.

La noblesse du bourg attendait son compatriote à une lieue de Vila Real. Chaque famille avait sa litière avec le blason de sa maison. Celle des Correias de Mesquita était apparemment la plus démodée, et les livrées de ses domestiques étaient les plus râpées et les plus mitées qui figuraient dans cette escorte.

En avisant ce cortège de litières, Dona Rita ajusta à son œil droit son lorgnon cerclé d'or et dit :

– Oh, Meneses, qu'est-ce que cela ?

– Ce sont nos amis et nos parents qui viennent nous attendre.

– En quel siècle nous trouvons-nous dans ces montagnes ? rétorqua la dame de Cour.

– En quel siècle ?! C'est le XVIII^e aussi bien ici qu'à Lisbonne.

– Ah oui ? J'ai cru que le temps s'était arrêté ici au XII^e siècle...

Le mari jugea qu'il devait rire de ce trait qui n'avait pas été bien flatteur à son encontre.

Fernão Botelho, le père du juge de district, se détacha du cortège pour tendre la main à sa bru, qui descendait de sa litière, et la conduire chez eux.

Avant de voir le visage de son beau-père, Dona Rita considéra, de son œil congrûment équipé, ses boucles en acier, le filet retenant ses cheveux sur la nuque. Elle disait par la suite que les *fidalgos* de Vila Real étaient bien moins propres que les charbonniers de Lisbonne. Avant de grimper dans l'ancestrale litière de son mari, elle demanda, avec la gravité la plus feinte, s'il n'y avait aucun danger à s'aventurer dans cette antiquité. Fernão assura à sa bru que la litière n'avait pas encore cent ans, et que les mulets n'en avaient pas plus de trente.

La façon hautaine dont elle accueillit les compliments de la noblesse (une vieille noblesse qui était arrivée en ces lieux à l'époque de Don Dinis, le fondateur du bourg) fit au plus jeune du cortège, il était encore vivant il y a douze ans, un tel effet qu'il me dit, à moi : *Nous savions qu'elle était dame de compagnie de Dona Maria I^{ère} ; mais, à sa morgue à notre égard, nous avons cru qu'elle était la Reine en personne.* Les cloches du pays sonnèrent le carillon quand le cortège apparut à Notre Dame d'Almuneda. Dona Rita dit à son mari qu'une telle réception avec toutes ces cloches était la plus étourdissante et la moins chère qu'on pût imaginer.

Ils mirent pied à terre à la porte de la vieille demeure de Fernão Botelho. La dame de compagnie à la Cour jeta un coup d'œil sur la façade de l'édifice et se dit : «C'est un joli séjour pour quelqu'un qui a été élevé à Mafra et à Sintra, dans la Bemposta et à Queluz.»

Au bout de quelques jours, Dona Rita dit à son mari qu'elle avait peur d'être dévorée par les rats ; que cette maison était un repaire de bêtes féroces ; que les toits menaçaient de s'écrouler ; que les murs ne résisteraient pas à l'hiver ; que les règles de la bonne entente conjugale ne forçaient pas à mourir de froid une épouse délicate et accoutumée aux coussins du palais des rois. Domingos Botelho céda à son épouse chérie, et se lança dans la construction d'un petit palais. Ses ressources étaient à peine suffisantes pour les fondations : il écrivit à la Reine, et obtint un généreux subside grâce auquel il acheva sa maison. Les balcons des fenêtres furent le dernier cadeau que fit la royale veuve à sa dame. Nous sommes portés à croire que ce don est un témoignage inédit jusqu'ici de la démente de sa Majesté Dona Maria I^{ère}.

Domingos Botelho avait fait graver ses armes sur un bloc de pierre ; Mais Dona Rita avait insisté pour que sur l'écu l'on écartelât également les siennes ; il était cependant trop tard, parce que le sculpteur avait déjà livré son œuvre, que le magistrat ne pouvait supporter une seconde dépense, et qu'il ne voulait pas peiner son père, fier de son blason. Il en résulta que la maison resta sans armes, et que Dona Rita l'emporta.

Le juge de district possédait là-bas une illustre parentèle. La morgue de la *fidalgua* se rabaissa jusqu'aux grands de la province, ou plutôt, elle jugea bon de les élever jusqu'à elle. Dona Rita avait une cour de cousins, dont les uns se contentaient d'être des cousins, et les autres enviaient le sort du mari. Le plus audacieux n'osait pas la regarder en face, quand elle l'observait avec son lorgnon, affichant une telle hauteur et un tel air de raillerie, qu'on n'userait pas d'une image insolite en disant que le lorgnon de Rita Preciosa était le gardien le plus vigilant de sa vertu.

Domingos Botelho se défiait de l'efficacité de ses propres mérites pour combler parfaitement le cœur de sa femme. La jalousie le tourmentait ; mais il étouffait ses soupçons de crainte que Rita s'estimât offensée par ces soupçons. Et elle aurait eu raison d'en être froissée. La petite fille du général frit dans un chaudron sarrasin se moquait de ses cousins qui, par amour pour elle,

ébouffaient et poudraient leurs chevelures, avec une disgracieuse recherche, et faisaient beaucoup de bruit en lançant leurs genets au galop sur les chaussées, afin de faire croire que les piqueurs de la province n'ignoraient pas les grâces hippiques du marquis de Marialva.

Le juge de district n'en était cependant pas convaincu. L'intrigant qui lui mettait l'esprit dans un tel émoi, c'était son miroir. Il se voyait sincèrement laid, et s'apercevait que Rita était de plus en plus épanouie, et lasse de leur commerce intime. Aucun exemple, dans l'Histoire ancienne, aucun exemple ne lui venait à l'esprit d'un amour sans rupture entre un époux difforme et une belle épouse. Un seul torturait sa mémoire et, bien qu'il relevât de la fable, il l'accablait, il s'agissait du mariage de Vénus et de Vulcain. Il lui souvenait du filet que le forgeron boiteux avait fabriqué pour attraper les dieux adultérins, et il n'en revenait pas de la patience de ce mari. Il se disait qu'une fois relevé le voile de la perfidie, il ne se plaindrait pas à Jupiter et qu'il n'armerait pas une souricière à ses cousins. À côté du tromblon de Luis Botelho qui avait étendu à terre le lieutenant, il y avait une rangée de tromblons dans l'usage desquels le juge de district montrait une intelligence bien plus profonde que celle dont il avait fait preuve dans la compréhension du *Digeste* et des *Ordonnances du Royaume*.

Cette existence pleine de soubresauts dura six ans, à moins que ce ne soit plus. Le juge de district avait fait appel à ses amis pour sa mutation, et il obtint plus qu'il n'attendait : il fut nommé à la tête de la juridiction de Lamego. Rita Preciosa laissa des regrets à Vila Real, et un souvenir durable de sa morgue, de sa beauté, et des grâces de son esprit. Son mari laissa lui aussi des anecdotes que l'on répète encore. J'en raconterai juste deux pour ne pas vous ennuyer. Un cultivateur lui avait envoyé un beau jour une génisse qu'il voulait lui offrir, et il avait envoyé avec elle la vache pour que sa fille ne se sentît pas perdue. Domingos Botelho fit installer dans son magasin la génisse et la vache, en disant que qui donnait la fille donnait la mère. On lui envoya, à une autre occasion, des pâtés dans un luxueux plateau d'argent. Le juge de district distribua les pâtés à ses enfants, et ordonna que l'on gardât le plateau, disant qu'il considérerait comme une moquerie qu'on lui offrît des sucreries qui valaient dix sous, les pâtés, de toute évidence, n'étaient là que pour agrémenter le plateau. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, quand survient à Vila Real un cas identique, et que quelqu'un garde à la fois le contenant et le contenu, les gens du pays disent : «Il est comme le docteur *Brocas*, celui-là.»

La tradition ne m'offre aucune autre occasion de m'attarder à des détails sur la vie du directeur de juridiction. Je sais juste que Dona Rita s'ennuyait dans le district et menaçait de s'en aller à Lisbonne avec ses cinq enfants, s'il ne quittait pas cette région ingrate. Il semble que la noblesse de Lamego qui ne cessait de se targuer d'une ancienneté remontant à l'Acclamation d'Almacave, ne tint aucun compte de l'amour propre de la dame de la Cour, et passa au crible certaines branches pourries du tronc des Botelhos Correia de Mesquita, en dépréciant les saines du fait qu'il avait gagné deux ans durant sa vie en jouant de la flûte.

En 1801, nous trouvons Domingos José Correia Botelho de Mesquita corregidor à Viseu.

L'aîné des garçons, Manuel, a vingt-deux ans, et il est en deuxième année de droit. Simão qui en a quinze fait ses humanités à Coïmbra. Leur mère se plaît à la compagnie de ses trois filles et son cœur ne vit que par elles.

L'aîné se plaignit, dans une lettre à son père, de ne plus pouvoir vivre avec son frère, car il craignait ses humeurs sanguinaires. Il raconte qu'il risque à chaque pas de perdre sa vie, parce que Simão utilise pour acheter des pistolets l'argent destiné aux livres, fréquente les trublions les plus notoires de l'Académie et court les rues la nuit en insultant les habitants et en les provoquant par ses huées. Le corregidor admire la bravoure de son fils, et dit à sa mère consternée que le garçon représente une image fidèle, et possède le tempérament de son bisaïeul Paulo Botelho Correia, le plus vaillant *fidalgo* qu'ait produit le Trás-os-Montes.

De plus en plus atterré par les algarades de Simão, Manuel quitte Coïmbra avant les vacances, va se plaindre à Viseu et demander à son père de lui proposer un autre destin. Dona Rita veut que son fils soit cadet de cavalerie. Manuel Botelho part de Viseu pour Bragança, et justifie de quatre quartiers dans le but de se faire admettre comme cadet.

Cependant, Simão retourne à Viseu après avoir passé ses examens avec succès. Le père s'émerveille du talent de son fils, et ferme les yeux sur son extravagance car il apprécie le talent. Il lui demande de s'expliquer sur sa mauvaise entente avec Manuel, et Simão lui répond que son frère veut le forcer à mener une vie monastique.

À quinze ans, Simão en paraît vingt. Il est d'une nature robuste ; c'est un bel homme, avec les traits de sa mère, et il est bâti comme elle ; mais d'un caractère tout à fait opposé au sien. C'est dans la plèbe de Viseu qu'il choisit ses amis et ses compagnons. Lorsque Dona Rita lui reproche ses choix indignes, Simão se gausse des généalogies, et surtout du général Caldeirão, qui est mort frit. Cela suffit pour que sa mère le prît en grippe. Le corregidor voyait les choses par les yeux de sa femme, il partagea son dégoût et son aversion pour son fils. Ses sœurs le craignaient, mise à part Rita, la cadette, avec qui il s'amusait à des jeux puérils, et à qui il obéissait quand elle lui demandait en le cajolant d'une manière enfantine, de ne pas fréquenter des ouvriers.

Les vacances tiraient à leur fin quand le corregidor éprouva une vive contrariété. Un de ses domestiques avait emmené boire ses mulets et, par mégarde ou exprès, il les laissa briser quelques vaisseaux que l'on avait posé sur la margelle de la fontaine en attendant son tour. Les propriétaires des vaisseaux se liguerent contre le domestique et le rouèrent de coups. Simão passait à ce moment-là ; armé d'une planche arrachée à la ridelle d'un chariot, il cassa beaucoup de têtes, et conclut plaisamment ce tragique spectacle en brisant toutes les cruches. La populace indemne s'enfuit épouvantée, personne n'osait s'en prendre au fils du corregidor ; mais les blessés formèrent un cortège qui s'en fut crier justice à la porte du magistrat.

Domingos Botelho beuglait contre son fils et donnait à l'officier de justice l'ordre de l'appréhender, suivant ses instructions. Dona Rita, pas moins irritée, mais irritée comme une mère, envoya, par des moyens détournés, de l'argent à son fils afin qu'il s'enfuît sans tarder à Coïmbra pour y attendre le pardon de son père.

Quand il apprit cet expédient de sa femme, le corregidor feignit d'en être fâché, et promit de le faire arrêter à Coïmbra. Mais comme Dona Rita le traitait de brute vindicative et de juge stupide s'agissant de fredaines, le magistrat dérida l'artificielle sérénité de son front, et convint tacitement qu'il était une brute et un juge stupide.



CHAPITRE II

SIMÃO RAMENA À COÏMBRA, de Viseu, l'arrogante conviction qu'il était un brave. Il se rappelait les détails fort à son avantage de la défaite qu'il avait infligée à trente porteurs d'eau, le son creux des coups, la chute qui avait laissé celui-ci hébété, la façon dont celui-là s'était relevé plein de sang, le coup de planche qui en avait à la fois déconfit trois, celui qui avait défoncé le nez de deux d'entre eux, les cris de tous, et le fracas des cruches pour finir. Simão savourait ces souvenirs, comme je ne l'ai jamais vu faire dans un drame où un vétéran revenu de cent batailles évoque les lauriers qu'il a gagnés à chacune, et finit par y laisser toute son énergie, épuisé qu'il est d'épater, si ce n'est d'assommer les auditeurs.

L'étudiant était cependant incomparablement plus nocif dans ses enthousiasmes que le Matamore des tragédies. Ses souvenirs l'encourageaient à de nouveaux exploits, et l'université s'y prêtait à cette époque. Une grande partie de la jeunesse étudiante était acquise aux balbutiantes théories de liberté, plus par pressentiment que par étude. Les apôtres de la Révolution française n'avaient pu faire résonner le tonnerre de leurs clameurs dans ce coin du monde ; mais les livres des Encyclopédistes, ces fontaines où la génération suivante avait bu le poison qui est sorti du sang de quatre-vingt-treize, n'étaient pas entièrement ignorés. Les doctrines de régénération morale par la guillotine trouvaient quelques timides adeptes au Espagne, et il est sûr qu'ils devaient faire partie de la nouvelle génération. Sans compter que la rancune contre l'Angleterre était bien établie dans les entrailles des classes ouvrières, et que la nécessité de se libérer du joug avilissant des étrangers, bien fixé dès le début du siècle précédent, par les courroies de traités ruineux et perfides, s'imposait à l'esprit de beaucoup de bons Portugais qui se voyaient plutôt alliés à la Espagne. Tel était le sentiment de ceux qui réfléchissaient ; quant aux adeptes de l'université, ils manifestaient leur passion de la nouveauté plus que leur attachement aux doctrines de la raison.

L'année précédente, en 1800, António de Araújo, comte de Barca depuis, était allé négocier à Madrid et à Paris la neutralité du Portugal. Les puissances alliées rejetèrent ses propositions, ne faisant aucun cas des seize millions que le diplomate offrait au Premier Consul. Il ne fallut pas attendre longtemps pour que le territoire portugais fût infesté par les armées espagnoles et françaises. Nos troupes, commandées par le duc de Lafões, n'eurent pas

l'occasion d'engager un combat inégal, parce qu'à ce moment-là, Luís Pinto de Sousa, plus tard vicomte de Balsemão, avait négocié l'ignominieuse paix de Badajoz, la cession d'Olivença à l'Espagne, la fermeture de nos ports aux Anglais, le versement à l'Espagne d'une indemnisation de quelques millions.

Ces événements avaient exaspéré contre Napoléon les esprits de ceux qui détestaient l'aventurier, et donnaient aux autres une occasion de se féliciter de la rupture avec l'Angleterre. Parmi ceux qui partageaient ce sentiment, au sein de cette université turbulente et tumultueuse, on faisait grand cas de l'opinion de Simão Botelho, malgré ses seize ans encore imberbes. Mirabeau, Danton, Robespierre, Desmoulins et bien d'autres bourreaux et martyrs de cette grande boucherie, autant de noms qui avaient une résonance musicale pour les oreilles de Simão. Les diffamer en sa présence, cela revenait à l'insulter, s'attirer une gifle à coup sûr ; et voir des pistolets armés braqués sur le visage du diffamateur. Le fils du corregidor de Viseu soutenait que le Portugal devait se régénérer dans un baptême de sang, afin que l'hydre des tyrans ne redressât plus une de ses mille têtes sous la massue de l'Hercule populaire.

Ces discours, qui démarquaient une objurgation clandestine de Saint-Just, faisaient le vide autour de lui dans les rangs même de ceux qui l'avaient applaudi quand il exposait des principes de liberté plus rationnels. Simão Botelho se rendit odieux aux yeux de ses condisciples qui, pour assurer leur salut, le dénoncèrent à l'évêque-comte et au recteur de l'Université.

Un jour, le démagogue étudiant lançait, place Samson, une proclamation aux rares auditeurs qui lui restaient fidèles, les uns par crainte, les autres parce qu'ils partageaient ses penchants. Son discours exposait dans sa quintessence l'idée du régicide, quand une troupe d'huissiers vint refroidir ses ardeurs. L'orateur voulut résister, en armant ses pistolets, mais les bras musculeux de la cohorte du recteur avait des compétences amplement suffisantes sur la façon de se comporter avec ceux qui en possédaient. Le jacobin désarmé et bien entouré d'une escorte d'archers fut emmené à la prison de l'Université, dont il sortit six mois après sur les instances répétées des amis de son père et des parents de Dona Rita Preciosa.

L'année universitaire perdue, Simão s'en fut à Viseu. Le corregidor lui interdit de se présenter devant lui, en le menaçant de le chasser de sa demeure. La mère, suivant son devoir plus que son cœur, intercédait pour son fils et parvint à le faire admettre à la table commune.

En l'espace de trois mois, il se produisit un merveilleux changement dans les habitudes de Simão. Il évita la compagnie de la canaille. Il sortait de chez lui rarement, ou seul ou avec sa sœur cadette, sa préférée. La campagne, les arbres et les lieux les plus sombres et les plus solitaires constituaient sa seule récréation. Les douces nuits d'été, il les passait dehors jusqu'au point du jour. Ceux qui le voyaient agir de la sorte étaient surpris de son air rêveur et du recueillement qui le tenait à l'écart de la vie ordinaire. Chez lui, il s'enfermait dans sa chambre dont il sortait quand on l'appelait à table.

Dona Rita était effarée de cette transformation, et son mari parfaitement convaincu qu'elle était réelle, permit à son fils de lui adresser la parole.

Simão Botelho aimait. Ce mot suffit pour expliquer cette réforme apparemment absurde de sa conduite à dix-sept ans.

Simão aimait une sienne voisine, un jeune fille de quinze ans, riche héritière, d'une beauté régulière, et bien née. C'est de la fenêtre de sa

chambre qu'il l'avait vue la première fois pour l'aimer toujours. Elle n'était pas sortie indemne de la blessure qu'elle avait infligée au cœur de son voisin : elle l'aima, elle aussi, et plus sérieusement qu'on ne le fait à son âge.

Les poètes mettent notre patience à l'épreuve quand ils parlent de l'amour de la femme de quinze ans comme d'une passion dangereuse, unique et inflexible. Certains prosateurs disent la même chose dans leurs romans. Ils se trompent les uns et les autres. L'amour à quinze ans est un jeu, c'est la dernière manifestation de l'amour pour les poupées ; c'est la tentative de l'oisillon qui essaie de voler hors de son nid, les yeux toujours fixés sur sa mère qui l'appelle de la branche toute proche. La première sait ce que c'est d'aimer beaucoup, la seconde ce que c'est que de voler loin.

Teresa de Albuquerque devait être, sans doute, une exception dans sa façon d'aimer.

Le magistrat et sa famille étaient odieux au père de Teresa, en raison de litiges où Domingos Botelho s'était prononcé contre lui. Par-dessus le marché, l'année précédente, deux domestiques de Tadeu de Albuquerque avaient été blessés dans la célèbre bagarre de la fontaine. Il est donc évident que l'amour de Teresa, qui ne tenait aucun compte de son devoir d'obéir et de se sacrifier à l'aigreur de son père, était véritable et fort.

Et cet amour était singulièrement discret et prudent. Ils se virent et se parlèrent trois mois, sans alerter le voisinage, ni même éveiller la méfiance des deux familles. Le destin qu'ils se promettaient l'un à l'autre était plus honnête : il allait faire ses études pour pouvoir subvenir à ses besoins, s'ils ne disposaient pas d'autres ressources ; elle attendait que son père décédât, pour lui donner, une fois maîtresse de son foyer, en plus de son cœur, son important patrimoine. On est effaré d'un tel discernement dans un naturel tel que celui de Simão Botelho, et de l'ignorance que l'on peut présumer chez Teresa, sur des sujets matériels de la vie, comme l'est un patrimoine.

La veille de son départ pour Coimbra, Simão Botelho faisait ses adieux à la plaintive jeune fille, quand elle fut subitement arrachée de la fenêtre. Le garçon, halluciné, entendit des gémissements de cette voix qui, il y a un instant, sanglotait de chagrin, chargée de larmes. Le sang bouillonna dans sa tête ; il se contorsionna dans sa chambre comme un tigre contre les inflexibles barreaux de sa cage. Il fut tenté de se tuer, impuissant qu'il était de venir à son secours. Les dernières heures de cette nuit, il écuma de rage en ruminant des projets de vengeance. Au point du jour, son sang se refroidit et il reprit de l'espoir ainsi que toute sa tête.

Quand on l'appela pour partir à Coimbra, il sauta du lit, à ce point méconnaissable que sa mère, voyant son visage, entra dans sa chambre afin de l'interroger et de le dissuader de s'en aller avant que sa fièvre ne fût retombée. Mais Simão avait jugé qu'entre mille projets, le meilleur, c'était d'aller à Coimbra attendre des nouvelles de Teresa, et de revenir en cachette lui parler à Viseu. Il avait pris la décision la plus sage : en restant là, il aggraverait la situation de Teresa.

L'étudiant était descendu dans la cour, après avoir embrassé sa mère et ses sœurs, et baisé la main de son père qui avait préparé pour cette heure une sévère admonestation, allant jusqu'à lui assurer qu'il l'abandonnerait tout à fait s'il se livrait à de nouvelles extravagances. Au moment de mettre le pied sur l'étrier, il vit à côté de lui une vieille mendicante qui lui tendit sa main ouverte comme qui demande l'aumône et, sur sa paume, un petit papier. Le jeune homme sursauta ; et, à quelques pas de chez lui, lut ces lignes :

Mon père dit qu'il va m'enfermer dans un couvent à cause de toi. Je supporterai tout pour toi. Ne m'oublie pas, et tu me trouveras au couvent, ou au Ciel, toujours tienne en mon cœur, et toujours loyale. Pars pour Coimbra. C'est là que te parviendront mes lettres ; et je te dirai sur la première sous quel nom tu dois répondre à ta pauvre Teresa.

La transformation de l'étudiant émerveilla l'Académie. Si l'on ne le voyait pas dans les cours, on ne le voyait nulle part. Il ne lui restait, de ses anciennes relations, que les condisciples raisonnables qui lui donnaient de bons conseils, et le visitèrent six mois à son cachot où ils lui donnaient le réconfort et les ressources que son père ne lui donnait pas, et que sa mère lui dispensait rarement. Il ne confiait son secret à personne, si ce n'est aux lettres qu'il envoyait à Teresa, de longues lettres où il reposait son esprit de ses études. La jeune fille passionnée lui écrivait souvent, et lui disait déjà que la menace du couvent n'avait été qu'une simple frayeur et qu'elle n'éprouvait plus aucune crainte, parce que son père ne pouvait vivre sans elle.

Cela exalta son ardeur pour les études. Interrogé sur des points obscurs du programme de la première année, Simão fit une telle impression que ses professeurs et ses condisciples lui décernèrent le premier prix.

À ce moment-là, Manuel Botelho, cadet à Bragança, détaché à Porto, donna son congé pour étudier les mathématiques à l'Université. Il y fut encouragé en apprenant le revirement survenu dans le comportement de son frère. Il alla vivre avec lui ; il le trouva tranquille, mais absorbé par une idée qui le rendait misanthrope et inabordable en tout autre domaine. Ils vécurent peu de temps ensemble ; la cause de leur séparation, ce fut l'amour malheureux que conçut Manuel Botelho pour une femme des Açores mariée à un étudiant. L'épouse passionnée partagea pour son malheur les illusions de son amant aveuglé. Elle abandonna son mari et s'enfuit avec lui à Lisbonne, et de là en Espagne. À un autre moment de cette narration, je rendrai compte de la fin de cet épisode.

Au mois de Février 1803, Simão reçut une lettre de Teresa. On trouvera au prochain chapitre tous les détails de la péripétie qui avaient contraint la fille de Tadeu de Albuquerque à écrire cette lettre poignante qui surprit l'étudiant alors converti au respect de ses devoirs, de l'honneur, de la société, et de Dieu, par amour.

*

CHAPITRE III

LE PÈRE DE TERESA ne se serait pas buté sur l'impureté du sang du corregidor si l'union de leurs deux enfants avait pu se concilier avec la haine de l'un et le mépris de l'autre. Le magistrat se moquait de la rancœur de son voisin, son voisin écorchait la réputation du magistrat en évoquant sa vénalité. Celui-ci savait comment l'autre le traînait dans la boue pour se venger ; il affectait d'être imperméable à la médisance ; mais son humeur se faisait de jour en jour plus aigre ; c'est à croire que, s'il n'était retenu par des raisons familiales, il souffrirait moins en s'épanchant par la bouche d'un tromblon,

l'arme de prédilection des Botelhos Correias de Mesquita. Leur réconciliation semblait impossible.

Rita, la cadette, se trouvait un jour à la fenêtre de la chambre de Simão, quand elle vit sa voisine collée contre les vitres, la tête reposant sur ses mains. Teresa savait que la jeune fille était la sœur préférée de Simão, celle qui avait le plus de traits communs avec lui. Elle cessa d'affecter l'indifférence et, loin d'ignorer que Rita l'observait, lui fit de la main un geste amical en souriant. La fille du corregidor sourit elle aussi, mais s'éloigna aussitôt de la fenêtre, parce que sa mère avait interdit à ses filles d'échanger des regards avec les gens de cette maison.

Le lendemain, à la même heure, poussée par la sympathie que lui avait inspiré ce geste d'amitié, Rita revint à cette fenêtre, et là, elle vit Teresa, les yeux fixés dessus, comme si elle l'attendait ; elles se sourirent prudemment, en s'éloignant au même moment de l'appui des fenêtres ; et elles se contemplaient ainsi, debout toutes les deux, de l'intérieur de leurs chambres. Plus par le mouvement de ses lèvres que par des paroles, Teresa demanda à Rita si elle était son amie. La jeune fille fit oui, de la tête, puis un signe d'adieu avant de s'enfuir. Elles se revirent ainsi de courts instants plusieurs jours de suite, avant de s'enhardir toutes deux insensiblement, et d'oser s'entretenir quelque temps à mi-voix. Teresa parlait de Simão, elle confiait à la jeune fille de onze ans le secret de son amour, et lui disait encore qu'elle allait être pour elle une sœur, en lui recommandant de ne rien dire à sa famille.

Au cours de l'une de ces conversations, Rita éleva par inadvertance la voix de telle sorte qu'elle fut entendue par une de ses sœurs qui alla aussitôt la dénoncer à son père. Le corregidor appela Rita et la força, sous la menace, à raconter tout ce que sa voisine lui avait dit. Sa colère fut telle que, sans écouter les représentations de son épouse qui était accourue, épouvantée par ses cris, il courut à la chambre de Simão et vit Teresa encore à sa fenêtre.

– Eh, vous ! dit-il à la jeune fille toute pâle, ne vous avisez plus de poser les yeux sur une personne de ma maison. Si vous voulez vous marier, prenez un cordonnier, ce sera un gendre digne de votre père.

Teresa n'entendit pas la fin de cette brutale apostrophe ; elle s'était enfuie, étourdie et honteuse. Mais, comme le ministre furieux continuait de brailler dans la chambre, et que Tadeu de Albuquerque était apparu à une fenêtre, la colère du juriste redoubla, et le torrent d'injures, longtemps retenu, fouetta le visage de son voisin, qui n'osa pas lui répondre.

Tadeu interrogea sa fille et fut convaincu que la raison de la rancœur de Domingos Botelho, c'était que les deux jeunes filles s'entretenaient innocemment, par signes, de choses de leur âge. Le vieillard excusa cet enfantillage de Teresa et lui recommanda de ne plus apparaître à cette fenêtre.

Cette indulgence du *fidalgo*, dont le caractère était épouvantable, trouve son explication dans le projet qu'il a conçu de marier sa fille avec son cousin Baltasar Coutinho, de Castro Daire, propriétaire, et noble de la même ascendance. Le vieillard, présomptueux connaisseur du cœur féminin, croyait que la douceur serait le meilleur expédient pour amener sa fille à oublier son amour puéril pour Simão. Il avait fait sienne cette maxime que l'amour, à quinze ans, manque de consistance et ne peut survivre à une absence de six mois. Le *fidalgo* n'avait pas tort, mais en l'occurrence, si. Les exceptions ont été le jouet des penseurs les plus sensés, tant dans le domaine spéculatif, que dans l'expérimental. Ce n'est pas que Tadeu de Albuquerque se trompât

beaucoup sur l'amour et le cœur de la femme, dont les variantes sont si nombreuses et si inattendues que je ne sais si quelque maxime nous peut servir de guide, si ce n'est celle-ci : *Dans chaque femme, il y a quatre femmes incompréhensibles, qui réfléchissent chacune à son tour à la façon dont elles vont se contredire.* C'est plus sûr, mais ce n'est pas infallible. Voici donc cette Teresa qui constitue un être unique en soi. Dira-t-on que les trois que nous avons mentionnées dans cette sentence ne peuvent coexister, à quinze ans, avec cette quatrième ? C'est ce que je pense moi aussi, vu que la constance de cet amour et la conscience qu'elle en a repose sur des raisons qui n'ont rien à voir avec le cœur. C'est parce que Teresa ne sort pas dans le monde, n'a pas un autel chaque soir dans son salon, n'a pas respiré l'encens d'autres soupirants, et n'a pas disposé d'une heure à elle pour comparer l'image chérie, ternie par l'absence, avec l'image d'un amoureux, l'amour qu'expriment les yeux qui la regardent fixement, l'amour qu'expriment les paroles qui la persuadent qu'il y a un cœur pour chaque homme, et une seule jeunesse pour chaque femme. Qui me dit à moi que Teresa renfermerait en elle les quatre femmes de la maxime, si les vapeurs de quatre encensoirs lui troublaient l'esprit ? Ce n'est pas facile ni nécessaire d'en décider. Retournons donc à notre conte.

Tadeu de Albuquerque n'avait pas soufflé un mot, en présence de sa fille, sur Simão Botelho ni avant ni après l'éclat du corregidor. Ce qu'il fit, c'est faire venir à Viseu son neveu de Castro Daire, lui expliquer son projet afin qu'il se comportât en présence de Teresa comme un amoureux de bon aloi, qu'ils s'éprissent l'un de l'autre et que les conditions fussent réunies pour qu'on pût les marier.

Du côté de Baltasar Coutinho, la passion s'embrasa aussi vite que le cœur de Teresa se congelait sous l'effet de la terreur et de la répugnance. Le *morgado* de Castro Daire, attribuant la froideur de sa cousine à sa modestie, à son innocence et à sa timidité, se félicita de la délicatesse de cette âme, et savoura d'avance le plaisir d'une conquête lente, mais sûre. La vérité, c'est que Baltasar ne s'était pas expliqué de telle sorte que Teresa lui donnât une réponse définitive. Un jour, pourtant, poussé par son oncle, l'heureux fiancé osa parler ainsi à la mélancolique jeune fille :

– Le moment est venu, cousine, de vous ouvrir mon cœur. Voulez-vous bien m'écouter ?

– Je vous écoute toujours avec plaisir, cousin Baltasar.

Cette réponse froidement dédaigneuse ébranla quelque peu les certitudes du *fidalgo*, au sujet de l'innocence, de la modestie et de la timidité de sa cousine. Il voulut tout de même se convaincre que son acquiescement ne pouvait s'exprimer autrement, et continua :

– Pour ce qui est de nos cœurs, je pense qu'ils sont unis ; il faut maintenant que nos maisons s'unissent.

Teresa pâlit et baissa les yeux.

– Vous aurais-je dit par hasard quelque chose qui vous déplaît ?! reprit Baltasar, refroidi par le visage altéré de Teresa.

– Vous me parlez de quelque chose qu'il m'est impossible de faire, répondit-elle sans manifester aucun trouble. Vous vous trompez, mon cousin : nos cœurs ne sont pas unis. J'ai beaucoup d'amitié pour vous, mais je n'ai jamais envisagé d'être votre épouse, ni pensé que vous y songiez, mon cousin.

– Cela signifie-t-il que vous ne pouvez me supporter, cousine Teresa ? fit le *morgado*, froissé.

– Non, monsieur : je vous ai déjà dit que j'avais beaucoup d'estime pour vous, et c'est pour cette raison même que je ne dois pas être l'épouse d'un ami que je ne puis aimer. Ce ne serait pas un malheur que pour moi...

– Très bien... Puis-je savoir, reprit le cousin avec un sourire hypocrite, qui me dispute votre cœur, cousine ?

– Que gagnerez-vous à le savoir ?

– J'y gagnerai que je saurais au moins que vous aimez un autre homme, ma cousine... Est-ce le cas ?

– Oui.

– Et si passionnément que vous désobéissez à votre père ?

– Je ne lui désobéis pas ; mais le cœur est plus fort que la soumission d'une fille. Je désobéirais si je me mariais contre la volonté de mon père ; mais je ne vous ai pas dit, cousin Baltasar, que je me mariais ; je vous ai seulement dit que j'aimais.

– Savez-vous, cousine, que je suis effaré de votre façon de parler !... Qui pourrait penser que vos seize ans trouveraient si facilement les mots !...

– Ce ne sont pas des mots, cousin, rétorqua gravement Teresa, ce sont des sentiments qui méritent votre estime, car ils sont véritables. Si je vous mentais, trouverais-je mieux grâce à vos yeux ?

– Non, cousine Teresa ; vous avez bien fait de me dire la vérité, et de me la dire pour tout. Tant qu'on y est, vous n'hésitez pas à me dire quel est l'heureux mortel qui a votre préférence ?

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

– J'y tiens, cousine : nous avons tous notre vanité et cela me soulagerait beaucoup de me voir vaincu par un homme qui présenterait des mérites que je n'ai pas à vos yeux. Ayez la bonté de me confier votre secret, comme vous le confieriez à votre cousin Baltasar si vous le considériez comme un ami intime.

– Je ne peux plus vous considérer comme tel... répondit Teresa en souriant et en soulignant comme lui toutes les syllabes de chaque mot.

– Vous ne voulez même pas m'avoir comme ami ?

– Vous ne me pardonnez pas, cousin, ma franchise, et vous serez à partir d'aujourd'hui un ennemi pour moi.

– Au contraire, rétorqua-t-il avec une ironie mal déguisée, bien au contraire... Je vous prouverai que je suis votre ami si je vous vois un jour mariée à quelque misérable indigne de vous.

– Mariée ! s'écria-t-elle...

Mais Baltasar l'empêcha de continuer en disant :

– Mariée à quelque ivrogne notoire ou à un manieur de bâton, terreur des porteurs d'eau, à un gentilhomme distingué qui passe les années universitaires incarcéré dans les cachots de Coïmbra.

Il est clair que Baltasar Coutinho connaissait le secret de Teresa. Son oncle l'avait naturellement mis au courant de la gaminerie de sa cousine, peut-être avant de vouloir faire de lui son époux.

Teresa avait senti le ton sarcastique de ces mots, et s'était levée en lui répondant d'une façon hautaine :

– N'avez-vous plus rien à me dire, cousin Baltasar ?

– Si, ma cousine, veuillez vous asseoir encore un moment. N'oubliez pas que vous vous adressez à présent à l'amoureux éconduit : dites-vous bien que vous parlez à votre parent le plus proche, à votre ami le plus sincère, et au gardien le plus résolu de votre dignité et de votre fortune. Je savais, ma

cousine, que vous aviez, contre la volonté expresse de votre père, bavardé quand vous en avez eu l'occasion à votre fenêtre avec le fils du corregidor. Je n'ai accordé aucune importance à cet incident, et je l'ai considéré comme un jeu naturel à votre âge. Comme j'ai passé ma dernière année à Coïmbra, il y a deux ans, j'ai eu plus que le temps de connaître Simão Botelho. Quand l'on m'a parlé, à mon retour, de votre tendresse pour cet étudiant, j'ai été abasourdi de votre bonne foi ; puis je me suis dit que votre innocence même devait être votre ange gardien. En tant que votre ami, je suis à présent désolé de vous voir fascinée à ce point par la perversité de votre voisin. Ne vous souvenez-vous pas d'avoir vu Simão Botelho s'acoquiner avec les pires voyous du pays ? N'avez-vous pas vu la tête de vos serviteurs fracassée par ce fameux balayeur des foires ? N'avez-vous jamais entendu dire qu'à Coïmbra, il se promenait complètement imbibé dans les rues, armé comme un bandit de grand chemin, déclarant devant la canaille la guerre aux nobles, aux rois, à la religion, et à nos parents ? Est-ce que par hasard, cousine, vous l'ignoriez ?

– J'ignorais certains détails, mais cela ne me gêne pas de les apprendre. Depuis que j'ai fait la connaissance de Simão, il n'a causé, à ma connaissance, aucun chagrin à sa famille, et je n'entends dire aucun mal de lui.

– Vous êtes donc convaincue que Simão doit à votre amour la réforme de sa conduite ?

– Je n'en sais rien et je n'y pense pas, répliqua Teresa, l'air maussade.

– Ne vous fâchez pas, cousine. Juste un dernier mot : tant que je vivrai, je ferai tout pour vous tirer des griffes de Simão Botelho. Si vous n'avez plus votre père, il restera moi. Si les lois ne vous défendent pas contre les manœuvres de votre démon, je montrerai à ce bravache que sa victoire sur des porteurs d'eau ne l'empêchera pas d'être chassé à coups de pied de la maison de mon oncle Tadeu de Albuquerque.

– Vous voulez donc me régenter, mon cousin ?! répondit-elle avec un agacement manifeste.

– Je veux diriger votre conduite, tant que votre raison aura besoin qu'on l'aide. Retrouvez votre bon sens et je ne me préoccuperais plus de votre sort. Je cesse de vous importuner, cousine Teresa.

Baltasar s'en alla trouver son oncle et lui rapporta l'essentiel de cette conversation. Tadeu, stupéfait du courage de sa fille et blessé dans son cœur et dans ses droits de père, courut à sa chambre dans l'intention de la rouer de coups. Baltasar le retint, en lui représentant que la violence serait loin d'arranger leurs affaires dans cette crise, car l'on pouvait craindre que Teresa s'enfuît de chez elle. Le père réprima sa colère et réfléchit. Quelques heures après, il appela sa fille, la fit s'asseoir auprès de lui, et lui dit, en des termes mesurés et avec des gestes pondérés, qu'il désirait la marier avec son cousin ; mais qu'il savait déjà que telle n'était pas la volonté de sa fille. Il ajouta qu'il ne la forcerait pas ; mais aussi qu'il ne consentirait pas à ce que, foulant aux pieds l'honneur de son père, elle accordât son cœur au fils de son pire ennemi. Il se dit également qu'il se trouvait au bord de sa sépulture, et qu'il y descendrait plus vite en perdant son amour pour sa fille qu'il considérerait déjà comme morte. Il termina en demandant à Teresa si elle refuserait d'entrer dans un couvent et d'y attendre que son père mourût, pour faire son propre malheur selon ses désirs.

Teresa répondit en pleurant qu'elle entrerait dans un couvent si telle était la volonté de son père ; mais il ne devait pas se priver, lui, de sa compagnie, ni la priver, elle, des êtres qu'elle chérissait par peur de voir sa fille commettre

quelque action indigne, ou lui désobéir, du moment que sa vertu ne lui interdisait pas d'obéir.

Elle lui promet de se considérer comme morte pour tous les hommes sauf pour son père.

Tadeu l'écouta, et ne lui répondit pas.



CHAPITRE IV

LE CŒUR DE TERESA MENTAIT. Allez donc demander de la sincérité au cœur !

Pour les amateurs avertis, le dialogue du chapitre précédent a bien défini la fille de Tadeu de Albuquerque. C'est une femme d'une mâle énergie, elle a un caractère affirmé, un orgueil renforcé par l'amour, insensible aux appréhensions communes, si l'on peut qualifier d'appréhension le renoncement auquel une fille consent de son libre arbitre pour suivre les volontés arbitraires et imprévisibles de son père. Les bonnes gens disent que non, et moi, je souscris toujours à l'avis des bonnes gens. On ne la calomnierait pas en lui accordant un peu d'astuce, ou d'hypocrisie, si vous voulez ; le terme perspicacité serait le plus propre. Teresa devine que la loyauté trébuche à chaque pas dans la voie royale de la vie, et que l'on parvient aux plus belles fins par des raccourcis, quand la franchise et la sincérité ne sont pas de mise. Ces artifices ne sont pas courants à l'âge sans aucune expérience de Teresa ; mais une femme de roman n'est jamais triviale ; et celle dont il est question dans mes notes est d'une noblesse exceptionnelle. Il me suffit, à moi, pour croire à sa noblesse, de la renommée que lui ont valu ses malheurs.

De la lettre qu'elle a écrite à Simão Botelho, où elle lui raconte les scènes que nous avons décrites, la critique déduit que la jeune fille de Viseu gagnait du temps avec son père, en gardant en point de mire son avenir, sans passer par le désagrément du couvent, ni rompre avec le vieillard en lui désobéissant ouvertement. Dans le récit qu'elle fit à l'étudiant, elle omit les menaces de son cousin Baltasar, un article qui aurait pour effet, si elle le mentionnait, de ramener précipitamment de Coïmbra ce garçon on ne peut plus fier, et assez brave pour l'être.

Mais ce n'est pas encore cette lettre qui surprit Simão Botelho.

Le ciel semblait sans nuages pour Teresa. Son père ne parlait pas de cloître ni de mariage. Baltasar Coutinho était rentré dans son manoir de Castro Daire. La jeune fille rassurée donnait chaque semaine ces bonnes nouvelles à Simão qui, alliant la bonne fortune de son cœur aux richesses de l'esprit, étudiait sans cesse, et veillait la nuit en échafaudant l'édifice de sa gloire future.

Un dimanche matin, au mois de juin de l'année 1803, au point du jour, on pria Teresa d'accompagner son père à la première messe de l'église paroissiale. La jeune fille effrayée s'habilla, et rencontra le vieillard dans l'antichambre, qui la reçut fort aimablement, et lui demanda si elle se levait de bonne humeur pour offrir à l'auteur de ses jours un reste de vieillesse heureuse. Le silence de Teresa était interrogatif.

– Tu vas donner aujourd'hui ta main à ton cousin Baltasar pour l'épouser, ma fille. Il faut que tu te laisses aveuglément guider par la main de ton père. Dès que tu auras franchi ce pas difficile, tu comprendras que ton bonheur est de ceux que l'on doit imposer par la violence. Mais dis-toi bien, ma fille chérie, que la violence d'un père est toujours de l'amour. Mon indulgence et ma douceur à ton égard ont été inspirées par l'amour. Un autre serait venu à bout de ta désobéissance avec de mauvais traitements, les rigueurs du couvent, et peut-être en te privant de ton grand patrimoine. Moi pas. J'ai attendu que le temps éclairât ton esprit, et je me réjouis de te voir revenue du prestige diabolique de ce maudit qui a éveillé ton cœur innocent. Je ne t'ai pas à nouveau consultée sur ce mariage, de peur que la réflexion affectât le zèle d'une bonne fille avec lequel tu vas embrasser ton père et le remercier de la prudence qu'il a montrée en respectant ton caractère qui n'attendait que l'heure de se trouver digne de son amour.

Teresa ne détacha pas les yeux de son père ; mais elle était si distraite qu'elle entendit à peine les premiers mots, et pas du tout les derniers.

– Tu ne me réponds pas, Teresa ? ! reprit Tadeu, en lui prenant tendrement les mains.

– Que dois-je vous répondre, mon père ?

– M'accordes-tu ce que je te demande ? Combleras-tu de joie le peu de jours qui me restent ?

– Et vous serez heureux, mon père, de mon sacrifice ?

– Ne parle pas de sacrifice, Teresa... Demain, à cette heure-ci, tu verras la transfiguration qui s'est produite dans ton âme. Ton cousin est un composé de toutes les vertus ; il ne lui manque même pas la qualité d'être un gentil garçon ; comme si la richesse, la science et les vertus ne suffisaient pas à faire un excellent mari.

– Et il veut de moi, après que je l'ai refusé ? dit-elle avec une ironique amertume.

– Et s'il t'aime à la folie, ma fille !... Et il a assez de confiance en lui pour croire que tu l'aimeras beaucoup !...

– Et ne pourra-t-il être encore plus sûr que je ne cesserai de le haïr ? À cet instant précis, je l'abomine, moi, comme je n'ai jamais pensé pouvoir abominer quelqu'un ! Mon père, continua-t-elle en pleurant, les mains levées, tuez-moi ; mais ne me forcez pas à me marier avec mon cousin. Il est inutile d'employer la violence, parce que je ne me marierai pas.

Tadeu changea de figure et dit, furieux :

– Tu te marieras ! Je veux que tu te maries ! Je veux... Sinon, tu seras maudite à jamais, Teresa ! Tu mourras dans un couvent ! Cette maison reviendra à ton cousin ! Aucun infâme ne posera son pied sur les tapis de mes aïeux. Si tu es une âme vile, tu n'as plus rien à voir avec moi, tu n'es pas ma fille, tu ne peux hériter des noms respectables qui ont été pour la première fois insultés par le père de ce misérable que tu aimes ! Sois maudite ! Va dans cette chambre, et attends qu'on t'en arrache pour une autre, où tu ne verras pas un rayon de soleil.

Teresa se leva, sans verser une larme, et entra sereinement dans sa chambre. Tadeu de Albuquerque alla trouver son neveu et lui dit :

– Je ne puis te donner ma fille, parce que je n'ai pas de fille. La misérable à qui j'ai donné ce nom est perdue pour nous et pour elle.

Baltasar qui était selon son oncle un composé d'excellentes qualités avait juste un travers : une totale absence d'amour-propre. Après l'échec de son guet-apens amoureux, le cousin de Teresa regagna ses terres, après avoir dit au vieillard qu'il le délivrerait du siège que faisait Simão Botelho du cœur de sa fille. Il n'approuva pas le réclusion dans un couvent, en s'étendant sur les hypothèses que forgerait l'opinion publique. Il lui conseilla de la laisser chez lui, et d'attendre que le fils du corregidor revînt de Coïmbra.

Les arguments de Baltasar ébranlèrent l'esprit du vieillard. Teresa fut surprise que son père se calmât quand on ne l'espérait vraiment pas et se méfia d'une telle incohérence. Elle écrivit à Simão. Elle ne lui cacha rien de ce qui était arrivé ; elle ne passa pas sous silence les menaces de Baltasar par délicatesse. Elle concluait en lui confiant ses soupçons sur un nouveau coup de force pour la faire plier.

Arrivé au paragraphe sur les menaces, l'étudiant n'y voyait plus assez clair pour déchiffrer le reste de la lettre. Il tremblait de fièvre et ses artères frontales se gonflaient et palpaient. Ce n'était pas le sursaut d'un cœur passionné : c'était son caractère orgueilleux qui lui échauffait le sang. S'en aller de là à Castro Daire, poignarder le cousin de Teresa dans sa propre maison, ce fut le premier conseil que lui souffla la fureur de sa haine. C'est dans cette intention qu'il sortit, qu'il loua un cheval, et qu'il rentra s'habiller pour le voyage. Quand il fut prêt, chaque minute d'attente mettait un comble à sa frénésie. Le cheval prit une demi-heure pour arriver et, durant ce temps, son ange gardien, vêtu des atours dont il habillait Teresa dans son imagination, lui inspira une lancinante nostalgie de ce temps, et aussi des heures au cours de cette même journée, où il rêvait au bonheur que cet amour lui promettait, s'il le recherchait dans le travail et dans l'honneur. Il contempla ses livres avec autant d'affection que si chacun d'eux contenait une page de l'histoire de leur cœur. Il n'avait lu aucune de ces pages sans que l'image de Teresa lui apparût pour lui donner la force de vaincre l'ennui d'une application continuelle et la fougue d'un naturel inquiet, troublé par des émotions jusque là inconnues. «Tout doit-il se terminer ainsi ? pensait-il, le visage entre ses mains, accoudé à son bureau. J'étais si heureux ces derniers temps !... Heureux ! répétait-il, en se levant brusquement. Qui peut être heureux après avoir essuyé la honte de laisser une menace impunie ?!... Mais je la perds ! Je ne la verrai plus jamais !... Je fuirai comme un assassin, et mon père sera mon premier ennemi, elle va être elle-même horrifiée de ma vengeance... Elle a été la seule à entendre cette menace, et si j'avais été avili aux yeux de Teresa par les insultes de ce misérable, elle ne me les répéterait peut-être pas...»

Simão Botelho relut deux fois la lettre, et à la troisième lecture, il trouva les rodomontades du *fidalgo* jaloux moins insultantes. Les dernières lignes lui prouvaient formellement qu'il avait eu tort de se croire avili, ce qui le tourmentait dans son orgueil ; c'étaient des expressions tendres, des prières adressées à son amour, comme un dédommagement des épreuves passées et à venir, des visions enchanteresses de leur avenir, de nouveaux serments et des phrases bien senties pour exprimer sa fermeté et le chagrin de ne pas l'avoir auprès d'elle.

Quand le muletier frappa à sa porte, Simão Botelho ne songeait plus à tuer l'homme de Castro Daire ; mais il avait décidé de se rendre à Viseu, d'y entrer la nuit, dans le plus grand secret, et de voir Teresa. Il lui manquait cependant un logement sûr pour se cacher. Dans les auberges, il serait aussitôt découvert. Il demanda au muletier s'il connaissait une maison à Viseu où il pourrait rester caché une nuit ou deux, sans risquer d'être dénoncé. Le muletier répondit qu'il avait, à un quart de lieue de Viseu, un cousin maréchal-ferrant ; et il ne connaissait que des aubergistes à Viseu. Simão jugea qu'on pouvait tirer parti de ce lien de parenté avec cet homme, et lui offrit aussitôt une veste en fourrure et une écharpe de soie rouge, une avance sur des cadeaux plus importants qu'il lui promettait s'il le servait bien dans une entreprise amoureuse.

L'étudiant arriva, le lendemain, chez le maréchal-ferrant. Le muletier mit son parent au courant de ce qu'il avait convenu avec lui.

On prit toutes les dispositions pour héberger discrètement Simão Botelho, et le muletier se rendit pendant ce temps-là à Viseu, avec une lettre à remettre à une mendiante qui habitait dans la ruelle la plus inaccessible de la région. La mendiante multiplia les questions sur la personne qui envoyait la lettre et s'en alla, en demandant au messenger de l'attendre. Peu après, elle revint avec la réponse, et le muletier partit au galop.

La réponse était un cri de joie. Teresa ne réfléchit pas, et répondit à Simão que l'on fêtait ce soir-là son anniversaire, et que ses parents se réunissaient chez elle. Elle lui dit qu'à onze heures précises elle irait dans le potager et lui ouvrirait la porte.

L'étudiant n'en espérait pas tant. Ce qu'il demandait, c'était de lui parler de la rue à la fenêtre de sa chambre, et il craignait d'être privé de cette joie qu'il mettait au-dessus de tout. Quant à serrer sa main, sentir son haleine, l'embrasser peut-être, ou oser un baiser, de telles espérances allaient bien au-delà de ses ambitions aussi modestes qu'honnêtes, l'enlevaient et l'effrayaient à la fois. La fougue et la peur, pour des cœurs qui font leurs débuts dans la comédie humaine, ce sont des sentiments qui vont de soi.

À l'heure de son départ, Simão tremblait, et se reprochait sa timidité, sans savoir que les charmes de la vie, les moments les plus angéliques de l'âme, on les doit à ces élans d'un mystérieux émoi qu'éprouvent les cœurs les moins précoces dans toutes les saisons de leur vie, et tous les hommes au moins une fois.

À onze heures précises, Simão était adossé à la porte du potager, et le muletier se trouvait à la distance convenue avec un cheval qu'il tenait en bride. Le bruit de la musique, qui venait de pièces éloignées, l'avait troublé parce que cette fête chez Tadeu de Albuquerque l'avait surpris. En trois longues années, il n'avait jamais entendu de musique dans cette maison. S'il avait su quand tombait l'anniversaire de Teresa, il eût été moins étonné de l'étrange allégresse émanant de ces pièces toujours fermées comme à l'occasion d'un enterrement. Dans son affolement, Simão se représenta les chimères tantôt sombres, parfois translucides, qui volettent autour de la fantaisie passionnée. Il n'y a pas de balises rationnelles pour les belles illusions, comme pour les honorables, quand c'est l'amour qui les imagine. Simão Botelho, l'oreille collée à la serrure, entendait à peine le son des flûtes et de son cœur inquiet.

*

CHAPITRE V

BALTASAR COUTINHO se trouvait dans le salon, il affectait une vengeresse indifférence pour sa cousine. Les sœurs du *fidalgo* et d'autres membres de sa parentèle ne laissaient pas respirer Teresa. Jeunes et vieilles se relayaient pour tenir les mêmes discours, elles lui conseillaient de se réconcilier avec son cousin et de donner à son père la joie que le pauvre vieillard demandait avec tant d'insistance à Dieu, avant de fermer les yeux. Teresa rétorquait qu'elle n'avait rien contre son cousin, qu'elle ne lui en voulait même pas ; elle était son amie et le resterait toujours, tant qu'il la laisserait disposer de son cœur.

Le vieillard attendait beaucoup de cette soirée. Quelques parents présumés circonspects lui avaient dit qu'il ferait bien de proposer à sa fille des plaisirs correspondant à son âge, pour lui donner l'occasion d'amuser son esprit, fixé sur un seul objet, en lui offrant des divertissements qui flattent notre vanité naturelle, le temps que la force de l'amour contrarié s'épuise insensiblement. Ils lui conseillèrent de multiplier les rencontres, ou chez lui, ou chez ses parents, afin que Teresa se montrât à beaucoup de jeunes gens, fût courtisée de tous, et accordât moins de valeur au seul homme à qui elle parlait, et qu'elle jugeait supérieur à tous. Le *fidalgo* se fit un peu tirer l'oreille ; c'est qu'il jugeait les femmes selon un système bien à lui, il avait mené durant trente ans une vie libertine et dispendieuse, et savourait à présent les charmes de l'économie et de la tranquillité. C'était la première fois que l'on fêtait magnifiquement l'anniversaire de Teresa. La *morgada* vit alors ce qu'étaient le menuet de la Cour et certains jeux de gages dont on agrémentait délicieusement ses loisirs en ce temps-là, sans fatiguer son corps ni altérer son humeur.

Mais Teresa était à ce point nerveuse qu'elle ne partageait pas le plaisir de ses hôtes. Dès que sonnèrent les dix heures de cette soirée, la reine de la fête semblait si peu attentive aux subtils compliments des dames et des hommes, dans leurs registres respectifs, que Baltasar Coutinho se rendit compte de l'agacement de sa cousine et eut la modestie de s'imaginer qu'elle avait été froissée de son indifférence. Sa générosité allant jusqu'au pardon, le *morgado* de Castro Daire prit une mine correspondant à ses gestes graves et mélancoliques, et, s'adressant à Teresa, lui demanda de l'excuser de sa froideur, dont il dit qu'elle était semblable à celle des montagnes, qui renferment des volcans, mais sont couverts de neige. Teresa eut la franchise de répondre qu'elle n'avait pas remarqué la froideur de son cousin, et fit venir à côté d'elle une petite fille, pour éviter que la montagne, en se fendant ne se transformât pas en volcan. Peu après, il se leva et sortit du salon.

Il était onze heures moins le quart. Teresa avait couru jusqu'au fond du potager, ouvert la porte et, comme elle n'avait vu personne, elle était revenue en courant au salon. Mais au moment où elle gravissait l'escalier qui reliait le jardin à la maison, Baltasar Coutinho, qui l'épiait depuis qu'elle avait quitté le salon, se trouva près d'une des fenêtres donnant sur le jardin, et elle était bien loin de s'imaginer qu'il la voyait. Il s'en écarta, et entra en même temps que Teresa dans le salon, par une autre porte. Au bout de quelques minutes, la jeune fille ressortit, et son cousin également. Teresa entendit, au loin, le bruit des sabots du cheval, alors qu'elle franchissait le palier du perron. Baltasar

l'entendit aussi, et nota que sa cousine, craignant d'être vue et reconnue à la blancheur de sa robe, portait une cape ou un châle qui la recouvrait entièrement. L'homme de Castro Daire recula d'un pas pour qu'on ne s'aperçût pas de sa présence. Mais Teresa, en jetant un coup d'œil craintif, eut le temps de distinguer une silhouette qui reculait. Elle en fut alarmée, revint sur ses pas en lâchant sa cape, et entra dans le salon, haletante de fatigue et pâle de peur.

– Qu'as-tu, ma fille ?! lui dit son père. Ça fait deux fois que tu es sortie du salon et tu n'as pas l'air dans ton assiette. Est-ce que tu te sentiras mal, Teresa ?

– J'ai une migraine : j'ai besoin d'aller respirer de temps en temps... Ce n'est rien, mon père.

Tadeu la crut et dit à tout le monde que sa fille avait une migraine, ce n'est qu'à son neveu qu'il ne le dit pas, parce qu'il ne le trouva pas, et qu'il apprit qu'il était sorti.

Teresa s'était également rendu compte de l'absence de son cousin, et fit comme si elle partait à sa recherche, une initiative que le vieillard apprécia beaucoup. Elle descendit dans le jardin, courut à la porte où Simão l'attendait, l'ouvrit et, la voix altérée par l'anxiété, lui dit juste :

– Va-t-en ; reviens demain à la même heure... Va-t-en, va !

Alors qu'il entendait ces mots, Simão avait les yeux fixés sur une silhouette qui s'approchait de lui, en rasant le mur du potager. Le muletier, qui l'avait vu le premier, lui avait fait un signe et avait coincé les rênes du cheval avec des pierres, pour avoir les mains libres, au cas où l'étudiant ne pourrait venir à bout de son ennemi.

Simão Botelho ne bougea pas d'un pouce, et Baltasar Coutinho s'arrêta à une distance de six pas. Le muletier avait lentement parcouru la moitié du chemin qui le séparait de son patron quand celui-ci le pria de ne plus s'approcher. Et s'avançant vers la silhouette, il arma deux pistolets, et lui dit :

– Ce passage est privé. Que voulez-vous ?

Le *fidalgo* ne répondit pas.

– Je sens qu'il va falloir que je vous ouvre la bouche avec une balle ! reprit Simão.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire, monsieur, de savoir qui est là ?! dit Baltasar. Si j'avais un secret, comme vous avez l'air d'en avoir un qui vous amène en ces lieux, serais-je tenu de vous en faire part !?

Simão réfléchit et répliqua :

– Ce mur est celui d'une propriété où n'habite qu'une seule famille et qu'une seule femme.

– Il y a dans cette maison cette nuit plus de quarante femmes, rétorqua le cousin de Teresa. Si vous en attendez une, monsieur, je peux en attendre une autre.

– Qui êtes-vous ? reprit avec hauteur le fils du corregidor.

– Je ne connais pas la personne qui m'interroge, et je ne veux pas la connaître. Gardons chacun notre anonymat. Bonne nuit.

Baltasar Coutinho se retira en se disant : «Que peut faire une épée contre deux hommes et deux pistolets ?»

Simão Botelho enfourcha son cheval, et repartit chez l'accueillant maréchal-ferrant.

Le neveu de Tadeu de Albuquerque pénétra dans le salon sans montrer le moins du monde à quel point il était remué. Il vit Teresa qui l'observait du coin de l'œil, et parvint à se contrôler, si bien qu'elle en fut rassurée. La

pauvre jeune fille, qui brûlait de se retrouver seule, vit avec plaisir la première famille se lever pour s'en aller, ce qui donna le signal du départ aux autres, sauf à celle de Castro Daire et de ses sœurs, qui restèrent chez leur oncle, car ils comptaient demeurer huit jours à Viseu.

Teresa veilla toute la nuit, pour écrire une lettre où elle lui racontait les multiples dangers auxquels elle avait été exposée, et lui demandait pardon de ne pas l'avoir mis au courant de ce bal, transportée qu'elle était de joie à l'idée qu'il viendrait. Sur le projet de se voir la nuit suivante, il n'y avait rien de changé dans la lettre. L'étudiant en fut ébahi. D'après lui, la silhouette était celle de Baltasar Coutinho, et le père de Teresa devait avoir été prévenu cette même nuit.

Il lui répondit en lui racontant l'incident de l'homme à la cape ; mais, pour ne pas risquer d'effrayer Teresa et de se priver de ce rendez-vous, il écrivit une nouvelle lettre, où ne transparaissait pas la peur d'être agressé, pas même la crainte de ternir sa réputation. Simão se plut à croire que c'était bien là un comportement digne d'un amant courageux.

L'étudiant passa sa journée à compter les heures interminables, réfléchissant par instants aux funestes conséquences que pouvait entraîner ce hasardeux rendez-vous, si Baltasar Coutinho était homme à attendre une meilleure occasion pour se venger de cette insolente provocation. Mais, en son for intérieur, il était convaincu que songer à cela, c'était de la lâcheté plus que de la prudence.

Le maréchal-ferrant avait une fille de vingt-quatre ans, bien faite, un beau visage triste. Simão s'aperçut qu'elle restait de longs moments à l'observer attentivement, et lui demanda pourquoi elle fixait sur lui un regard aussi mélancolique. Maria rougit, esquissa un sourire triste et répondit :

– Je ne sais ce que pressent mon cœur à votre sujet. Un malheur vous menace...

– Vous ne diriez pas cela, mademoiselle, répondit Simão, si vous vous ne saviez quelque chose sur ma vie.

– Je sais quelque chose... fit-elle.

– Vous le tenez du muletier ?

– Non, monsieur. C'est que mon père vous connaît. Et j'ai entendu, il y a peu de temps, mon père dire à mon oncle, c'est le muletier qui est venu avec vous, qu'il avait de bonnes raisons de croire qu'un malheur allait vous arriver.

– Pourquoi ?

– À cause d'une *fidalg*a de Viseu qui a un cousin à Castro Daire.

Simão fut surpris de voir ainsi publier son secret et allait demander des éclaircissements sur ce qu'il croyait être un sujet confidentiel entre ces deux familles, quand le maréchal-ferrant entra dans la pièce où cet entretien venait de se dérouler. Dès qu'elle avait entendu le pas de son père, la jeune fille était lestement sortie par une autre porte.

– Si vous permettez, dit maître João...

Sur quoi, il ferma les deux portes de l'intérieur, et s'assit sur un coffre.

– Eh bien, monsieur, reprit-il en redescendant les manches retroussées de sa chemise, et en éprouvant quelque peine à les serrer autour de ses poignets épais, comme un qui connaît l'étiquette sur les manches, vous m'excuserez de me présenter ainsi, en manches de chemise, mais je n'ai pu mettre les mains sur ma veste.

– Vous êtes très bien comme ça, monsieur João, s'empressa de dire l'étudiant.

– C'est que, monsieur, j'ai une dette de reconnaissance envers votre père, et il ne m'a pas rendu qu'un petit service. Un jour, il y a eu ici tout un chambard, rapport à la ruade du mulet d'un éleveur de mules à une jument que j'étais en train de ferrer, et il s'est arrangé pour lui casser le jarret juste là, sauf votre respect.

João da Cruz montra sur sa jambe l'endroit où l'os de la jument avait été fracturé, et continua :

– Je tenais mon marteau à la main, là, et ç'a été plus fort que moi, j'en ai collé un coup sur le crâne du mulet qui est tombé raide. Le muletier de Carção, qui était un crâneur, s'est pris un tromblon qu'il se coltinait dans son barda et l'a déchargé sur moi sans crier gare : «Âme damnée, lui ai-je dit, tu ne vois pas que ton mulet m'a estropié cette jument qui a coûté vingt pièces à son maître, et que je vais être obligé de la payer, et tu tires sur moi parce que j'ai fait tomber ton mulet dans les pommes ? »

– Et vous avez été touché ? dit Simão.

– Oui, mais vous verrez qu'il ne m'a pas tué ; ça m'a atteint ici au bras gauche, deux plombs sur quatre. Et moi, du coup, je rentre, je vais au chevet de mon lit, je prends ma carabine et je la lui décharge en pleine poitrine. Le muletier est tombé comme une grive, sans piper. On m'a arrêté et je me suis retrouvé à Viseu, et cela faisait trois ans que j'y étais, l'année que votre père a pris son poste de corregidor. Il y avait beaucoup de gens qui cherchaient à me perdre, et tout le monde me disait que j'allais gigoter au bout d'une corde. Il y avait là, dans ma cellule, un détenu qui purgeait sa peine avec moi, et il m'a dit que monsieur le corregidor avait une grande dévotion pour les Sept Douleurs de Notre Dame. Un jour qu'il passait en allant à la messe avec sa famille, je lui ai dit : «Monsieur le Corregidor, je vous demande par les Sept Douleurs de la Très Sainte Marie, de me faire comparaître en votre présence pour m'expliquer sur mes actes.» Votre père a appelé l'officier de justice et lui a donné l'ordre de prendre mon nom. Le lendemain j'ai été convoqué devant monsieur le corregidor, et je lui ai tout raconté, en lui montrant aussi mes cicatrices au bras. Votre père m'a écouté et m'a dit : «Tu peux t'en aller, je vais faire mon possible.» Le fait est, mon cher *fidalgo*, que j'ai été mis hors de cause, alors que beaucoup de gens disaient à ma porte que j'allais être pendu. Dites-moi, s'il vous plaît, si je ne dois pas coller mon visage où votre père pose ses pieds.

– Vous avez, monsieur João, une bonne raison de lui être reconnaissant, il n'y a aucun doute.

– Si vous vouliez me faire maintenant l'honneur d'écouter la suite... Avant d'être maréchal-ferrant, j'ai été domestique en livrée chez le *fidalgo* de Castro Daire, qui est monsieur Baltasar. Vous le connaissez ? Ça, pour le connaître !...

– Je le connais de nom.

– C'est lui qui m'a avancé dix pièces d'or pour m'établir, mais je les lui ai rendues, Dieu merci. Il m'a fait venir à Viseu, il y a six mois à peu près, pour me dire qu'il était prêt à me donner trente pièces si je lui rendais un service : – Tout ce que vous voudrez, *fidalgo*. – Et voilà qu'il me dit qu'il voulait que j'expédie un homme. Ça m'a fait vraiment un coup, parce qu'à vrai dire, un homme qui en tue un autre dans le feu de l'action n'est pas un tueur professionnel, je trouve, pas vrai ?

– C'est sûr... répondit Simão qui devinait la fin de l'histoire. Qui était l'homme qu'il voulait voir mort ?

– C'était vous... Ça alors ! dit le maréchal-ferrant, effaré. Vous n'avez même pas changé de couleur !

– Je ne change jamais de couleur, monsieur João, dit l'étudiant.

– Je n'en reviens pas !

– Et vous n'avez pas accepté ce contrat, à ce que je vois, fit Simão.

– Non, monsieur. Et là, quand il m'a dit de qui il était question, ce que j'avais envie de faire, c'est de lui cogner le crâne à un coin de rue.

– Et il vous a dit pour quelle raison il voulait me faire tuer ?

– Non, mon cher *fidalgo* ; je vous raconte : quand j'ai appris, la semaine suivante, que monsieur Baltasar (qu'il crève !) était parti de Viseu, je suis allé parler à monsieur le Corregidor, et je lui ai raconté exactement ce qui s'était passé. Monsieur le Corregidor a réfléchi un moment, et il m'a dit, vous me pardonnerez si je vous rapporte telles quelles les paroles de votre père.

– Allez-y.

– Votre père a commencé par se frotter le nez, puis il m'a dit : «Si Simão, mon vaurien de fils, avait de l'honneur, il ne regarderait pas la cousine de cet assassin. Il peut toujours croire, ce coquin, que je laisserai mon fils s'unir à une fille de Tadeu de Albuquerque !...» Il a encore dit d'autres choses dont je ne me souviens pas ; mais je me suis trouvé au courant de tout. Voilà ce qui s'est passé. Là-dessus, je vous vois arriver ici, et la nuit dernière, vous êtes allé à Viseu. Vous me pardonnerez ma familiarité : mais vous êtes allé parler à la jeune fille en question, et moi, je vous ai suivi, en cas, mais comme vous étiez avec mon beau-frère, j'ai été rassuré. Il m'a raconté la rencontre que vous avez faite à la porte du potager de la jeune fille. Si vous y retournez, monsieur Simão, il faut vous attendre à quelque chose de pire. Je sais bien que vous n'êtes pas peureux : mais personne n'est à l'abri d'une trahison. Si vous voulez que j'y aille aussi, je suis à vos ordres ; et la carabine qui a dépêché le mulétier est encore là, elle peut faire feu sous l'eau, comme dit l'autre. Mais si vous me permettez de vous donner mon opinion, le mieux c'est de ne pas se fourrer dans ces micmacs. Si vous voulez vous marier avec elle, allez demander à son père la permission ; et pour le reste, laissez-moi faire : la seule chose qui compte, c'est qu'elle le veuille, et moi, en un clin d'œil, je la jette sur une jument, et pas n'importe laquelle, que j'ai ici, et son père n'a plus qu'à rester ici avec le cousin à regarder passer les navires.

– Merci mon ami, dit Simão, j'aurai recours à vos bons services si besoin est. Ce soir, je vais aller à Viseu, comme j'y ai été hier soir. S'il y a un accroc, nous aviserons. Je compte sur vous, et croyez que vous avez en moi un ami.

Maître João da Cruz ne répondit pas. Il sortit pour examiner minutieusement la platine de sa carabine et s'entendre avec son beau-frère sur les précautions à prendre, tout en déchargeant son arme, et en la rechargeant avec des balles spéciales, qu'il appelait des *amandes pour les crâneurs*.

Sur ces entrefaites, Mariana, la fille du maréchal-ferrant, entra dans la pièce et dit tendrement à Simão Botelho :

– Alors, êtes-vous toujours décidé à y aller ?

– Oui, pourquoi n'irais-je pas ?

– Eh bien, que Notre Dame vous accompagne, fit-elle, en ressortant aussitôt pour cacher ses larmes.



CHAPITRE VI

CE SOIR-LÀ, à dix heures et demie, trois silhouettes convergeaient vers l'endroit, peu fréquenté, sur lequel donnait la porte du potager de Tadeu de Albuquerque. Ils demeurèrent là quelques minutes discutant et gesticulant. Parmi les trois silhouettes, il y en avait une dont les paroles étaient écoutées en silence, sans qu'on y répondît. Elle disait à l'une des autres :

– Il vaut mieux que tu ne te tiennes pas près de cette porte. Si l'on trouve le cadavre ici, les soupçons tomberont sur mon oncle et moi. Écartez-vous les uns des autres, et tendez l'oreille au bruit des sabots. Pressez ensuite le pas jusqu'à ce que vous le rejoigniez, de sorte que les coups de feu soient tirés loin d'ici.

– Mais... fit l'une des trois silhouettes, s'il est venu hier à cheval, cela ne veut pas dire qu'il ne viendra pas aujourd'hui à pied.

– C'est vrai ! admit l'autre.

– S'il vient à pied, je vous ferai signe pour que vous le suiviez jusqu'à ce que vous soyez en bonne position pour tirer sur lui, mais loin d'ici, vous comprenez ? dit Baltasar Coutinho.

– Oui, monsieur, mais s'il vient de chez son père, et rentre sans nous laisser assez de temps ?

– Je suis sûr qu'il n'est pas chez son père, je vous l'ai déjà dit. Assez parlé. Allez vous cacher derrière l'église, et ne vous endormez pas.

Le groupe se dispersa, et Baltasar resta quelques instants adossé au mur. Le troisième quart sonna après dix heures. L'homme de Castro Daire colla son oreille à la porte et recula précipitamment en entendant le bruit des feuilles mortes que foulait Teresa.

À peine Baltasar était-il disparu, en rasant les murs, une silhouette apparut de l'autre côté, d'un homme qui marchait rapidement. Il ne s'arrêta pas : il s'en fut droit à tous les endroits où une ombre pouvait ressembler à celle d'un homme. Il fit le tour de l'église qui se trouvait à deux cents pas de là. Il vit deux autres silhouettes à la hauteur d'un recoin par où l'on rejoignait le

sanctuaire, et sur lequel tombaient les ombres de la tour. Il les fixa en passant, et jugea leur présence suspecte ; il ne les reconnut pas, mais, dès qu'il eut disparu, les deux hommes échangèrent quelques mots :

– C'est João da Cruz, le maréchal-ferrant, à moins que ce ne soit le diable !...

– Qu'est-ce qu'il peut faire par ici à cette heure ?

– Va-t-en savoir !

– Tu ne crains qu'il se mêle de ça ?

– Et quoi encore ? S'il s'en mêlait, il serait de notre côté. Tu ne sais pas qu'il a servi chez notre patron ?

– Et je sais aussi qu'il a ouvert sa boutique avec l'argent de monsieur Baltasar.

– Et alors ? Quelle raison aurais-tu d'avoir peur ?

– Aucune, mais je sais aussi que c'est le corregidor qui l'a sauvé du gibet...

– Quel rapport ? Le corregidor s'en moque, et il ne sait pas que son fils est ici...

– Ça se peut ; mais ça ne me plaît pas trop... Cet homme, c'est le diable déchaîné...

– Il peut être ce qu'il veut... les balles, il se les prend tout comme un autre.

La discussion se poursuivit, ils envisagèrent différentes possibilités. Dans tout ce qu'ils dirent, une certitude ressortait : la silhouette était celle de João, le maréchal-ferrant.

Celui-ci avait avancé d'à peu près trois cents pas quand les domestiques de Baltasar entendirent le bruit des montures.

Au moment où ils sortaient de leur cachette, João da Cruz sortait pour intercepter le cavalier. Simão arma ses pistolets, et le muletier sa carabine.

– Vous n'avez rien à craindre de ma part, dit le maréchal-ferrant, mais sachez, monsieur, que vous auriez pu déjà être tombé de votre cheval avec quatre balles dans la poitrine.

Le muletier reconnut son beau-frère et dit :

– C'est toi, João ?

– Oui, je suis arrivé avant toi.

Simão tendit la main au maréchal-ferrant et dit, ému :

– Donnez-moi votre main, je veux sentir dans la mienne celle d'un honnête homme.

– C'est dans les occasions qu'on reconnaît les hommes, rétorqua le maréchal-ferrant. Allons-y... Ce n'est pas le moment de papoter. On vous a tendu un guet-apens.

– Vraiment ? dit Simão.

– Il y a derrière l'église deux hommes que je n'ai pu reconnaître, mais je ne jurerais pas que ce n'étaient pas des domestiques de monsieur Baltasar. Descendez de cheval, ça va chauffer. Je vous ai dit de ne pas venir ; mais vous êtes venu, il n'y a plus qu'à y aller carrément.

– Je ne tremble pas, vous voyez, maître João, dit le fils du corregidor.

– Je sais bien que non ; mais, face à l'ennemi, nous verrons.

Simão avait mis pied à terre. Le maréchal-ferrant saisit la bride du cheval, recula dans la rue de quelques pas, et alla l'attacher à l'anneau fixé au mur d'une auberge.

Il revint et demanda à Simão de les suivre, lui et son beau-frère, à une distance de vingt pas ; et, s'il les voyait s'arrêter près du potager d'Albuquerque, de ne pas avancer au-delà de l'endroit où il les aurait vus.

L'étudiant voulut protester contre un plan à ses yeux humiliant dans la mesure où les deux hommes s'efforçaient de le protéger ; mais le maréchal-ferrant n'admit aucune objection.

– Faites ce que je vous dis, *fidalgo*, lança-t-il sur un ton sans réplique.

João da Cruz et son beau-frère, examinèrent tous les coins de rue, arrivèrent en face du potager de Teresa, et virent une silhouette disparaître à l'angle d'un mur.

– Avançons vers eux, dit le maréchal-ferrant ; ils sont déjà passés sur le parvis de l'église ; pendant ce temps, le jeune homme arrivera à la porte du potager et entrera ; ensuite, nous reviendrons le couvrir quand il sortira.

Pour exécuter ce plan, ils pressèrent le pas, et Simão Botelho avança vers la porte, avec ses pistolets armés.

Devant le jardin qui longeait le mur de Teresa, il y avait un tas de pierraille escarpé, qui s'élargissait ensuite pour laisser la place à une allée sombre.

Quand le bruit des sabots du cheval s'arrêta, les deux domestiques de Baltasar se rappelèrent les ordres de leur patron au cas où Simão arriverait à pied. Ils cherchèrent un endroit commode pour guetter sa sortie et pénétrèrent dans l'allée quand l'étudiant arrivait à la porte du potager.

– C'est dans la poche, dit l'un d'eux.

– S'il ne reste pas à l'intérieur... répondit l'autre en le voyant entrer, et la porte se refermer.

– Mais il y a deux hommes qui arrivent là-bas, fit le plus craintif, en regardant l'autre entrée de l'allée.

– Et ils viennent droit sur nous... Arme donc ta carabine.

– Le mieux, c'est de nous retirer. Nous attendons l'autre, pas ceux-là. Allons-nous en d'ici.

Cela dit, il n'attendit pas d'avoir convaincu son compagnon ; il dévala la pente de la pierraille. Le plus intrépide montra lui aussi la prudence de tous les assassins appointés ; il suivit le peureux et lui donna raison quand il entendit derrière lui les pas précipités de ses poursuivants. Leur patron surgit devant au moment où ils tournaient à l'angle du potager, et leur dit :

– Que fuyez-vous, espèces de lâches ?

Les hommes s'arrêtèrent, confus, en armant leurs tromblons.

João da Cruz et le muletier apparurent, et Baltasar s'avança vers eux en brailant :

– Halte là !

Le maréchal-ferrant dit à son beau-frère :

– Parle-lui, toi ; je ne veux pas qu'il me reconnaisse.

– Qui nous demande de nous arrêter ? fit le muletier.

– Trois carabines, répondit Baltasar.

– Essaie de les occuper pour donner à l'étudiant le temps de sortir, dit João da Cruz à l'oreille du muletier.

– Voilà. Nous sommes arrêtés, répliqua le domestique de Simão. Que nous voulez-vous ?

– Je veux savoir ce que vous faites à cet endroit.

– Et vous, que faites-vous par ici ?

– Je n'accepte pas les questions, dit l'homme de Castro Daire, hasardant quelques pas hésitants. Je veux savoir qui vous êtes.

Maître João glissa à l'oreille de son beau-frère :

– Dis que s'il avance encore d'un pas, tu lui fais la peau.

Le muletier répéta la phrase, et Baltasar s'arrêta.

Un de ses domestiques le prit à part pour lui dire que celui des deux qui ne parlait pas semblait être João da Cruz. Le *morgado* se posa des questions, et voulut en avoir le cœur net ; mais le maréchal-ferrant avait entendu les paroles du domestique, et dit à son beau-frère :

– Viens, ils me connaissent.

Sur ce, il tourna le dos au groupe, et marcha le long du potager de Tadeu de Albuquerque. Les domestiques de Baltasar, tout fiers de cette retraite, comme s'il s'agissait d'une déroute indiscutable, pressèrent le pas, sur les talons des supposés fuyards. Le *morgado* leur dit encore de ne pas les suivre, mais eux, après avoir manifesté leur lâcheté, voulaient à présent prendre leur revanche, en courant derrière l'ennemi avec autant d'ardeur qu'ils avaient fui avant.

Simão Botelho avait entendu des pas légers, et poussé par les craintes de Teresa, avait ouvert la porte du potager, sans savoir qui étaient ceux dont il avait entendu les pas. João da Cruz, alors que les poursuivants étaient déjà visibles, demanda au fils du corregidor, sur un ton badin, s'il était prêt pour le mariage, il n'y avait pas assez de tissu pour les manches.

Simão comprit le danger, serra convulsivement la main de Teresa, et se retira. Il voulait identifier les deux silhouettes immobiles à quelque distance, mais João da Cruz, sur le ton impérieux d'un homme qui exige l'obéissance, dit au fils du corregidor :

– Retournez d'où vous venez, et ne regardez pas en arrière.

Simão marcha jusqu'à son cheval, monta dessus et attendit ses deux inévitables gardiens qui le suivaient d'un pas lent. Ils avaient été surpris par la brusque disparition des domestiques de Baltasar, et craignaient un guet-apens à l'extérieur de la ville. Le maréchal-ferrant connaissait le raccourci qui pouvait amener ceux qui tendraient l'embuscade sur leur chemin, et confia ses craintes à Simão, en lui disant de piquer des deux, à toutes brides, que lui et son beau-frère le rejoindraient. L'étudiant fut froissé de ces admonestations, et les pria de ne pas se faire une aussi piètre idée de lui. Il tira délibérément les rênes pour ne pas forcer les autres à presser le pas.

– Allez à votre allure, dit maître João, nous nous séparons ici.

Et ils gravirent une rampe dans une oliveraie, pour redescendre sous le couvert de buissons de genêts, se coulant dans les zigzags d'un mur parallèle à la route.

– Le raccourci conduit là-bas, là où la montagne fait un coude, dit le maréchal-ferrant à son beau-frère, ils vont passer par là, ou ils sont déjà passés. La route débouche exactement sur le ravin au pied de cette petite colline. C'est là que nos hommes vont tirer sous le couvert des chênes-lièges. Dépêchons-nous.

Et tantôt, presque à découvert, tantôt courbés à l'ombre des bosquets, ils arrivèrent à un fossé d'où ils entendirent les pas des hommes qui traversaient le petit pont qui enjambait une rigole.

– Nous n'arriverons pas à temps, dit João da Cruz, inquiet. Ces gens vont lui tirer dessus, parce que son cheval se trouve trop en arrière.

Et ils couraient déjà sans craindre d'être vus, parce que les autres avaient dépassé la colline au pied de laquelle passait la route.

– Ces hommes vont lui tirer dessus... dit le maréchal-ferrant.

– Nous lui crierons d'ici de ne pas avancer plus loin.

– Il est trop tard... Qu'ils le tuent ou pas, quand ils reviendront, ils sont à nous.

Ils avaient déjà passé le petit pont et gravissaient la pente, quand ils entendirent deux coups de feu.

– En avant ! s'exclama João da Cruz. Ils ne vont pas prendre la route, s'ils ont tué le *fidalgo*.

Ils étaient arrivés sur un terrain plus plat, épuisés et anxieux, avec leurs carabines armées. Les domestiques de Baltasar, contrairement aux prévisions du maréchal-ferrant, revenaient par le même raccourci, ils supposaient que les compagnons de Simão marchaient devant en inspectant les endroits propices à une embuscade, ou s'étaient attardés.

– Les voilà ! dit le muletier.

– Nous sommes bien ici, répondit le maréchal-ferrant, en s'asseyant au pied d'un tertre. Assieds-toi aussi, je ne me vois pas courir derrière eux.

Les assassins virent deux silhouettes se dresser à dix pas devant eux, et changèrent de direction, l'un d'eux escalada les gradins d'une vigne, l'autre se jeta dans une ronceraie.

– Tire sur celui de gauche ! dit João da Cruz.

Les explosions furent simultanées. Le maréchal-ferrant fit mouche et tua son homme. Les plombs du muletier se perdirent dans une chênaie où l'autre s'était caché.

À ce moment-là, Simão se montrait au sommet de l'éminence d'où l'on avait tiré sur lui, et courait vers l'endroit où il avait entendu les seconds coups de feu.

– C'est vous, *fidalgo* ? hurla le maréchal-ferrant.

– Oui.

– Ils ne vous ont pas tué ?

– Je crois que non, répondit Simão.

– Ce butor a laissé filer le merle, reprit João da Cruz, mais le mien se trouve là-bas en train de gigoter dans la vigne. Je veux voir au moins sa tronche.

Le maréchal-ferrant descendit trois gradins de la vigne, se pencha sur le cadavre et dit :

– Si j'avais eu deux carabines, âme damnée, tu ne descendrais pas tout seul en Enfer.

– Allez, viens ! dit le muletier. Laisse là ce diable, monsieur l'étudiant est blessé à l'épaule. Dépêchons-nous, il perd son sang.

– J'ai vu deux têtes qui me guettaient au-dessus d'un ravin, et j'ai pensé que c'était vous, dit Simão, tandis que le maréchal-ferrant, en manifestant la même dextérité qu'un habile chirurgien, bandait son bras blessé avec des mouchoirs. J'ai arrêté mon cheval, et j'ai dit : « Holà, que se passe-t-il ? » Comme on ne m'a pas répondu, je me suis empressé de démonter, mais j'avais encore un pied à l'étrier quand ils ont fait feu. J'ai voulu plonger dans le ravin, mais je n'ai pu me faufiler entre les broussailles. J'ai fait un grand tour pour trouver un moyen de remonter, et c'est alors que je me suis aperçu que j'étais blessé.

– Ce n'est qu'une éraflure, dit João da Cruz. Ne vous en faites pas, je m'y connais *fidalgo*. J'ai soigné des tas de blessures.

– Sur des ânes, maître João ? dit le blessé.

– Et des chrétiens aussi, monsieur. Vous savez, il y a eu au Portugal un roi qui ne voulait pas d'autre médecin qu'un vétérinaire de l'armée. Je vous montrerai mon corps couvert d'un réseau de coups de couteau, et je ne suis jamais allé voir un chirurgien. Avec du cérat et du vinaigre, je suis capable d'aller ressusciter cette âme damnée qui est restée là-bas aux aguets, l'oreille collée au sol.

Là-dessus, on entendit un léger bruit de feuilles dans les broussailles à l'endroit où avait plongé le compagnon du mort.

Comme un limier à l'odorat aiguisé, João da Cruz dressa l'oreille et grogna :

– Vous allez voir que ce n'est pas fini !... L'autre ne serait-il pas par hasard encore là, en train de claquer des dents ?

Le bruit continua et, aussitôt, un vol d'oiseaux jaillit du feuillage en piaillant.

– Notre homme est là, reprit le maréchal-ferrant, faites-moi donc passer un pistolet, monsieur Simão !

Maître João se mit à courir et, à ce moment-là, il y eut un grand bruit dans les buissons de cytises et de bruyère.

– Il casse du bois comme un sanglier ! s'exclama le maréchal-ferrant. Oh, mon beau-frère, bats-moi ces broussailles avec quelques gros cailloux ; je veux voir sortir ce cochon de ces buissons !...

De l'autre côté de la friche, il y avait un terrain plat, cultivé. Après avoir fait le tour de la haie, Simão était parvenu à sauter dans le champ, en franchissant la pierre d'une rigole.

– Faites attention, maître João ; n'allez pas me tirer dessus brailla Simão au maréchal-ferrant.

– Vous êtes déjà là, *fidalgo* ?! Le cercle est refermé. Moi, je vais faire le furet. Si celui-ci nous échappe, on ne peut plus croire en rien dans ce monde.

Ils ne se trompaient pas. En se jetant, désarmé, dans ce hallier, le domestique de Baltasar Coutinho s'était déboîté le genou et il était tombé, étourdi. Le muletier ne s'était pas assuré des effets de son coup de feu, parce qu'il avait tiré au jugé, et il trouvait naturel que le domestique ne bougeât pas. Quand il revint à lui après sa chute, l'homme se traîna jusqu'à un fourré d'arbres sauvages, où les oiseaux passaient la nuit. Comme les merles avaient sifflé en s'envolant, le domestique de Baltasar recula vers les broussailles, espérant s'en tirer ainsi ; mais le muletier lançait d'énormes cailloux dans toutes les directions, et certains atteignaient plus sûrement leur but que les balles de son tromblon. João da Cruz tira de la poche de sa veste une petite serpe avec laquelle il attaqua le massif de jeunes chênes et de genêts enchevêtrés autour de sa cachette. Mais il se fatigua vite en voyant le piètre résultat de ses efforts, et dit au muletier :

– Faut battre ton briquet, va chercher un peu de chaume sec, nous allons mettre le feu à ces broussailles, ce gredin finira rôti à point.

Quand l'homme qu'on poursuivait entendit cela, il prit son courage à deux mains, et s'enfuit en se frayant un chemin dans les fourrés, il sauta le mur de l'enclos qui entourait le champ d'éteules où le muletier arrachait les chaumes et Simão attendait le dénouement de cette chasse à courre. Le muletier et l'étudiant se précipitèrent tous les deux sur lui. Se sentant sur le point d'être rattrapé, le fugitif se mit à genoux ; levant les mains vers eux, il leur demandait pardon et disait que son maître l'avait forcé à participer à cette désastreuse tentative. La crosse du tromblon du muletier se dirigeait droit sur sa poitrine, quand Simão lui retint le bras :

– On ne frappe pas ainsi un homme à genoux ! dit le jeune homme. Lève-toi, mon gars.

– Je ne peux pas, monsieur. J'ai une jambe cassée, et je suis estropié à vie.

Là-dessus, le maréchal-ferrant survint, qui s'exclama :

– Comment ? Ce coquin est encore vivant ?!

Et il courut vers lui avec sa serpe.

– Ne tuez pas cet homme, monsieur João ! dit le fils du corregidor.

– Je ne devrais pas le tuer ! Voilà une fort bonne idée ! Ainsi donc, vous voulez me payer du gibet le service que je vous ai rendu en vous accompagnant, dites ?

– Du gibet ? fit Simão.

– De quoi d'autre ? Vous voulez que cet homme reste ici, pour aller raconter son histoire ? C'est comme ça que vous voyez les choses ? Vous, vous êtes le fils d'un ministre, vous ne risquez rien ; mais moi, qui ne suis qu'un maréchal-ferrant, autant dire que j'ai déjà la corde autour du cou. Ça ne me va pas du tout ! Laissez-moi ici avec cet homme...

– Ne le tuez pas, monsieur João ; je vous demande de le laisser partir. Un seul témoignage ne peut nous faire aucun mal.

– Quoi ? se récria le maréchal-ferrant. Vous avez fait des études, monsieur, vous devez savoir beaucoup de choses, mais pour ce qui est de la justice, vous ne savez rien, et vous me pardonnerez mon audace. L'un dans l'autre, un témoin visuel, et quatre qui en auront entendu parler, avec le *fidalgo* de Castro Daire pour tirer les ficelles, c'est la corde assurée comme deux et deux font quatre.

– Je ne parlerai pas. Laissez-moi la vie sauve ; je ne remettrai plus les pieds à Castro Daire.

– Laissez-le ici, João da Cruz... Allons-nous en...

– Là ! fit le maréchal-ferrant. Appelez-moi João da Cruz... pour que ce coquin soit bien sûr que je suis João da Cruz... Je ne vois pas en effet les raisons qui peuvent vous pousser à vouloir laisser en vie une âme damnée qui a tiré sur vous pour vous tuer.

– Vous avez raison, bien sûr, mais je ne suis pas capable de châtier des misérables qui ne me résistent pas.

– Et s'il vous avait tué, vous le châtieriez ? Répondez à cela, monsieur.

– Allons-nous en, reprit Simão, laissons-là ce misérable.

Maître João resta quelques instants pensif, en se grattant la tête, et grogna, contrarié :

– Allons-y... Qui épargne son ennemi, meurt de ses mains.

Il avaient déjà quitté le terrain plat et sauté la clôture, ils descendaient vers la route, quand le maréchal-ferrant s'écria :

– Ma carabine est restée appuyée à la haie... Continuez, je vous rejoins tout de suite.

Le mulétier menait le cheval qui avait pacifiquement tondu l'herbe des murs qui longeaient la route lorsque Simão entendit des cris. Il devina exactement ce que c'était.

– João est là-bas, en train de faire justice, dit le mulétier. Laissez-le faire, patron, c'est un homme qui sait ce qu'il fait.

João da Cruz apparut peu après, il finissait de nettoyer avec des fougères sa serpette pleine de sang.

– Vous êtes cruel, monsieur João, dit l'étudiant.

– Je ne suis pas cruel, dit le maréchal-ferrant, vous vous trompez sur mon compte ; c'est que, comme dit le dicton, mourir pour mourir, mieux vaut que ce soit mon père, qui est plus vieux. Cela revient au même d'en tuer un que deux. Une fois la main à la pâte, autant pétrir trois boisseaux qu'un seul. Il faut achever ce qu'on a commencé, ou alors, il vaut mieux ne pas s'y mettre. J'ai maintenant la conscience tranquille. Que la justice trouve des preuves si

elle veut ; mais ce ne sera pas avec ce qu'iront raconter ces deux-là, dont j'ai fait cadeau au Diable.

Simão éprouva un moment d'horreur pour l'homicide, et du remords pour s'être lié à un tel homme.

CHAPITRE VII

LA BLESSURE DE SIMÃO BOTELHO était trop délicate pour ne pas résister au traitement du maréchal-ferrant, tout plein d'aphorismes de vétérinaires. La balle avait pris la zone musculaire du bras gauche à revers, mais un vaisseau important avait été rompu ; les compresses ne suffisaient plus à étancher son sang. Quelques heures après avoir été blessé, l'étudiant se coucha avec la fièvre et se laissa soigner par le maréchal-ferrant. Le mulétier partit pour Coïmbra, il était chargé de répéter partout que Simão Botelho était resté à Porto.

Plus que la douleur et la crainte de l'amputation, ce qui le tourmentait le plus, c'était le désir d'avoir des nouvelles de Teresa. João da Cruz était toujours occupé à faire des rondes pour prévenir des procédures criminelles fondées sur des présomptions. Les gens qui avaient fait leur marché en ville racontaient tous qu'on avait trouvé les cadavres de deux hommes, et l'on disait que c'étaient des domestiques d'un *fidalgo* de Castro Daire. Mais personne n'avait entendu qui que ce soit imputer les assassinats à quelqu'un de particulier.

Ce soir-là, Simão reçut de Teresa la lettre suivante :

Dieu veuille que tu sois arrivé sans encombre chez ces braves gens. Je ne sais ce qui se passe, mais il y a quelque chose de mystérieux que je n'arrive pas à comprendre. Mon père s'est enfermé toute la matinée avec mon cousin, et moi, il ne me laisse pas sortir de ma chambre. Il m'a fait enlever mon encrier, mais j'en avais heureusement prévu un autre. Notre Dame a voulu que la mendiante vînt demander l'aumône sous la fenêtre de ma chambre ; sinon je n'avais aucun moyen de lui faire comprendre qu'elle devait attendre que je lui donne cette lettre. Je ne sais ce qu'elle m'a dit. Elle m'a parlé de domestiques morts ; mais je n'ai pu bien saisir... Ta sœur Rita me fait signe derrière les vitres de ta chambre...

Ta sœur vient de me dire qu'on avait trouvé les cadavres de deux valets de mon cousin près de la route. Je sais tout maintenant. J'ai été sur le point de lui dire que tu étais là ; mais on ne m'en a pas laissé le temps. Mon père passe toutes les heures dans le couloir, en poussant de très gros soupirs.

Ô mon Simão chéri, comment t'en es-tu sorti ? Serais-tu blessé ? Est-ce que j'aurais été la cause de ta mort ?

Tiens-moi au courant. Je ne demande plus à Dieu que de veiller sur ta vie. Éloigne-toi d'ici ; va à Coïmbra, et attends qu'avec le temps notre situation s'améliore. Accorde ta confiance à cette malheureuse, elle est digne de ton affection... Voici la mendiante : je ne veux pas la retenir plus longtemps... Je lui ai demandé si l'on parlait de toi, et elle a répondu que non. Plaise à Dieu que ce soit vrai.

Simão s'efforça dans sa réponse de rassurer Teresa. Il parlait en passant si peu de sa blessure qu'autant dire qu'il n'avait même pas besoin de soins. Il promettait qu'il partirait pour Coïmbra dès qu'il pourrait le faire sans craindre qu'on la fît souffrir en son absence. Il l'encourageait à l'appeler, aussitôt que les menaces de réclusion dans un couvent risqueraient d'être mises à exécution.

Entre-temps, Baltasar Coutinho, convoqué par les autorités judiciaires pour éclaircir certains points dans l'enquête en cours, répondit que les deux hommes morts étaient en effet ses domestiques, qu'ils avaient pris avec eux, lui et sa famille. Il ajouta qu'ils n'avaient à sa connaissance aucun ennemi à Viseu et qu'à première vue il n'avait aucune raison de soupçonner qui que ce soit.

Les gens qui habitaient près de l'endroit où l'on avait trouvé les cadavres témoignaient qu'ils avaient juste entendu en pleine nuit deux coups de feu simultanés, puis un autre peu après. Un seul témoin donnait une précision qui ne pouvait pas éclairer la justice, à savoir que les broussailles près de cet endroit avaient perdu quelques branches. L'affaire demeurerait si obscure que la justice ne pouvait plus entamer la moindre démarche.

Tadeu de Albuquerque était complice de cet attentat contre la vie de Simão Botelho. C'est lui qui l'avait suggéré quand son neveu lui avait révélé la raison des absences répétées de Teresa la nuit du bal. Le vieillard avait autant intérêt que le *morgado* à effacer tout indice qui permettrait de les impliquer dans ces deux morts mystérieuses. Les domestiques ne valaient pas la peine qu'on entamât la réputation de leurs maîtres. De preuves contre Simão Botelho, ils ne pouvaient en produire aucune. Ils le supposaient alors sur la route de Coïmbra, ou réfugié chez son père. Il leur restait encore l'espoir qu'il eût été blessé, et s'en fût allé mourir loin de l'endroit où on l'avait attaqué.

Quant à Teresa, Tadeu de Albuquerque décida de l'enfermer dans un couvent de Porto, et il choisit Monchique dont la prieure était sa proche parente. Il écrivit à l'abbesse de préparer ses appartements, et au procureur de négocier les dispenses ecclésiastiques pour son entrée. Redoutant cependant quelque incident durant le laps de temps nécessaire pour l'obtention de ces dispenses, le vieillard résolut de l'interner provisoirement dans un couvent de Viseu.

Teresa venait de lire et de glisser contre son sein la réponse de Simão Botelho, que la mendicante lui avait fait passer à la tombée du jour en l'accrochant à une ficelle, quand son père entra dans sa chambre et lui demanda de s'habiller. La jeune fille obéit et prit une cape et un foulard.

– Prenez une tenue conforme à votre rang : rappelez-vous que vous portez encore mon nom, dit sévèrement le vieillard.

– J'ai pensé que cela ne valait pas la peine de se mettre en frais pour sortir la nuit... dit Teresa.

– Et savez-vous où vous allez, mademoiselle ?

– Non... mon père.

– Alors, habillez-vous au lieu de me dicter votre loi.

– Veuillez cependant, mon père, m'écouter un instant.

– Parlez.

– Si vous envisagez de me contraindre à épouser mon cousin...

– Eh bien ?

– Soyez sûr que je ne l'épouserai pas ; je mourrai et je serai contente de mourir, mais je ne me marierai pas.

– Et il ne le veut pas lui non plus. Vous n'êtes pas digne de Baltasar Coutinho. Un homme de mon sang ne prend pas pour épouse une femme qui parle la nuit à ses amants dans les potagers. Habillez-vous vite, vous partez directement pour le couvent.

– Tout de suite, mon père. C'est le sort que je vous ai à maintes reprises demandé de me donner.

– Je n'admets aucune réflexion. Dépêchez-vous de vous présenter devant moi toute habillée. Vos cousines vous attendent pour vous accompagner.

Quand elle se vit seule, Teresa fondit en larmes et voulut écrire à Simão. Qui allait lui remettre sa lettre à cette heure ? Elle se tourna vers le tableau de la Vierge dont elle avait fait la confidente de son amour. Elle lui demanda à genoux de la protéger et de donner à Simão, la force de résister à ce coup et de maintenir sa constance dans la succession d'épreuves qui l'attendait. Puis elle s'habilla, en serrant contre son sein un paquet contenant un encier, du papier, et la liasse de lettres de Simão. En sortant de sa chambre, elle jeta un regard chargé de larmes sur le tableau de la Vierge, et, quand elle rejoignit son père, elle lui demanda la permission d'emporter avec elle cette image pieuse.

– On vous la fera parvenir, répondit-il. Si vous aviez autant de pudeur que de dévotion, vous seriez plus heureuse que vous allez l'être.

Une de ses cousines, et des sœurs de Baltasar, la prit à part pour lui glisser à l'oreille :

– Tu aurais encore un moyen de mettre un terme à toute cette pagaille dans la maison... Cela dépend de toi.

– Quel moyen ?! demanda Teresa, en affectant la gravité.

– Dis à ton père que tu ne vois plus aucun obstacle à ton mariage avec notre frère Baltasar.

– Mon cousin Baltasar ne veut plus de moi, répliqua-t-elle en souriant.

– Qui te l'a dit, Teresinha ?

– Mon père.

– Laisse dire ton père, l'amour qu'il a pour toi lui fait perdre la tête. Veux-tu que je lui parle ?

– Pourquoi ?

– Pour mettre un terme à nos angoisses, à nous tous.

– Tu plaisantes, cousine, répondit Teresa. Je serai ta belle-sœur quand je n'aurai plus de cœur. Ton frère a la certitude que j'aime un autre homme. Je voulais vivre pour lui ; mais, si vous voulez que je meure pour lui, je bénirai tous mes bourreaux. Tu peux le dire au cousin Baltasar, et dis-le lui avant de l'oublier.

– Alors, on y va ?! dit le vieillard.

– Je suis prête, mon père.

Le portail du couvent s'ouvrit. Teresa entra sans verser une larme. Elle baisa la main de son père qui n'osa la lui refuser en présence des religieuses. Elle embrassa ses cousines en faisant mine de se réjouir ; et, quand la porte se referma, elle s'écria, au grand étonnement des moniales :

- Je suis plus libre que jamais. La liberté du cœur tient lieu de tout.

Les religieuses se regardèrent comme si elles tenaient le mot *cœur* pour une hérésie, un blasphème proféré dans la maison du Seigneur.

– Que dites-vous, mademoiselle ?! demanda la prieure, en la fixant par-dessus ses lunettes, et en prenant son mouchoir d'Alcobaça dont elle se servait pour distiller son tabac à priser.

– J'ai dit que je me sentais très bien ici, madame.

– Ne dites pas *madame*, fit la sœur économe.

– Que dois-je donc dire ?

– Dites *notre Mère supérieure*.

– Eh bien, notre Mère supérieure, j'ai dit que je me sentais très bien ici.

– L'on n'entre pas dans ces maisons consacrées à Dieu pour se sentir bien, rétorqua notre Mère supérieure.

– Non ?! dit Teresa, sincèrement ébahie.

– On entre ici, mademoiselle, pour mortifier son esprit, et laisser à l'extérieur les passions mondaines. Bon ! Voici notre Mère chargée d'instruire les novices, à qui il revient de vous guider et de vous conduire.

Teresa ne répondit pas : elle fit un geste respectueux à l'intention de la maîtresse des novices, et prit le chemin que la religieuse lui indiquait.

Notre Mère entra dans ses appartements et dit à Teresa qu'elle était son hôtesse tant qu'elle y resterait ; et elle ajouta qu'elle ne savait si son père choisirait ce couvent ou un autre.

– Qu'est-ce que cela fait que ce soit l'un ou l'autre ? dit Teresa.

– Cela dépend. Votre père peut désirer que vous fassiez votre profession dans un ordre riche, comme celui des bénédictines et celui des bernardines.

– Mes vœux ! s'écria Teresa. Je ne veux être religieuse ni ici, ni ailleurs.

– Vous serez, madame, ce que votre père voudra que vous soyez.

– Religieuse ?! Ça, personne ne peut m'y forcer ! protesta Teresa.

– C'est exact, rétorqua la prieure, mais comme il vous reste un an de noviciat, vous avez du temps de reste pour vous habituer à cette vie, et vous verrez qu'il n'en est pas de plus paisible pour le corps, ni de plus salubre pour l'âme.

– Mais vous m'avez dit, notre Mère, répondit Teresa en souriant comme si l'ironie lui fût habituelle, que personne n'entre dans ces maisons pour se sentir bien.

– C'est une façon de parler, ma fille. Nous avons toutes nos mortifications : l'obligation de chœur et celle d'accomplir certains travaux, autant de contraintes que notre esprit n'est pas toujours disposé à supporter. Il faut le prendre en compte. Mais à côté de ce qui se passe dans le monde, le couvent est un paradis. Il n'y a pas ici de passions, ni de soucis qui nous empêchent de dormir et nous font perdre l'appétit, Dieu merci ! Nous vivons ensemble comme Dieu avec les anges. Ce que veut chacune d'entre nous, nous le voulons toutes. Pour ce qui est des mauvaises langues, vous n'en trouverez pas ici, des intrigantes et des commérages non plus. Enfin, Dieu s'occupera de nous si nous y mettons du nôtre. Je vais à la cuisine chercher votre souper et je reviens tout de suite. Je vous laisse avec la Mère organiste, qui est une colombe, et la maîtresse des novices, qui saura vous dire mieux que moi ce qu'est la vertu dans ces maisons consacrées.

À peine la prieure eût-elle tourné le dos, l'organiste dit à la maîtresse :

– Quelle hypocrite !

– Et quelle stupidité ! renchérit l'autre. Ne vous fiez pas à cette sainte-nitouche, mademoiselle, et voyez si votre père ne vous propose pas une autre compagnie le temps que vous serez ici. La prieure est la pire intrigante de ce couvent. Depuis qu'elle a passé le cap de la soixantaine, elle parle des

passions du monde comme quelqu'un qui les connaît sur le bout des doigts. Tant qu'elle a été jeune, c'est elle qui a fait le plus de scandales dans cette maison ; quand elle a vieilli, ç'a été la plus ridicule parce qu'elle voulait aimer et être aimée ; maintenant qu'elle est décrépète, cet épouvantail ne cesse de se donner des missions et de soigner des indigestions.

Malgré son chagrin, Teresa ne put s'empêcher de pouffer, elle se souvenait de *la vie comparable à celle de Dieu avec les anges*, que menaient là ces épouses du Seigneur, d'après ce que disait la Mère supérieure.

Peu après, la prieure rentra avec le souper, et les deux moniales sortirent.

– Que vous semble des deux religieuses qui sont restées avec vous ? dit-elle à Teresa.

– Elles m'ont fait une excellente impression.

La vieille allongea ses lèvres diaprées par les dégoulinants méandres du tabac à priser et glapit :

– Hum !... Il faut faire avec ce qu'on a !... Ce ne sont quand même pas des pires ; mais si elles étaient meilleures, on n'y perdrait rien... Ce n'est pas tout ça, ma petite ; vous avez là deux cuisses de poulet et un bouillon, les anges en mangeraient.

– Je ne mange rien, madame, dit Teresa.

– Il ne manquerait plus que ça ! Vous ne mangez rien ?! Eh bien, vous mangerez. Personne ne tient sans manger. Les passions... Que le cornu les emporte ! Ce sont les femmes qui se font berner, et eux, ils n'ont rien à perdre !... Pour ce qui est de moi, grâce à Dieu, jusqu'à présent, je ne sais pas ce que sont les passions ; mais avec cinquante-cinq ans de couvent derrière soi, on acquiert beaucoup d'expérience à force de voir les autres écervelées se ronger les sangs. Et pour ne pas chercher plus loin, ces deux-là, qui sortent d'ici, ont payé un lourd tribut à la sottise, que Dieu me pardonne, si je fais un péché. L'organiste a déjà la quarantaine bien sonnée, et elle va encore au parloir se perdre en minauderies. Quant à l'autre, elle est peut-être la maîtresse des novices parce que personne ne voulait l'être, mais si je ne la gardais pas à l'œil, elle me pourrirait les gamines.

Ce discours édifiant et charitable fut interrompu par la Mère économe, qui venait, en se curant les dents, demander à la prieure le petit verre de vin stomachique auquel elle avait droit chaque soir.

– J'étais en train de dire à cette demoiselle quelles espèces étaient l'organiste et la maîtresse, dit la Mère supérieure.

– Oh ! L'on ne prête qu'aux riches ! Elles sont allées toutes les deux dans la cellule de la Sœur tourière. À cette heure-ci vous êtes accommodée comme il faut par ces langues qui ne passent rien à personne.

– Veux-tu aller voir si tu entends quelque chose, ma douce ? dit la prieure.

Contente de cette mission, l'économe se dirigea insensiblement vers les dortoirs jusqu'à une porte à laquelle elle s'arrêta, qui laissait passer le son de rires stridents.

Pendant ce temps-là, la Mère supérieure disait à Teresa :

– Cette économe n'est pas une mauvaise fille. Elle n'a qu'un seul défaut : elle biberonne ; et puis, il n'y a personne qui la supporte. Elle touche une belle pension, mais dépense tout en vin, et il lui arrive d'entrer dans le chœur en zigzaguant que c'en est une pitié. Elle n'a pas d'autre défaut ; c'est une âme nette, fidèle en amitié. Il est vrai que parfois... (ici, la prieure se leva pour écouter ce qui se passait du côté des dortoirs et ferma la porte de l'intérieur) il est vrai que parfois, quand elle a un coup dans le nez, elle prend la mouche et

découvrir les défauts de ses amies. Elle a déjà sorti sur moi une calomnie, comme quoi quand je sortais prendre l'air, je n'allais pas prendre que l'air, et que je faisais alors ce que les autres font. Si ce n'est pas honteux ! Que les autres parlent, pourquoi pas ? Mais elle qui traîne toujours des bons à rien de soupirants qui boivent avec elle à la grille, là, ça passe mal ; mais enfin, personne n'est parfait !... Ce serait une brave fille... s'il n'y avait ce damné vice...

Comme à ce moment précis elle arrivait au niveau du chœur, la vénérable prieure but son second verre de vin stomachique et demanda à Teresa de l'attendre un quart d'heure : elle se rendait au chœur, et ne s'attarderait guère. Elle était partie quand l'économe entra alors que Teresa avait enfoui son visage dans ses mains, et se disait : «Un couvent, ça ? Mon Dieu ! C'est ça qu'on appelle un couvent ?!...»

– Vous êtes seule ? demanda l'économe.

– Oui, madame.

– Cette mal élevée s'en va donc en plantant là son hôtesse ? On voit bien que c'est la fille d'un ferblantier !... Elle avait pourtant le temps d'apprendre le monde, elle y a traîné assez pour en être rassasiée... Je devais me rendre au chœur... Mais je n'y vais pas pour vous tenir compagnie, ma petite.

– Allez-y, madame, allez-y ; je me trouve très bien toute seule, dit Teresa, dans l'espoir de pouvoir soulager son chagrin en versant des larmes.

– Ah ça, non !... Vous seriez glacée de peur, ici ; mais la prieure ne va pas tarder. Si elle trouve un prétexte pour s'échapper du chœur, elle ne s'y éternise pas. J'aurais mis la main au feu qu'elle était en train de dire du mal de moi.

– Non, madame ; au contraire...

– Dites-moi donc la vérité, ma fille ! Je sais que cette vieille chouette ne dit du bien de personne. Pour elle, toutes les sœurs sont des libertines et des ivrognes.

– Elle n'a rien dit de tout cela, madame ; elle ne m'a rien dit sur aucune religieuse.

– Et si elle a dit quelque chose, laissez-la dire. Le vin, elle ne le boit pas, elle le tète ; c'est une éponge vivante. Pour ce qui est du libertinage, j'aimerais bien toucher autant de milliers de *cruzados* qu'elle a eu d'amants ! Vous pouvez vous faire une petite idée, mademoiselle !...

L'économe but un verre du vin de la prieure et continua :

– Vous pouvez vous faire une petite idée ! Elle est très vieille, aussi vieille que la cathédrale. Quand j'ai pris le voile, elle était déjà aussi vieille que maintenant, à peu de choses près. Or je suis nonne depuis vingt-six ans. Calculez combien d'arobes de tabac elle a accumulé dans ces narines ! Eh bien, que vous me croyiez ou non, je lui ai connu plus d'une douzaine de sigisbées, sans parler du Père aumônier qui lui renouvelle encore sa cave, à nos frais bien entendu. Elle ne cesse de dilapider les revenus de notre institution. Moi, qui suis l'économe, je sais bien ce qu'elle vole. Cela me fait énormément de peine de vous voir placée chez cette hypocrite. Ne vous laissez pas prendre à ses mensonges, mon ange. Je sais que votre père lui a laissé des recommandations, et lui a demandé de ne pas vous laisser écrire, ni recevoir du courrier. Mais je vous le dis, ma fille, si vous voulez écrire, je vous donne un encrier, du papier, du pain à cacheter, et ma chambre, si vous voulez y aller pour écrire. Si vous avez quelqu'un, il peut vous écrire, dites-lui d'envoyer les lettres à mon nom ; je m'appelle Dionísia de l'Immaculée Conception.

– Merci beaucoup, madame, dit Teresa, encouragée par cette offre. Ah, si je pouvais envoyer un message à une pauvre qui habite rue...

– Tout ce que vous voudrez, mademoiselle. Je le lui enverrai dès qu’il fera jour. Soyez tranquille. Ne vous fiez à personne d’autre qu’à moi. Faites attention : la maîtresse des novices et l’organiste sont deux faux jetons. Ne vous fiez pas à elles les yeux fermés, car, si vous leur accordez votre confiance, c’en est fait de vous. Voici notre limace... Parlons d’autre chose.

– Il n’est rien, absolument rien de plus agréable que la vie au couvent quand on a la chance d’avoir une prieure comme la nôtre... Ah, c’est toi, ma belle ? Regarde si nous disons du mal de toi !

– Je sais que tu ne dis jamais du mal de moi, dit la prieure en faisant un clin d’œil à Teresa. Cette demoiselle est là pour dire que je lui parlais de tes plus estimables qualités...

– Eh bien, ce que j’ai dit de toi, répondit sœur Dionísia de l’Immaculée Conception, tu n’as pas besoin de le demander, parce que, par bonheur, tu as entendu ce que je disais. Ah, si l’on pouvait en dire autant des autres qui déshonorent notre maison, et ne font que monter des intrigues, que c’en est un péché.

– Alors, tu ne vas pas au chœur, Nini ? fit la prieure.

– Il se fait déjà tard... Tu m’absous de cette faute, n’est-ce pas ?

– Je t’absous, je t’absous, mais, pour ta pénitence, tu boiras un petit verre...

– De stomachique ?

– Ça va de soi.

Dionísia accomplit sa pénitence et partit pour, à ce qu’elle disait, laisser à la religieuse son heure de prière.

Nous ne prolongerons pas la description de cette vie évangélique et exemplaire au couvent où Tadeu de Albuquerque avait envoyé sa fille respirer l’air limpide des anges, tandis que l’on mettait pour elle au point le creuset le plus propre à dépurier les sédiments du vice au couvent de Monchique.

Le cœur de Teresa se remplit d’amertume et de dégoût durant ces deux heures de vie conventuelle. Elle ignorait qu’il existait au monde de telles choses. Elle avait entendu parler des monastères comme d’un refuge de la vertu, de l’innocence et des espérances immortelles. Elle avait lu quelques lettres de sa tante, la prieure de Monchique, et s’était fait, grâce à elles, une idée de ce que devait être une sainte. Au sujet de ces mêmes dominicaines, chez qui elle se trouvait, elle avait entendu les vieilles *fidalgas* dévotes de Viseu évoquer des vertus, des merveilles de charité et même des miracles. Une bien triste désillusion, et un irrésistible désir, en même temps, de sortir de là !...

Le lit de Teresa se trouvait dans la cellule même de la prieure, dans une alcôve séparée, avec des rideaux de mousseline.

Quand la religieuse lui dit qu’elle pouvait se coucher, si elle voulait, elle lui demanda si elle pouvait écrire à son père. La nonne répondit qu’elle le ferait le lendemain, bien que monsieur de Albuquerque eût donné des instructions précises pour empêcher sa fille d’écrire ; en tout cas, ajouta-t-elle, elle ne le lui interdirait pas, si elle avait un encrier et du papier dans sa cellule.

Teresa se coucha, et la prieure s’agenouilla devant un oratoire, récitant à mi-voix son rosaire. Si le murmure de la prière avait incommodé son hôtesse, elle n’aurait pas eu beaucoup de raisons de se plaindre, car la dévote nonne, au second *Pater noster*, dodelinait de la tête au point de ne pouvoir arriver au

premier *ave Maria*. Elle se leva, pencha la tête pour saluer les images du sanctuaire, alla se coucher et se mit à ronfler.

Teresa écarta délicatement les rideaux de sa chambre, et tira de sous son habit l'encrier à vis et du papier.

La lampe de l'oratoire jetait un faible rayon sur la chaise où Teresa avait posé ses vêtements. Elle descendit de son lit, s'agenouilla au pied de la chaise, et écrivit à Simão, en lui rapportant le détail des événements de cette journée. La lettre se terminait ainsi :

Ne crains rien pour moi, Simão. Toutes ces épreuves me semblent légères en comparaison de ce que tu as enduré pour moi. L'infortune n'ébranle pas ma résolution, et ne doit pas te détourner de tes projets. Ce sont quelques jours de tempête, rien de plus. Toute nouvelle décision de mon père, je te la communiquerai aussitôt, si je le peux et quand je le pourrai. Tu dois attribuer l'absence de nouvelles de ma part à l'impossibilité de t'en donner. Aime-moi malheureuse comme je suis, parce qu'il semble que les malheureux sont ceux qui ont le plus besoin d'amour et de réconfort. Je vais voir si je peux oublier, en dormant. Comme tout cela est triste, mon cher ami !... Adieu.

CHAPITRE VIII

QUAND elle vit son père panser la plaie au bras de Simão, Mariana, la fille de João da Cruz, perdit connaissance. Le maréchal-ferrant rit bruyamment de la faiblesse de la jeune fille et l'étudiant trouva surprenante l'émotion d'une femme habituée à soigner les blessures dont son père revenait auréolé de toutes les foires et de toutes les fêtes.

– Il n'y a pas un an, on m'a fait trois trous dans la tête, quand je suis allé voir Notre Dame des Remèdes à Lamego, et c'est elle qui m'a tondu et râpé le crâne avec un couteau, dit le maréchal-ferrant. À ce que je vois, votre sang, *fidalgo*, a tourné celui de la gamine !... Nous voilà bien avancés ! J'ai ma vie à moi ; et je comptais sur elle pour servir d'infirmière à mon malade... Le feras-tu ou non, ma petite ? dit-il à sa fille quand elle ouvrit les yeux, visiblement honteuse de sa faiblesse.

– Je serai ravie de le faire, si vous le voulez bien, mon père.

– S'il te faut donc aller coudre au balcon, ma petite, installe-toi ici, au chevet de monsieur Simão. Donne-lui souvent des bouillons, et soigne-lui sa blessure ; du vinaigre et encore du vinaigre tant qu'elle restera toute bleue comme ça. Parle-lui, ne le laisse pas battre la campagne, ni écrire beaucoup, ce n'est pas bon quand on n'a pas toute sa tête. Et vous, ne faites pas tant de manières, et ne me dites pas à Mariana «Mademoiselle ceci, mademoiselle cela.» Avec elle, c'est : «Donne-moi du bouillon, ma fille, lave-moi le bras, fais-moi donc des compresses.» Et pas de chichis. Elle est ici comme votre bonne, parce que je lui ai déjà dit que, sans votre père, il y a longtemps qu'elle demanderait l'aumône, et pire encore. Il est vrai que je pouvais lui laisser, il y a dix ans, un petit magot que j'ai gagné là-bas à suer sur mon enclume, en dehors de quelque quatre-cent mille *réis* que j'ai hérités de ma mère, Dieu la garde ; mais vous savez bien que si j'avais été pendu, ou si j'avais passé la barre du fleuve la justice serait venue et aurait embarqué le tout pour les dépens.

– Si vous avez une petite maison tout à fait convenable, fit Simão, vous pouvez, dans la mesure où elle y consent, marier votre fille dans une famille de cultivateurs.

– Encore faudrait-il qu'elle le veuille. Ce ne sont pas les maris qui manquent ; même le sous-lieutenant de la maison de l'Église serait d'accord, pourvu que je lui fasse donation de tout, c'est peu, mais il y en a pour quatre mille bons *cruzados* ; le fait est que la gamine n'a pas voulu se marier et moi, à dire vrai, je suis seul et je n'ai qu'elle, et je ne tiens pas à me priver de cette compagnie, pour laquelle je travaille comme un maure. Sans elle, *fidalgo*, j'aurais fait beaucoup de bêtises ! Quand je me rends aux foires et aux fêtes, si je l'amène avec moi, je ne donne ni ne reçois de coups ; si j'y vais seul, c'est sûr qu'il se passera quelque chose. La petite est vite capable de voir quand les vapeurs me montent à la tête, elle me tire par la veste, et sait comment s'y prendre pour m'éloigner de la kermesse. Si quelqu'un m'appelle pour boire encore une chopine elle ne me laisse pas y aller, et ça me fait rire la façon dont elle me mène par le bout du nez ; elle me demande par l'âme de sa mère de ne pas y aller. Et moi, quand elle me demande ça par l'âme de ma sainte femme, je ne sais plus où j'en suis.

Mariana écoutait son père en cachant son visage derrière son tablier de lin immaculé. Simão savourait la simplicité de ce cadre, rustique, mais d'un sublime naturel.

On appela João pour un cheval à ferrer, et il prit congé en ces termes :

– J'ai dit, petite. Je te confie notre malade ; traite-le comme il le mérite et comme si c'était ton frère ou ton mari.

Le visage de Mariana devint cramoisi quand ce dernier mot sortit, aussi naturellement que les autres, de la bouche de son père.

La jeune fille resta appuyée à la porte de l'alcôve de Simão.

– C'est une vraie catastrophe qui vous est tombée dessus, Mariana ! dit l'étudiant. On a fait de vous l'infirmière d'un malade et l'on vous a privé peut-être d'aller coudre à votre balcon, et de parler avec les personnes qui passent...

– Qu'est-ce que ça peut me faire ? répondit-elle en secouant son tablier, et baissant sa ceinture à la hauteur de sa taille, avec une grâce juvénile.

– Asseyez-vous, Mariana ; votre père vous a dit de vous asseoir... Allez chercher votre ouvrage et donnez-moi donc une feuille de papier et un crayon qui se trouvent dans ma serviette.

– Mais mon père m'a dit aussi de ne pas vous laisser écrire, répondit-elle en souriant.

– Un bout de mot, ça ne peut faire de mal. J'écris juste quelques lignes.

– N'allez pas agir à la légère, reprit-elle en lui donnant le papier et le crayon. Faites attention : une lettre pourrait se perdre, et tout se découvrir.

– Tout quoi, Mariana ? Êtes-vous au courant de quelque chose ?

– Il aurait fallu que je sois bien naïve... Ne vous ai-je pas dit que j'étais déjà au courant de votre affection pour une jeune *fidalga* de la ville ?

– Vous l'avez dit. Mais quel rapport ?

– Il s'est passé ce que je craignais. Vous vous trouvez ici blessé, et tout le monde parle de certains hommes dont on a retrouvé les cadavres.

– Qu'ai-je à voir avec ces hommes dont on a retrouvé les cadavres ?

– Pourquoi faites-vous comme si vous tombiez des nues !? Comme si je ne savais pas que ces hommes étaient des domestiques du cousin de cette fameuse dame. On dirait que vous vous méfiez de moi, et que vous voulez

garder un secret dont j'aimerais bien que tout le monde l'ignore pour que vous n'ayez pas, mon père et vous, monsieur Simão, de plus graves ennuis...

– Vous avez raison, Mariana ; je n'aurais pas dû vous cacher la mauvaise rencontre que nous avons faite.

– Et Dieu veuille que ce soit la dernière !... J'ai tellement demandé à Notre Seigneur du Chemin de Croix de vous délivrer de cette passion !... J'ai bien l'impression, moi, qui le pire est devant vous...

– Non, mon enfant, cela s'arrête ici ; je pars pour Coïmbra dès que je serai rétabli, et la demoiselle de la ville reste chez elle.

– Si cela se passe ainsi, j'ai déjà promis deux livres de cierges à Notre Seigneur du Chemin de Croix mais mon cœur ne m'a pas dit que vous ferez, monsieur, ce que vous dites.

– Je vous suis très reconnaissant pour le bien que vous me souhaitez, dit Simão, ému. Je ne sais ce que j'ai fait pour mériter votre amitié.

– Il me suffit de voir ce que votre père a fait pour le mien, dit-elle en essuyant ses larmes. Que serais-je devenue, si je l'avais perdu, et qu'il ait été conduit au gibet, comme tout le monde le disait !... J'étais encore toute petite quand il était au cachot. Je devais avoir treize ans ; mais j'étais décidée à me jeter au puits s'il était condamné à mort. Si on le déportait, je partais avec lui, j'irais mourir là où il allait mourir. Il n'y a pas de jour où je ne demande à Dieu de donner à votre père autant de joies qu'il y a d'étoiles au ciel. Je suis allé exprès en ville pour baiser les pieds de votre chère mère, et j'ai vu vos sœurs, et l'une d'elles, la cadette, m'a donné une jupe en soie que je garde encore comme une relique. Ensuite, chaque fois que j'allais à la foire, je faisais un grand détour pour voir si j'arriverais à trouver Dona Ritinha à sa fenêtre ; et je vous ai vu souvent, monsieur Simão. Et peut-être ne savez-vous pas que je buvais à la fontaine, il y a deux ou trois ans, quand vous avez flanqué une raclée à ces domestiques, il y avait un tel tapage, on aurait cru la fin du monde. Je suis venue le raconter à mon père, et il est tombé par terre tellement il se tordait... Après, je ne vous ai plus vu, monsieur Simão, si ce n'est le jour où vous êtes arrivé avec mon oncle de Coïmbra ; mais je savais déjà que vous veniez pour cette malheureuse affaire, parce que j'ai eu un rêve où je voyais beaucoup de sang, et je pleurais parce que je voyais une personne qui m'était très chère tomber dans un trou très profond.

– Ce sont là des rêves, Mariana !...

– Ce sont des rêves en effet ; mais je n'ai jamais rien rêvé qui ne se produisît. Quand mon père a tué le mulotier, j'avais rêvé que je le voyais tirer sur un autre homme ; avant la mort de ma mère, je me suis réveillée en train de la pleurer, et elle a encore vécu deux mois... Les gens de la ville se moquent des rêves, mais Dieu sait ce que c'est... Voici mon père... Christ en Croix ! Pourvu que ce ne soit pas une mauvaise nouvelle !...

João da Cruz entra avec une lettre que lui avait remise la pauvre habituelle. Tandis que Simão lisait la lettre écrite au couvent, Mariana fixa ses grands yeux bleus sur le visage de l'étudiant et, à chaque contraction de son front, elle sentait son cœur qui se serrait. Elle ne put surmonter son angoisse, et demanda :

– De mauvaises nouvelles ?

– Tu es bien familière, ma fille, dit João da Cruz.

– Non, pas du tout, fit l'étudiant. Ce n'est pas une mauvaise nouvelle, Mariana. Monsieur João, permettez-moi de voir en votre fille une amie, ce sont les malheureux qui savent juger les amis.

– C'est vrai ; mais je n'oserais pas, moi, demander ce que dit la lettre.
 – Et je ne le lui ai pas demandé, mon père ; c'est qu'il m'a semblé que monsieur Simão était préoccupé pendant qu'il la lisait.
 – Et vous ne vous êtes pas trompée, répondit le malade, en se tournant vers le maréchal-ferrant. Teresa a été traînée par son père au couvent.
 – Il fallait s'y attendre avec un tel coquin ! dit le maréchal-ferrant, faisant instinctivement avec ses bras le geste de quelqu'un qui serre entre ses mains une gorge.
 À ce moment-là, un observateur perspicace verrait luire dans les yeux de Mariana un éclair d'innocente gaieté.
 Simão s'assit, et se mit à écrire sur une chaise que spontanément Mariana avait rapprochée en disant :
 – Pendant que vous écrivez, je vais jeter un coup d'œil au bouillon qui est sur le feu.

Il faut absolument t'arracher de là, disait la lettre de Simão. Ce couvent doit avoir une issue. Cherche-la, et dis-moi la nuit et l'heure où je dois t'attendre. Si tu ne peux t'échapper, ces portes s'ouvriront sous les coups de ma colère. Si l'on te transfère de là dans un couvent plus lointain, préviens-moi ; j'irai seul ou accompagné, t'enlever sur la route. Il est indispensable que tu reprennes courage pour ne pas être effrayée par les excès de ma passion. Tu es à moi ! Je ne sais à quoi me sert la vie, si ce n'est à la sacrifier pour te sauver. Je crois en toi, Teresa, je crois en toi. Tu me seras fidèle dans la vie et dans la mort. Ne te résigne pas à souffrir ; montre-toi héroïque dans cette lutte. La soumission est une ignominie quand le pouvoir paternel est un outrage. Écris-moi à n'importe quelle heure, dès que tu le pourras. Je suis presque rétabli. Dis-moi un mot, appelle-moi, et je sentirai que le sang que j'ai perdu ne diminue pas les forces de mon cœur.

Simão demanda sa serviette, y prit des pièces d'argent, les donna au maréchal-ferrant, et lui demanda de les remettre à la pauvre avec la lettre.

Puis il relut à loisir celle de Teresa, en se rappelant la façon dont il avait répondu.

Maître João s'en fut à la cuisine et dit à Mariana :

– Il y a une chose qui me tracasse, ma fille.
 – Quoi, mon père ?
 – Notre malade n'a pas d'argent.
 – Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? Et comment le savez-vous ?
 – Il m'a demandé sa serviette pour y prendre de l'argent, et elle était aussi lourde qu'une vessie de porc pleine de vent. Ça me tourne les sangs ! Je voulais lui proposer de l'argent, et je ne sais comment faire...
 – J'y songerai, mon père, dit Mariana, pensive.
 – C'est ça, penses-y de ton côté. Tu as de meilleures idées que moi.
 – Si vous ne voulez pas toucher à vos quatre cents mil *réis*, j'ai cet argent qui me vient de mes veaux ; il y en a pour onze pièces d'or moins un quart.
 – C'est ça, nous en parlerons : pense à la façon de les lui faire accepter sans *remords*.

Les remords, dans le langage peu châtié de maître João, c'était synonyme de *scrupules*, ou de *répugnance*.

Mariana apporta le bouillon à Simão qui le repoussa, apparemment absorbé dans une profonde rêverie.

- Vous ne me prenez donc pas ce petit bouillon ? dit-elle tristement.
- Je ne peux pas, je n'en ai pas envie ; ce sera plus tard. Laissez-moi seul un moment ; allez-y ; ne perdez pas votre temps auprès d'un malade ennuyeux.
- Vous ne voulez pas de moi ici ? Je m'en vais, et je reviendrai quand vous m'appellerez.

Mariana avait prononcé cette phrase, les yeux chargés de larmes.

Simão remarqua ces larmes ; et songea un instant au dévouement de la jeune fille ; mais il ne lui dit pas un seul mot.

Et il se mit à réfléchir sur son épineuse situation. Il devait lui venir de ces affligeantes idées que les romanciers attribuent rarement à leurs héros. Les auteurs tiennent que la matière est triviale et plébéienne. Le style ne s'accorde pas volontiers aux basses réalités. Balzac parle beaucoup d'argent ; mais il s'agit de millions. Je ne connais point de galant, dans les cinquante livres que j'ai de lui, qui réfléchisse, lors d'un entracte de sa tragédie, à la façon de se procurer de quoi payer son tailleur, ou de se dépêtrer des filets que lui tend à tous les coins de rue un usurier du bureau du juge de paix, où il est assailli par un capital à rembourser avec un intérêt de quatre-vingts pour cent. Voilà un sujet que les maîtres du roman évitent toujours. Ils savent bien que l'intérêt du lecteur se fige à mesure que le héros se resserre aux dimensions de ces petits coqs d'estaminet que le lecteur en fonds évite instinctivement, ainsi que les autres parce qu'ils n'ont rien à faire de lui. C'est un comportement basement prosaïque. Ce n'est pas joli de laisser son héros se montrer vulgaire au point de penser au manque d'argent, juste après avoir écrit à sa bien-aimée une lettre comme celle de Simão Botelho. Qui la lirait, dirait que ce garçon disposait de relais dans plusieurs postes sur les routes de notre pays, des chariots et des attelages de mules à suffisance pour conduire à Paris, à Venise ou au Japon la belle fugitive ! Les routes en ce temps-là devaient être bonnes pour ça ; mais je ne suis pas sûr qu'il y ait eu des routes qui menassent au Japon. Maintenant, je crois qu'il y en a, parce qu'on me dit qu'il y a de tout.

Je vous ai donc fait savoir, lecteurs, par la bouche de maître João, que le fils du corregidor n'avait pas d'argent. Je vous dis à présent que c'est à l'argent qu'il songeait quand Mariana lui rapporta le bouillon dont il n'avait pas voulu.

À mon sens, on devrait lui prêter ces pensées :

Comment paierait-il l'hospitalité de João da Cruz ?

Comment exprimerait-il sa reconnaissance pour les veilles de Mariana ?

Si Teresa s'enfuyait comment s'y prendrait-il pour assurer leur subsistance à tous les deux ?

Or Simão Botelho était parti de Coïmbra avec sa mensualité, qui n'était pas importante, et avait été presque toute absorbée par la location de sa monture et le généreux pourboire au muletier à qui il devait d'avoir fait connaissance avec le serviable maréchal-ferrant.

Ce qui lui restait de l'argent, il l'avait donné à la porteuse de la lettre de ce jour-là. Une vilaine situation !

Il songea à écrire à sa mère. Qu'allait-il lui dire ? Comment lui expliquerait-il qu'il habitait dans cette maison ? Ne donnerait-il pas alors des indices sur la mort mystérieuse de deux domestiques de Baltasar Coutinho ?

D'autant plus qu'il se rendait parfaitement compte que sa mère ne l'aimait pas, et, à supposer qu'elle lui envoyât un peu d'argent, cela suffirait juste à payer son voyage jusqu'à Coïmbra. Une effroyable situation !

Lorsqu'il fut bien las de réfléchir, la providence des malheureux lui accorda un profond sommeil.

Mariana était entrée sur la pointe des pieds dans la pièce et, en l'entendant respirer régulièrement, elle se hasarda à pénétrer dans l'alcôve. Elle lui lança un mouchoir de mousseline sur le visage, autour duquel bourdonnait un essaim de mouches. Elle vit la serviette sur une banquette qui agrémentait la chambre, la prit, et sortit à pas de loup. Elle ouvrit la serviette, vit des papiers qu'elle ne put déchiffrer et dans l'un des compartiments, deux pièces de six *vinténs*. Elle alla replacer la serviette à sa place et prit à un cintre les pantalons, le gilet, et la veste à l'espagnole de son hôte. Elle examina le contenu de ses poches et ne trouva pas un sou.

Elle se retira dans un coin obscur de la pièce, et se plongea dans ses réflexions. La généreuse jeune fille demeura ainsi une demi-heure à chercher désespérément une solution. Puis elle se leva d'un coup, et eut un long entretien avec son père. João da Cruz l'écouta, émit des objections, mais il ne pouvait rien contre les arguments de sa fille, et finit par dire :

– Je ferai ce que tu dis, Mariana. Donne-moi donc ton argent, je ne vais pas soulever la pierre du foyer pour puiser dans la caisse des quatre cent mille *réis*. Peu importe qu'il s'agisse de mon argent ou du tien, tout le mien est à toi.

Mariana s'empessa d'aller ouvrir un coffret dont elle tira une bourse de lin pleine de pièces en argent, de chaînettes, de bagues, et de pendants. Elle serra son or dans une petite boîte et remit la bourse à son père.

João da Cruz harnacha sa jument et partit. Mariana alla retrouver le malade dans sa chambre.

Elle réveilla Simão :

– Vous ne savez pas ? s'exclama-t-elle avec un mélange d'allégresse et d'affolement parfaitement simulé.

– Quoi, Mariana ?

– Votre mère sait que vous êtes ici.

– Elle le sait ?! Mais c'est impossible ! Qui pourrait le lui dire ?

– Je ne sais pas ; ce que je sais, c'est qu'elle a fait venir mon père.

– Je n'arrive pas à le croire !... Et elle ne m'a pas écrit ?

– Non, monsieur !... J'y pense maintenant : peut-être a-t-elle su que vous avez été ici, et croit-elle que vous n'y êtes plus ; et c'est pour cela qu'elle ne vous a pas écrit... N'est-ce pas possible ?

– Pourquoi pas... Mais qui le lui dirait ? Si cela se sait, alors on peut nourrir des soupçons sur la mort de ces hommes.

– Peut-être pas ; et même si l'on a des soupçons, il n'y a pas de témoins. Mon père a dit qu'il ne s'en faisait pas du tout. Advienne que pourra. Ce n'est pas le moment d'y penser... Je vais vous chercher votre petit bouillon, hein ?

– Allez-y si vous voulez, Mariana. Le ciel m'a accordé avec vous l'amitié d'une sœur.

La jeune fille ne trouva pas dans son âme joyeuse des mots pour répondre à la douceur qu'exprimait le visage du jeune homme.

Le *petit* bouillon arriva – un diminutif qu'admet la rhétorique d'un langage tendre, mais contre laquelle protestait le bol blanc, profond et large, à côté du grand plat avec une demi-poule blonde tant elle était grasse.

– Ça en fait de la nourriture ! s'exclama Simão en souriant.

– Mangez ce que vous pourrez, dit-elle en rougissant ! Je sais bien que les messieurs de la ville ne mangent pas dans des bols aussi grands, mais je n'en avais pas de plus petit ; vous n'avez aucune raison de faire la fine bouche, ce bol n'a jamais servi, je suis allée le chercher au magasin, j'ai pensé que vous n'avez pas voulu manger hier parce que vous hésitez à vous servir de l'autre.

– Non, Mariana. Ne soyez pas injuste : je n'ai pas mangé hier pour la même raison que je ne mange pas aujourd'hui : je n'en avais pas envie, et je n'en ai pas envie.

– Mangez alors parce que je vous le demande... Pardonnez ma hardiesse... Dites-vous que c'est votre sœur qui vous le demande... Vous venez juste de me dire...

– Que le ciel m'accordait avec vous l'amitié d'une sœur...

– C'est ça...

Simão jugea ce sacrifice aussi nécessaire pour se maintenir en vie que pour rassurer l'affectueuse Mariana. L'idée lui traversa l'esprit, sans aucune ombre de vanité, qu'il était aimé de cette douce créature. Il se disait qu'il serait cruel de montrer qu'il s'apercevait de ce sentiment, du moment qu'il n'avait ni le cœur d'y répondre, ni celui de lui mentir. Toutefois, loin d'en être désolé, il se sentait flatté par les veilles de l'aimable jeune fille. Personne ne ressent le poids de l'amour qu'on inspire sans le partager. Dans les plus profonds chagrins, aux dernières heures du cœur et de la vie, il est doux de se sentir aimé quand l'on ne peut trouver dans l'amour de quoi nous distraire de nos peines, ni rattacher le dernier fil qui se rompt. Orgueil ou insatiabilité du cœur humain, quoi qu'il en soit, c'est dans l'amour qu'on nous donne que nous mesurons ce que nous valons en notre for intérieur.

L'amour de Mariana ne déplaisait donc pas à l'amoureux passionné de Teresa. Ce sera jugé comme une faute par le sévère tribunal de mes lectrices ; mais, si vous me permettez d'avoir une opinion, la faute de Simão réside dans la faiblesse de la nature qui étale toute sa magnificence dans le ciel, sur la mer et sur la terre, et toute son incohérence, ses absurdités et ses vices dans l'homme, qui s'étant proclamé roi de la Création, vit et meurt dans cette assurance dynastique.

CHAPITRE IX

JOÃO DA CRUZ était resté deux heures hors de chez lui. Il arriva quand la curiosité de l'étudiant confinait déjà à la douleur.

– Votre père aurait-il été arrêté ? avait-il dit à Mariana.

– Mon cœur ne me l'a pas dit et mon cœur ne me trompe jamais, répondit-elle.

Et Simão avait répliqué :

– Et que vous dit votre cœur sur moi, Mariana ? Mes épreuves se termineront-elles ici ?

– Je vais vous dire la vérité, monsieur Simão... Non, je préfère me taire...

– Dites-la moi, je vous le demande, parce que je fais confiance au bon ange qui s'exprime dans votre âme. Dites-la moi.

– Puisque vous y tenez... Mon cœur me dit que vos épreuves ne font que commencer...

Simão l'écouta attentivement et ne répondit pas. Son esprit fut assombri par cette idée épouvantable et insultante pour cette naïve jeune fille : – Songerait-elle à me détourner de Teresa pour se faire aimer ?

C'est à cela qu'il pensait quand le maréchal-ferrant arriva.

– Me voici de retour, dit-il, l'air joyeux. Votre mère m'a fait appeler...

– Je sais... Et comment a-t-elle appris que j'étais ici ?

– Elle savait que vous étiez là, *fidalgo*, mais elle croyait que vous étiez déjà reparti pour Coïmbra. Je ne sais pas qui le lui a dit, et je ne le lui ai pas demandé, parce qu'on ne pose pas de questions à une personne respectable. Elle disait qu'elle savait pour quelle raison vous étiez venu vous cacher. Elle s'en est prise un peu à moi, mais j'ai fait ce que j'ai pu pour la calmer, et tout va bien. Elle m'a demandé ce que vous faisiez ici après l'entrée de la *fidalga* au couvent. Je lui ai dit que vous étiez tombé malade, suite à une chute de cheval. Elle m'a demandé aussi si vous aviez de l'argent ; et je lui ai dit que je ne savais pas. Elle m'a planté là pour aller à l'intérieur et revenir presque aussitôt avec un paquet que je dois vous remettre. Le voici tel quel ; je ne sais pas combien il y a dedans.

– Et elle ne m'a pas écrit ?

– Elle a dit qu'elle ne pouvait s'approcher du bureau, parce que monsieur le Corregidor était là, répondit maître João sans aucune hésitation, et elle vous a également recommandé de ne lui écrire que de Coïmbra : si votre père savait que vous êtes ici, il n'y aurait plus rien à faire chez vous. C'est tout.

– Et elle ne vous a pas parlé des domestiques de Baltasar ?

– Pas un mot !... Plus personne en ville ne parlait non plus de ça en ville aujourd'hui.

– Et que vous a-t-elle dit de mademoiselle Teresa ?

– Rien, si ce n'est qu'elle était entrée au couvent. Permettez-moi maintenant d'aller couvrir ma jument, elle dégouline de sueur. Oh, ma fille, apporte-moi la couverture.

Tandis que Simão comptait onze pièces trois quarts, émerveillé de cette surprenante libéralité, Mariana embrassait son père dans le hangar attendant à la maison, en s'écriant :

– Vous avez fort bien tourné ce mensonge.

– Eh, petite ! celle qui a menti, c'est toi ! C'est toi qui as mis ça au point dans ta petite tête ! Mais ç'a été fort bien troussé, pas vrai ? Il nous a avalé ça comme des dragées ! Bon, tu t'es retrouvée sans tes veaux, mais le moment viendra où il te donnera des bœufs pour tes veaux.

– Je n'ai pas agi par intérêt, mon père, lança-t-elle, froissée.

– Un vrai miracle ! Je le sais bien ; mais comme dit le dicton : qui sème, récolte.

Mariana demeura pensive ; elle se disait : – Heureusement qu'il ne peut penser de moi ce que pense mon père. Dieu sait que je n'ai pas été le moins du monde intéressée en agissant ainsi.

Simão appela le maréchal-ferrant et lui dit :

– Mon cher João, si je n'avais pas d'argent, j'accepterais sans hésitation vos services, et je crois que vous me les rendriez sans espérer y gagner quoi que ce soit ; mais, comme j'ai reçu cette somme, vous me permettrez de vous en donner une partie pour ma nourriture. Des raisons de vous être reconnaissant, et des dettes que l'on ne peut payer, il m'en reste amplement assez pour ne pas vous oublier, vous et votre excellente fille. Prenez cet argent.

– Les comptes, on les fait à la fin, dit le maréchal-ferrant, en retirant sa main. Et personne ne nous entendra si Dieu le veut. Si j'ai besoin d'argent, je viendrai vous trouver. Pour l'instant, le poulailler est encore plein de poules, et l'on cuit du pain toutes les semaines.

Simão insista :

– Prenez-le ; servez-vous en comme vous le voulez.

– Chez moi, personne d'autre que moi ne dicte sa loi, répondit maître João en feignant d'être agacé. Gardez donc votre argent, *fidalgo*, et n'en parlons plus si vous voulez que notre affaire soit menée à bien. Il n'y a pas à revenir là-dessus.

Les cinq jours suivants, Simão reçut régulièrement des lettres de Teresa, les unes résignées et rassurantes, les autres écrites sous le coup d'une nostalgie exacerbée. Dans l'une, elle disait :

Mon père doit savoir que tu es là et tant que tu es là, il est sûr qu'il ne me tirera pas du couvent. Il serait bon que tu partes pour Coïmbra, et que nous laissions à mon père le temps d'oublier les derniers événements. Sinon, mon époux, il ne me rendra pas ma liberté, et je ne sais comment je pourrai m'échapper de cet enfer. Tu ne peux concevoir ce qu'est un couvent ! Si je devais sacrifier mon cœur à Dieu, il me faudrait chercher une atmosphère moins viciée que celle-ci. Je crois que l'on peut prier et rester vertueuse partout ailleurs que dans ce couvent.

Dans une autre lettre, elle s'exprimait ainsi :

Ne m'abandonne pas, Simão ; ne va pas à Coïmbra. Je crains que mon père ne veuille me faire passer de ce couvent à un autre, plus rigoureux. Une religieuse m'a dit que je ne resterais pas ici ; une autre m'a positivement affirmé que mon père multiplie les démarches pour me faire entrer dans un monastère de Porto. Ce qui m'effraie le plus, sans m'ébranler, c'est que je connais l'intention de mon père de m'obliger à prononcer mes vœux. J'ai beau imaginer des éclats et des accès de tyrannie, je n'en vois aucun qui soit capable de m'arracher ces vœux. Je ne puis les prononcer sans avoir accompli mon noviciat, qui dure un an, et confirmé mes intentions à trois reprises ; et je répondrai chaque fois *non*. Ah ! Si je pouvais m'échapper d'ici !.. Je me suis hier rendue dans le parc, et j'y ai vu une porte cochère qui donne sur la route. J'ai appris que cette porte s'ouvre pour laisser entrer des chariots de bois ; mais elle ne se rouvrira pas jusqu'au début de l'hiver. Si je ne puis le faire avant, mon Simão, je m'enfuirai à ce moment-là.

Les démarches de Tadeu de Albuquerque furent vite couronnées de succès. La supérieure de Monchique, une religieuse dotée des plus grandes vertus, croyant que la fille de son cousin se retirait au couvent poussée par l'ardeur de sa dévotion et son amour pour Dieu, lui prépara ses appartements et se félicita d'avoir une nièce qui nourrît d'aussi pieuses résolutions. Teresa ne reçut pas sa lettre de félicitations parce que celle-ci était tombée entre les mains de son père. Elle contenait des réflexions de nature à la dissuader si quelque chagrin passager l'incitait à aller imprudemment chercher refuge là où les passions peuvent le mieux s'exacerber.

Après avoir pris toutes les précautions, Tadeu de Albuquerque fit savoir à sa fille que sa tante de Monchique voulait la garder quelque temps auprès d'elle, et que le voyage se ferait à l'aube du jour suivant.

Quand Teresa apprit cette surprenante nouvelle, elle avait déjà envoyé la lettre de ce jour-là à Simão. Comme elle était sur les charbons ardents, elle décida de feindre un malaise, et ses émotions l'avaient rendue si fébrile, qu'elle n'avait pas besoin de faire semblant. Le vieillard ne voulait pas tenir

compte de son état ; mais le médecin du monastère réagit contre l'inhumanité de ce père et de la prieure qui approuvait de tels procédés. Teresa voulut écrire à Simão cette nuit-là ; mais la domestique de la prieure conformément aux ordres de sa méfiante maîtresse, ne quitta pas le chevet de la malade. L'on devait cet espionnage au fait que l'économe, à un moment où elle éprouvait quelque peine à digérer ce fameux vin stomachique, avait dit que Teresa passait ses nuits à prier en silence et qu'elle entretenait une correspondance avec un ange du Ciel par le truchement d'une mendiante. Certaines religieuses avaient aperçu dans la cour du couvent la mendiante qui attendait l'aumône de Teresa ; mais elles crurent qu'il s'agissait là d'une bonne œuvre de Teresa. Les remarques ironiques de l'économe furent commentées, et l'on pria la mendiante de s'éloigner de l'entrée. Quand elle apprit cette mesure, Teresa eut une crise d'angoisse ; elle courut à une fenêtre, appela la pauvre, et lui jeta dans la cour un billet contenant ces paroles : *Il est impossible d'échanger des lettres. Je vais être tirée de ce couvent pour être mise dans un autre. Attends de mes nouvelles à Coïmbra.* La prieure en fut vite informée, et le jardinier, sur ses ordres, partit sur les traces de la pauvre. Il la poursuivit au-delà des portes, la roua de coups, lui arracha le billet, puis retourna au couvent le présenter à Tadeu de Albuquerque. La mendiante ne revint pas sur ses pas ; elle poursuivit son chemin jusqu'à la maison du maréchal-ferrant et raconta à Simão ce qui s'était passé.

Simão sauta de son lit et appela João da Cruz. Sous le coup d'un tel choc, il voulait entendre une voix, pouvoir donner le nom d'ami à un homme qui lui tendît une main capable de serrer la poignée d'un poignard. Le maréchal-ferrant écouta son histoire et donna son avis : «Attendre jusqu'à ce qu'on y voie clair.» Simão repoussa la froide prudence de son confident, et dit qu'il allait aussitôt partir pour Viseu.

Mariana était là ; elle avait entendu les confidences de Simão, et trouvé que son père avait raison. Mais en voyant l'impatience de leur hôte, elle demanda l'autorisation de parler sans qu'on l'en eût priée, et dit :

– Si vous voulez, monsieur Simão, je vais en ville et je demande à voir la Brito au couvent ; c'est une fille que je connais, au service d'une nonne, et je lui donne une lettre de vous, qu'elle remettra à la *fidalga*.

– C'est possible, Mariana ? s'exclama Simão, prêt à embrasser la jeune fille.

– Dans ce cas, dit le maréchal-ferrant, ce qu'on peut faire, on le fera. Va t'habiller, petite, je m'en vais bâter la jument.

Simão s'assit pour écrire. Les idées qui lui venaient étaient si embrouillées qu'il ne parvenait pas à trouver le meilleur plan d'action pour faire face à cette situation. Après avoir longtemps hésité, il dit à Teresa de s'enfuir le lendemain à l'heure où la porte serait ouverte, ou de contraindre la portière à la lui ouvrir. Il lui disait d'indiquer à quelle heure il devait l'attendre le lendemain avec des montures pour l'aider à s'évader. En dernier recours, il assurait qu'il allait attaquer le monastère avec des hommes armés, ou l'incendier pour que les portes s'ouvrent. Le programme était celui qui correspondait le mieux à l'état d'esprit de l'étudiant. Cette pauvre tête était en feu ! Une fois la lettre refermée, il se mit à faire des zigzags comme s'il obéissait à des impulsions soudaines. Il se plantait les ongles sur le crâne, et s'arrachait les cheveux. Il se cognait aux murs comme un aveugle, et s'asseyait un instant pour se relever avec une rage renouvelée. Il saisissait machinalement ses pistolets, et agitait ses bras à une vitesse vertigineuse. Il ouvrait la lettre pour la relire, puis était à deux doigts de la déchirer, en se disant qu'elle arriverait trop tard ou ne lui

parviendrait pas en mains propres. Mariana entra tandis qu'il se débattait entre des projets contradictoires, et Simão devait être vraiment plongé dans ses délires pour ne pas voir ses larmes.

Comme tu souffrais, noble cœur d'une femme pure ! Si ce que tu as fait pour ce garçon, il le doit à ta reconnaissance envers l'homme qui a sauvé la vie de ton père, quelle rare vertu que la tienne ! Si tu l'aimes, si pour apaiser ses souffrances, tu écarter les obstacles du chemin qu'il prendra pour t'échapper à jamais, quel nom donnerai-je à ton héroïsme ?! Quel ange a prédestiné ton cœur à cet obscur sacrifice, qui relève de la sainteté ?!

– Je suis prête, dit Mariana.

– Voici la lettre, ma bonne amie. Faites de votre mieux pour qu'elle ne reste pas sans réponse, dit Simão, en lui remettant, en même temps que la lettre, de l'argent dans une grosse enveloppe.

– Cet argent, c'est aussi pour cette demoiselle ? dit-elle.

– Non, c'est pour vous, Mariana. Achetez-vous une bague.

Mariana prit la lettre et lui tourna aussitôt le dos, pour qu'il ne vît pas son geste de dépit, sinon de mépris.

L'étudiant n'osa pas insister en la voyant se hâter de descendre au potager où le maréchal-ferrant bridait la jument.

– Ne te sers pas trop de la cravache avec elle, dit João da Cruz à Mariana qui, d'un bond, se trouva assise sur le bât recouvert d'une couverture écarlate.

– Tu es jaune comme un coing, s'exclama-t-il, en s'apercevant de la pâleur de sa fille, qu'est-ce que tu as ?

– Rien. Qu'est-ce que j'aurais ?! Donne-moi la cravache, père

La jument partit au galop et le maréchal-ferrant, en se reconnaissant dans sa fille et la jument, tenait ce soliloque, que Simão entendit :

– Tu vaux mieux, petite, que toutes les *fidalgas* qu'il y a à Viseu ! Je ne donnerais pas ma jument pour la mieux fardée ; et si le Miramolin du Maroc venait me demander ma fille, le diable m'emporte si je la lui donnais ! Ça, ce sont des femmes, il n'y a pas à revenir là-dessus.



CHAPITRE X

MARIANA mit pied à terre en face du monastère, et se dirigea vers l'entrée où elle demanda à voir son amie Brito.

– Une enfant bien appétissante ! dit le Père chapelain qui se tenait contre l'étroite porte latérale, et parlait avec la prieure du salut des âmes et de quelques tonnelets de vin du Pinhão qu'il avait reçu ce jour-là, et dont il avait mis en bouteilles la valeur d'un barricot pour tonifier l'estomac de la religieuse.

– Une enfant bien appétissante ! reprit-il, un œil sur elle et l'autre sur la porte où la jalouse prieure se mordait les lèvres.

– Laissez là cette fille, et dites-moi quand la domestique pourra aller chercher le vin.

– Quand vous voudrez, chère prieure. Mais regardez-moi ces yeux, cette allure, et je ne parle pas du reste, chez cette jeune fille !...

– Je vous ferai observer, Père João, répliqua la nonne, que je n'ai pas que ça à faire.

Et elle se retira, froissée, la mâchoire supérieure dégoulinant de larmes... et de tabac.

– D'où venez-vous ? dit le Père chapelain avec douceur.

– De mon village, répondit Mariana.

– Ça, je le vois. Mais de quel village êtes-vous ?

– Je ne suis pas à confesse.

– Mais vous pourriez vous confesser à moi, qui suis curé.

– Je le vois bien.

– Quel sale caractère que le vôtre !...

– C'est ainsi que le vous le voyez.

– Qui voulez-vous voir, ici, au couvent ?

– J'ai déjà dit qui je veux voir, à l'intérieur.

– Mariana ! c'est toi ? Approche !

La jeune fille salua le Père chapelain par une petite inclination de la tête, et se dirigea vers le parloir d'où venait cette voix.

– Je voudrais te parler en particulier, Joaquina, dit Mariana.

– Je vais voir si je peux disposer d'une grille : attends-moi ici.

Le prêtre avait quitté la cour et Mariana, en attendant, examina l'une après l'autre les fenêtres du monastère. À l'une d'entre elles, derrière le grillage de fer, elle vit une dame qui n'était pas habillée en nonne.

– Serait-ce elle ? demanda Mariana à son cœur qui palpitait. Si j'étais aimée comme elle !...

– Monte ces petites marches, Mariana, et pousse la première porte du couloir, j'arrive, dit Joaquina.

Mariana fit quelques pas, regarda de nouveau la fenêtre où elle avait vu la dame en habits ordinaires et répéta :

– Si j'étais aimée comme elle !...

À peine se fut-elle approchée des grilles, elle dit à son amie :

– Dis Joaquina, qui est cette jeune fille, blanche comme du lait, qui se tenait juste là-bas à une fenêtre ?

– Ce doit être une novice, il y en a deux ici, de très belles.

– Mais elle ne portait aucun vêtement de nonne.

– Ah ! Je vois : c'est Dona Teresinha de Albuquerque.

– Je ne me suis donc pas trompée, dit Mariana, pensive.

– Tu la connais donc ?

– Non ; mais c'est pour elle que je suis venue ici te parler.

– Eh bien, de quoi s'agit-il ?! Qu'as-tu à voir avec la *fidalg*a ?

– En ce qui me concerne rien ; mais je connais une personne qui l'aime beaucoup.

– Le fils du corregidor.

– Lui-même.

– Mais il se trouve à Coïmbra, celui-là.

– Je ne sais s'il y est ou non. Veux-tu me rendre un service ?

– Si je peux...

– Tu le peux. Je voudrais lui parler.

– Diantre ! Ça, je ne sais si ce sera possible, parce que les sœurs ne la quittent pas de l'œil, et qu'elle s'en va demain.

– Où va-t-elle ?

– Dans un autre couvent, je ne sais pas si c'en est un de Lisbonne ou de Porto. Les malles sont déjà prêtes, et elle se sent mourir à l'idée de s'en aller. Que lui veux-tu, toi ?

– Je ne puis te le dire parce que je ne le sais pas. Je voulais lui remettre un mot... Arrange-toi pour qu'elle vienne, je te donnerai de l'indienne pour un vêtement.

– Tu es bien riche, Mariana !... fit Joaquina. Je ne veux pas de ton indienne, ma fille. Si je peux lui dire de venir sans que personne m'entende, je le lui dis. C'est le moment : on a sonné pour nous appeler au chœur... Laisse-moi y aller...

Joaquina se sortit bien de cette mission difficile. Teresa était seule, plongée dans ses pensées, les yeux fixés sur l'endroit où elle avait vu Mariana.

– Voulez-vous, s'il vous plaît, venir avec moi juste un moment ? dit la domestique.

Teresa la suivit, et pénétra dans la cellule où se trouvait la grille, et Joaquina ferma la porte en disant :

– Faites aussi vite que vous pourrez, frappez de l'intérieur pour que je vous ouvre la porte. Si l'on vous demande, je dirai que vous êtes au belvédère.

La voix de Mariana tremblait, quand Dona Teresa lui demanda qui elle était.

– Je suis celle qui doit vous remettre ce pli, mademoiselle.

– Il est de Simão ! s'exclama Teresa.

– Oui, mademoiselle.

– Je ne puis lui écrire, on m'a volé mon encrier, et il n'y a personne qui m'en prête un. Dites-lui que je pars à l'aube pour le monastère de Monchique à Porto. Qu'il ne s'inquiète pas, parce que je reste, moi, toujours la même. Qu'il ne vienne pas ici, ce serait inutile et très dangereux. Qu'il aille me voir à Porto, je trouverai un moyen de lui parler. Dites-le lui, vous voulez bien ?

– Oui, mademoiselle.

– N'oubliez pas, c'est important. Pas question de se présenter ici. Il m'est impossible de m'enfuir, et je serai très entourée. Il y aura mon cousin Baltasar, mes cousines, mon père, et je ne sais combien de domestiques pour les bagages et les litières ! M'enlever sur la route, c'est une folie dont les résultats seraient désastreux. Vous lui direz tout cela, n'est-ce pas ?

Joaquina dit, derrière la porte :

– Attention, mademoiselle, madame la prieure vous cherche à l'intérieur.

– Au revoir, au revoir, dit Teresa, alarmée. Acceptez donc ce souvenir comme une expression de ma reconnaissance.

Et elle enleva de son doigt une bague, qu'elle tendit à Mariana.

– Je n'en veux pas, mademoiselle.

– Pourquoi n'en voulez-vous pas ?

– Parce que je ne vous ai rendu aucun service. Si je dois recevoir un salaire, ce sera de la personne qui m'a envoyée ici. Que Dieu vous garde, mademoiselle, et veuille que vous soyez heureuse.

Teresa sortit, et Joaquina entra dans le petit parloir.

– Tu t'en vas tout de suite, Mariana ?

– Je n'ai pas le temps, je m'en vais ; je viendrai te parler un autre jour et nous aurons une longue conversation. Au revoir, Joaquina.

– Alors, tu ne veux pas me raconter ce qui se passe ? L'amour de la *fidalg*a se trouve près d'ici ? Raconte, je ne dirai rien, ma fille !...

– Une autre fois, une autre fois ; merci, Joaquina.

En revenant en toute hâte, Mariana se répétait la commission de la *fidalg*a ; et elle n'interrompait cet exercice de mémoire que pour penser aux traits de la bien-aimée de son hôte et confier, comme en secret, à son cœur : « Il ne lui suffisait pas d'être noble et riche ; elle est en plus la plus belle de toutes celles que j'ai vues ! » Et le cœur de la pauvre fille pleurait, accablé par ce que lui disait sa conscience.

Par une fente du guichet de sa chambre, Simão surveillait la route dans toute son étendue, ou guettait les bruits de sabots.

Quand il aperçut Mariana, il descendit au potager, au mépris du danger ; il ne sentait plus sa blessure, qui avait pris un aspect encore plus inquiétant ce jour-là, le huitième depuis le coup de feu.

La fille du maréchal-ferrant s'acquitta de sa commission, sans y changer un seul mot. Simão l'avait écoutée placidement jusqu'au moment où elle dit que le cousin Baltasar accompagnait Teresa à Porto.

– Le cousin Baltasar !... murmura-t-il avec un sourire sinistre. Ce cousin Baltasar ne cesse de creuser sa tombe et la mienne !

– La sienne, *fidalgo* ! s'exclama João da Cruz. Il peut bien mourir, lui, et que trente millions de diables l'emportent ! Mais vous resterez vivant tant que je m'appellerai João. Laissez-la partir à Porto, elle ne risque rien au couvent. D'heure en heure, Dieu travaille pour nous. Allez à Coïmbra, restez-y quelque temps et en un tour de main, quand le vieux ne sera plus sur ses gardes, la *fidalg*uinha l'entortille, et elle est à vous aussi sûr que cette lumière nous éclaire.

– Je la verrai avant de partir pour Coïmbra, dit Simão.

– Rappelez-vous, elle m'a bien recommandé d'insister pour que vous n'y alliez pas, fit Mariana.

– À cause du cousin ? rétorqua l'étudiant, ironique.

– D'après moi, oui, et peut-être parce que cela ne sert à rien que vous y alliez, répondit timidement la jeune fille.

– Ça, si vous y tenez, brailla maître João, la femme, on va s'emparer d'elle sur la route. Il n'y a plus rien à dire.

– Mon père, n'allez pas attirer sur ce jeune homme encore plus d'ennuis ! dit Mariana.

– Ne craignez rien, ma petite, lança Simão : c'est moi qui ne veux attirer des ennuis sur personne. Je ferai tout seul face à mon malheur, aussi grand soit-il.

Avec une gravité qui donnait de loin en loin une certaine noblesse à son visage, João da Cruz dit :

– Vous ne connaissez rien au monde, monsieur Simão. Ne vous précipitez pas la tête la première dans les tracas, quand on se trouve plongé dedans, comme dit l'autre, ils ne vous laissent plus souffler. Je suis un homme de la campagne ; mais je suis à vrai dire tout à fait d'accord avec celui qui disait que les maladies de ses ânes avaient fait de lui un vétérinaire. Les passions... Que le Diable les emporte avec ceux qui en font leurs choux gras. Un homme ne doit pas risquer sa peau pour une femme, même si c'est la fille d'un roi. Il y a autant de femmes que de catastrophes ; c'est comme les grenouilles dans une mare, quand l'une plonge, il en apparaît quatre à la surface. Un homme riche et noble peut en trouver une n'importe où avec un minois qui lui plaira, et une dot rondelette. Laissez-la partir avec Dieu ou le Diable : si elle doit être à vous, elle vous tombera toute rôtie, peu importe que l'on avance ou que l'on recule ; c'est un dicton de anciens. Ce n'est pas que j'aie peur, attention, *fidalgo*. Dites-vous bien que João da Cruz sait ce que c'est que de laisser d'un coup deux hommes en train de regarder les étoiles, mais qu'il ne sait pas ce que c'est que la peur. Si vous voulez prendre la route et enlever cette personne à son père, à son cousin, et à un régiment, s'il le faut, j'enfourche ma jument, et dans trois heures je suis de retour avec quatre hommes, qui sont de vrais dragons.

Simão fixait ses yeux flamboyants sur ceux du maréchal-ferrant, et Mariana avait crié, en joignant les mains sur son sein :

– Ne lui donnez pas de tels conseils, mon père !...

– Tais-toi donc, petite !... dit Maître João. Va enlever le bât à la jument, mets-lui une couverture, donne-lui du foin. Tu n'as rien à faire ici.

– Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Mariana, dit Simão à la jeune fille, qui se retirait, froissée. Je ne suis pas certains conseils de votre père. Je l'écoute avec plaisir, parce que je sais qu'il me veut du bien ; mais je ferai ce que me dicteront l'honneur et mon cœur.

À la tombée de la nuit, comme s'il était seul, Simão écrivit une longue lettre dont nous extrayons les passages suivants :

Je te considère comme perdue, Teresa. Le soleil de demain, il se peut que je ne le voie pas. Tout autour de moi a une couleur de mort. Il me semble que le froid de ma tombe pénètre mon sang et mes os.

Je ne peux être ce que tu voulais que je sois. Ma passion ne se résigne pas au malheur. Tu étais ma vie : j'avais la certitude que les obstacles ne me priveraient pas de toi. Il n'y a que la crainte de te perdre qui me tue. Ce qui me reste du passé, c'est le courage d'aller chercher une mort digne de toi et de moi. Si tu as la force d'endurer une longue agonie, moi, je ne la supporte pas.

Je pourrais vivre avec une passion malheureuse ; mais cette haine sans vengeance est un enfer. Je vendrai cher ma vie, très cher. Tu resteras sans moi, Teresa ; mais il n'y aura pas d'infâme pour te harceler après ma mort. Je suis jaloux de toutes tes heures. Tu éprouveras bien des regrets en pensant à ton époux au Ciel, et tu ne détourneras pas de moi les yeux de ton âme pour voir près de toi le misérable qui a tué tant de nos belles espérances qui auraient pu se réaliser.

Tu verras cette lettre quand je me trouverai dans l'autre monde, et que j'attendrai les prières de tes larmes. Les prières ! Je suis surpris de cette étincelle de lumière qui m'illumine dans mes ténèbres !... Tu me donneras,

avec l'amour, la religion, Teresa. Je crois encore, cette lumière ne s'éteint pas, qui vient de toi ; mais la divine providence m'a abandonné.

Souviens-toi de moi. Vis afin de montrer au monde, par ta loyauté à une ombre, la raison pour laquelle tu m'as entraîné dans un abîme. Tu connaîtras cette gloire d'entendre la voix du monde qui te dira que tu étais digne de moi.

À l'heure où tu liras cette lettre...

Ses larmes, puis la présence de Mariana ne lui permirent pas de continuer. Elle venait mettre la table pour le souper, et elle dit d'une voix sourde, en dépliant sa nappe, comme si elle ne s'adressait qu'à elle-même :

– C'est la dernière fois, monsieur Simão, que je mets chez moi la table pour vous.

– Pourquoi dites-vous cela, Mariana ?

– Parce que mon cœur me le dit.

Cette fois, l'étudiant réfléchit superstitieusement aux diamants que recelait le cœur de la jeune fille et, dans un silence méditatif, il lui reconnut le don de prédire l'avenir.

Quand elle revint avec la poule dans un plat, la fille de João da Cruz pleurait.

– Vous pleurez parce que vous me plaignez, Mariana ?

– Je pleure parce que j'ai l'impression que je ne vous reverrai plus ; ou, si je vous vois, ce sera dans de telles conditions que je préfère mourir plutôt que de vous voir alors.

– Ce ne sera peut-être pas le cas, mon amie.

– Ne voulez-vous pas faire pour moi une chose que je vous demanderai ?

– Nous verrons ce que vous me demandez, ma fille.

– Ne sortez pas cette nuit, ni demain.

– Vous demandez l'impossible, Mariana. Je sortirai parce que je me tuerais, si je ne sortais pas.

– Pardonnez-moi alors mon audace. Que Dieu vous protège.

La jeune fille s'en fut parler à son père des intentions de l'étudiant. Maître João alla aussitôt le trouver, pour combattre son idée de sortir, en insistant sur les dangers que lui faisait courir sa blessure. Puis, comme il ne parvenait pas à le dissuader, il résolut de l'accompagner. Simão le remercia de sa proposition, mais la rejeta fermement. Le maréchal-ferrant ne renonçait pas à ses projets ; il préparait déjà sa carabine et donnait une double ration à sa jument pour parer à toute éventualité – selon son expression – quand l'étudiant lui dit qu'il avait réfléchi et résolu de ne pas aller à Viseu, et de suivre Teresa à Porto, après la fin de sa convalescence. João da Cruz n'eut aucune peine à le croire ; mais Mariana, toujours attentive à ce que son cœur lui disait, douta de ce revirement, et demanda à son père de surveiller le *fidalgo*.

À onze heures du soir, l'étudiant se leva et tendit l'oreille, pour s'assurer que rien ne bougeait dans la maison : il n'entendit pas le moindre bruit, à part les frottements de la jument contre sa mangeoire. Il renouvela la poudre de ses deux pistolets. Il écrivit un billet adressé à João da Cruz, qu'il joignit à la lettre qu'il avait écrite à Teresa. Il ouvrit les battants de la fenêtre de sa chambre, passa de là à un balcon en bois d'où il pourrait sauter sur la route sans courir de risque. Il sauta et n'avait fait que quelques pas quand la lucarne à côté de la porte du balcon s'ouvrit, et la voix de Mariana lui dit :

– Adieu donc, monsieur Simão. Je demanderai à Notre Dame de vous accompagner.

L'étudiant s'arrêta et entendit une voix intérieure qui lui disait : «Ton ange gardien te parle par la bouche de cette femme, qui n'a pour intelligence que celle de son cœur, éclairé par son amour.»

– Embrassez votre père pour moi, Mariana, lui dit Simão, et adieu... à tout à l'heure, ou...

– Au Jugement Dernier... fit-elle.

– Le destin en décidera... Qu'il en soit comme il plaira au Ciel.

Simão avait disparu dans les ténèbres quand Mariana alluma la lampe de son oratoire et se mit à prier, à genoux, avec la ferveur de ses larmes.

Il était une heure ; Simão se trouvait en face du couvent dont il scrutait les fenêtres une à une. Il n'aperçut à aucune le moindre éclat de lumière ; la seule qu'il y avait, c'était celle du Saint Sacrement qui filtrait, terne et pâle du vitrail, à une étroite fenêtre du temple. Il s'assit sur les marches de l'église, et entendit de là, immobile, sonner quatre heures. Parmi les mille visions qui apparaissaient à son esprit tourmenté, celle qui revenait le plus souvent, c'était celle de Mariana, suppliante, les mains jointes ; mais il croyait en même temps entendre les gémissements de Teresa, tenaillée par les regrets, qui demandait au Ciel de la sauver de ses bourreaux. Le visage de Tadeu de Albuquerque traînant sa fille dans un couvent n'enflammait pas sa soif de vengeance ; mais, chaque fois que l'image odieuse lui traversait l'esprit de Baltasar Coutinho, les mains de l'étudiant assuraient instinctivement leur prise sur ses pistolets.

À quatre heures un quart, la nature s'éveilla, lançant dans l'air ses hymnes et ses cris de joie. Les petits oiseaux chantaient à l'entour du monastère leurs mélodies interrompues par le solennel carillon des *ave Maria* dans la tour. L'horizon, d'écarlate, était devenu blanchâtre. La pourpre de l'aurore, comme une énorme flamme, s'était décomposée en particules de lumière qui ondulaient sur le versant des montagnes, et s'épandaient dans les plaines et les champs, comme si l'ange du Seigneur, obéissant à la volonté de Dieu, déroulait sous les yeux de sa créature les merveilles d'un nouveau jour d'été.

Et aucune de ces splendeurs du Ciel et de la Terre ne transportait le regard du jeune poète !

À quatre heures et demie, Simão entendit le cliquetis des litières qui se déplaçaient dans cette direction. Il changea de place, enfilant une rue étroite, en face du couvent.

Les litières vides s'arrêtèrent devant le portail, et tout de suite après, trois dames apparurent, en costume de voyage, qui devaient être les sœurs de Baltasar, accompagnées de deux laquais tenant les mules en bride. Les dames allèrent s'asseoir sur les bancs de pierre flanquant le portail. Puis celui-ci s'ouvrit, en grinçant sur ses gonds, et les trois dames entrèrent.

Peu de temps après, Simão vit Tadeu de Albuquerque arriver devant le portail, appuyé au bras de Baltasar Coutinho. Le vieillard laissait voir beaucoup de lassitude, il semblait près de défaillir. L'homme de Castro Daire, le visage plein d'assurance, et prétentieusement vêtu à la castillane, gesticulait avec l'aplomb de qui expose ses raisons, irréfutables, et console les autres en riant de leurs douleurs.

– Trêve de lamentations, mon oncle ! disait-il. Ce serait un malheur de la voir mariée ! Je vous promets de vous la rendre guérie avant un an. Un an au couvent, c'est un excellent vomitif pour le cœur. Il n'y a rien de tel pour laver

du vice qui s'y entartre le cœur des jeunes filles à qui l'on a tout passé. Si vous l'aviez obligée, mon oncle, dès son enfance, à vous obéir aveuglément, elle vous serait soumise, et ne se croirait pas autorisée à choisir un mari.

– Elle était fille unique, Baltasar, disait le vieillard en sanglotant.

– Raison de plus, répliqua son neveu. Si vous en aviez une autre, la perte vous serait moins sensible et sa désobéissance moins funeste. Vous garderiez votre patrimoine pour votre fille préférée, quoiqu'une autorisation royale vous fût nécessaire pour déshériter l'aînée. Dans ce cas-ci, je ne vois pas d'autre remède qu'un cautère appliqué à l'ulcère ; avec des emplâtres, on n'arrivera à rien.

Le portail se rouvrit, trois dames sortirent puis, après elles, Teresa.

Tadeu essuya ses larmes, et fit quelques pas pour saluer sa fille, qui ne leva pas les yeux du sol.

– Teresa... dit le vieillard.

– Me voici, monsieur, répondit sa fille sans le regarder.

– Il est encore temps, reprit Albuquerque.

– Temps de quoi ?!

– De te conduire comme une bonne fille.

– Ma conscience ne me reproche pas de ne pas l'être.

– Tu y tiens ?!... Veux-tu revenir à la maison et oublier ce maudit qui fait notre malheur à tous ?

– Non, mon père. Mon destin, c'est le couvent. L'oublier, pas question, même au prix de ma vie. Je serai une fille désobéissante, mais menteuse, ça jamais.

Teresa regarda autour d'elle, vit Baltasar et sursauta en s'exclamant :

– Encore vous, ici !

– C'est à moi que vous parlez, cousine Teresa ? dit Baltasar gaiement.

– Parfaitement ! Ne m'épargnez-vous pas, même ici, votre odieuse présence ?

– Je suis un des domestiques qui vous accompagnent, ma cousine. J'en avais deux, il y a quelques jours, qui étaient dignes de vous accompagner, mais il y a un assassin qui me les a tués. Puisqu'ils ne sont plus là, c'est moi qui me mets à votre service.

– Vous pouvez m'épargner ces attentions, lâcha Teresa, d'un ton véhément.

– C'est moi qui ne me dispense pas de me mettre à votre service, en l'absence de mes deux fidèles domestiques qu'un scélérat m'a tués.

– Il ne pouvait en être autrement, lui répondit-elle ironiquement. Les lâches se cachent derrière leurs domestiques qui se laissent tuer.

– Je n'en ai pas fini avec lui... ma chère cousine, rétorqua le *morgado*.

Ces répliques furent rapidement échangées, tandis que Tadeu de Albuquerque saluait la prieure et les autres religieuses. Les quatre dames, suivies de Baltasar, étaient sorties de la cour du couvent, et tombèrent nez à nez sur Simão Botelho, appuyé au coin de la rue en face.

Teresa le vit, devina avant les autres que c'était lui, et s'écria :

– Simão !

Le fils du corregidor ne bougea pas.

Baltasar, effaré de cette rencontre, fixa ses yeux sur lui, il n'arrivait pas encore à y croire.

– Il fallait s'attendre à ce que cet infâme vienne ici ! s'exclama l'homme de Castro Daire.

Simão s'avança de quelques pas et dit placidement :

– *Infâme... moi ? pourquoi ?*

– Infâme, et infâme assassin ! répliqua Baltasar. Ôtez-vous tout de suite de mon chemin.

– Un vrai crétin, que cet homme ! dit l'étudiant. Ce n'est pas à vous que je m'adresse, monsieur... Mademoiselle, dit-il à Teresa d'une voix émue et avec un visage qui n'était altéré que par les mouvements de son cœur, endurez vos épreuves avec cette résignation dont je vous donne l'exemple. Portez votre croix sans maudire la violence qu'on vous fait, et il se peut qu'au milieu de votre calvaire, la divine Providence redouble vos forces.

– Que dit ce coquin ? s'exclama Tadeu.

– Il vient vous insulter ici, mon oncle ! répondit Baltasar. Il a la hardiesse de se présenter devant votre fille pour la conforter dans sa perversité ! C'en est trop ! Attention ! Je m'en vais vous mettre en bouillie ici, espèce de gueux.

– Le gueux, c'est le misérable qui me menace sans oser faire un pas vers moi, rétorqua le fils du corregidor.

– Je ne l'ai pas fait, s'exclama Baltasar hors de lui, parce que je me rends compte que je me rabaisserais en te corrigeant devant les domestiques de mon oncle, dont tu pourrais supposer qu'ils sont là pour me défendre, canaille !

– S'il en est ainsi, répondit Simão en souriant, j'espère ne jamais vous rencontrer face à face, monsieur. Je vous tiens pour si lâche, tellement dépourvu de dignité que je vous ferai fouetter par le premier coquin venu.

Baltasar se jeta furieusement sur Simão. Il parvint à lui serrer la gorge avec ses mains, mais ses doigts perdirent vite de leur vigueur. Quand les dames arrivèrent pour s'interposer, Baltasar avait le haut du crâne ouvert par une balle qui lui était entrée dans le front. Il vacilla une seconde et s'écroula, sans connaissance, aux pieds de Teresa.

Tadeu de Albuquerque poussait de grands cris. Les cochers et les domestiques entourèrent Simão qui gardait le doigt sur la gâchette de l'autre pistolet. S'encourageant les uns les autres, poussés par les cris du vieillard, ils allaient se jeter sur l'homicide au risque de leur vie, quand un homme, le visage couvert par un mouchoir, accourut de la rue en face, et se plaça à côté de Simão avec son tromblon armé. Les hommes s'arrêtèrent net.

– Fuyez : la jument se trouve au bout de la rue, dit le maréchal-ferrant à son hôte.

– Je ne m'enfuis pas... Sauvez-vous et vite, répondit Simão.

– Fuyez les gens s'attroupent et les soldats ne vont pas tarder à arriver.

– Je vous ai déjà dit que je ne m'enfuis pas, répliqua l'amant de Teresa, le yeux fixés sur elle, qui était tombée évanouie sur les marches de l'église.

– Vous êtes perdu ! reprit João da Cruz.

– Je l'étais déjà. Allez-vous en, mon ami, je vous le demande pour votre fille. Dites-vous que vous pouvez m'être utile, fuyez...

Toutes les fenêtres et toutes les portes s'ouvrirent quand le maréchal-ferrant s'enfuit à toute vitesse jusqu'à sa jument qui partit au galop.

L'une des personnes habitant près du monastère, qui en raison de ses fonctions sortit avant les autres dans la rue, était le commissaire principal.

– Arrêtez-le, arrêtez-le, c'est un meurtrier criait Tadeu de Albuquerque.

– Qui dois-je arrêter ?! demanda le commissaire principal.

– Moi, répondit le fils du corregidor.

– Votre Seigneurie ! dit le commissaire, effaré ; il s'approcha et ajouta à mi-voix : « Venez, je vous laisserai vous enfuir. »

– Je ne m'enfuis pas, reprit Simão. Je suis à la disposition de la justice. Voici mes armes

Et il remit ses armes.

Quand Tadeu de Albuquerque fut revenu de sa stupeur, il fit installer sa fille dans l'une des litières et donna l'ordre à deux domestiques de la conduire à Porto.

Les sœurs de Baltasar suivirent le cadavre de leur frère jusque chez leur oncle.

CHAPITRE XI

LE CORREGIDOR avait été réveillé par le grand tapage que l'on menait dans la maison, et il demanda à sa femme qu'il supposait également réveillée dans la chambre contiguë, la raison de ce vacarme.

– Qu'est-ce que ce chambard ? Qui est-ce qui crie ? beugla Domingos Botelho.

– C'est vous qui criez, monsieur, répondit Dona Rita.

– Moi ?! Mais qui est-ce qui pleure ?

– Ce sont vos filles.

– Et pourquoi ? Dites-moi quelque chose.

– C'est bon, je vais vous le dire : Simão a tué un homme.

– À Coïmbra ?... Et c'est pour ça qu'on fait un tel boucan !

– Ça ne s'est pas passé à Coïmbra, ça s'est passé à Viseu, répondit Dona Rita.

– Vous moquez-vous de moi, madame ?! Comme ça, notre garçon se trouve à Coïmbra et tue à Viseu. Voilà un cas qui n'a pas été prévu dans les *Ordonnances du Royaume*.

– Vous plaisantez, à ce qu'on dirait, Meneses ! Votre fils a tué aujourd'hui à l'aube Baltasar Coutinho, le neveu de Tadeu de Albuquerque.

Domingos Botelho changea radicalement de visage.

– Il a été arrêté ? demanda le corregidor.

– Il se trouve dans le bureau du juge du district.

– Faites venir le commissaire. Savez-vous comment ça s'est passé, et la raison de cette mort ? Faites venir le commissaire, et tout de suite.

– Pourquoi ne vous habillez-vous pas, monsieur, et ne vous rendez-vous pas chez le juge ?

– Qu'irai-je faire chez le juge ?

– Apprendre de la bouche de votre fils ce qui s'est passé.

– Je ne suis pas un père, je suis un corregidor ; il n'entre pas dans mes attributions de l'interroger, Dona Rita ; je ne veux pas entendre de jérémiades ; demandez à vos filles de se taire ou d'aller pleurer dans le potager.

Le commissaire, convoqué, rapporta en détail ce qu'il savait, et dit qu'on avait constaté que son amour pour la fille de Albuquerque avait été à l'origine du désastre.

Après avoir écouté ce compte-rendu, Domingos dit au commissaire :

– Que le juge du district applique les lois ; s'il n'est pas rigoureux, je l'obligerai à l'être.

Le commissaire parti, Dona Rita Preciosa dit à son mari :

– Que signifie cette façon de parler de votre fils ?

– Elle signifie que je suis le corregidor de ce district et que je ne protège pas les assassins qui ont tué par jalousie parce qu'ils se sont épris de la fille d'un homme que je déteste. Je préférerais mille fois voir Simão mort qu'uni à cette famille. Je lui ai souvent écrit pour lui dire que je le chasserais de chez moi si l'on me donnait la certitude qu'il entretient une correspondance avec cette fille. Vous ne voudriez pas, madame, que je sacrifie mon intégrité à un fils rebelle et homicide par-dessus le marché.

Un peu par affection maternelle, et par un fond d'esprit de contradiction, elle batailla un bon moment ; mais elle lâcha prise, découragée par l'opiniâtreté et la colère insolites de son mari. Elle ne l'avait jamais vu aussi hors de lui et aussi brutal dans ses expressions. Quand il lui dit : « Dans les affaires de peu d'importance, madame, votre empire était tolérable ; s'agissant d'affaires d'honneur, c'en est fini de cet empire : laissez-moi tranquille ! » En entendant cela, Dona Rita fut frappée par l'expression de Domingos Botelho, elle se sentit femme et elle se retira.

C'est à ce moment précis que le juge du district entra dans la salle d'attente. Le corregidor alla l'accueillir ; il n'avait pas l'air attendri de quelqu'un qui va remercier quelqu'un d'autre pour une délicate attention, et implorer de l'indulgence, mais de renfrogné qu'il était, on aurait dit qu'il allait reprocher au juge de venir, par cette visite, donner à croire que la balance de la justice tremblait parfois dans sa main.

– Je commence par vous exprimer toutes mes condoléances pour le malheur de votre fils, dit le juge de district.

– Je vous remercie, monsieur. Je sais tout. Le procès a-t-il été intenté ?

– Je ne pouvais me dispenser d'enregistrer la plainte.

– Si vous ne l'aviez enregistrée, je vous obligerais à accomplir votre devoir.

– La situation de monsieur Simão Botelho est extrêmement mauvaise. Il avoue tout. Il dit qu'il a tué le bourreau de la femme qu'il aimait...

– Il a fort bien fait, rétorqua le corregidor, en lâchant un éclat de rire rauque et sec.

– Je lui ai demandé s'il essayait de se défendre, et fait signe de me donner une réponse affirmative. Il a répondu que non ; s'il avait voulu se défendre, il se serait servi du bout de sa botte, et n'aurait pas tiré. J'ai cherché tous les moyens honnêtes pour l'amener à donner quelques réponses qui trahissent de l'égarement ou de la folie ; et lui, malgré tout, il me répond et s'explique avec un tel sang-froid et une telle présence d'esprit qu'il est impossible de supposer que le meurtre n'a pas été perpétré en toute connaissance de cause, alors qu'il était en possession de toute ses facultés. Nous nous trouvons là, monsieur, dans une position tout à fait spéciale et bien triste. Je voulais l'aider, et je ne puis le faire.

– Et moi, je ne peux pas et je ne veux pas le faire, monsieur le Juge. Se trouve-t-il en prison ?

– Pas encore, il se trouve chez moi. Je voulais savoir, monsieur, si vous souhaitez qu'on aménage sa cellule d'une façon décente.

– Je ne souhaite rien. Considérez que le détenu Simão n'a aucun parent.

– Mais, monsieur le Corregidor, dit le juge de district d'un ton plein de tristesse et de componction, vous êtes père.

– Je suis magistrat.

– C'est pousser trop loin la sévérité. Pardonnez-moi cette réflexion, qui est amicale. La loi est déjà là pour le châtier ; ne le châtiez pas en le poursuivant

de votre haine. Le malheur apaise la rancœur des étrangers, à plus forte raison l'affectueux ressentiment d'un père.

– Je ne le hais pas, monsieur ; je ne connais plus l'homme dont vous me parlez. Accomplissez votre devoir, c'est le corregidor qui vous l'ordonne, et l'ami vous sera plus tard reconnaissant de cette attention.

Le juge de district partit et s'en fut retrouver Simão aussi serein qu'il l'avait laissé.

– Je viens de parler à votre père, dit le juge, je l'ai trouvé plus furieux que l'on ne pouvait s'y attendre. Je pense que, pour l'instant, vous ne pouvez absolument pas compter sur son influence ou son appui.

– Qu'est-ce que cela peut me faire ! répondit calmement Simão.

– Cela importe vraiment, monsieur Botelho. Si votre père voulait, il y aurait moyen d'adoucir plus tard votre sentence.

– Que m'importe à moi, cette sentence ? répliqua le fils du corregidor.

– À ce que je vois, vous vous moquez de finir au gibet.

– Absolument, monsieur.

– Que dites-vous, monsieur Simão ?! fit l'enquêteur, effaré.

– Je dis que mon cœur n'a rien à faire du sort de ma tête.

– Et savez-vous que votre père ne vous accorde même pas sa protection, qu'il ne s'inquiète même pas des premières nécessités d'un détenu ?

– Je l'ignorais. Et alors ? Qu'est-ce que cela peut faire de mourir de faim ou au bout d'une corde ?

– Pourquoi n'écrivez-vous pas à votre mère ? Demandez-lui de...

Simão l'interrompit :

– Que demanderais-je à ma mère ?

– Demandez-lui de calmer la colère de votre père, vous n'avez, sinon, personne pour vous nourrir.

– Vous me tenez, monsieur, pour un misérable qui s'inquiète de savoir où il ira déjeuner aujourd'hui. Je pense que vous n'avez pas à vous occuper, monsieur le Juge de district, de ces détails alimentaires.

– Assurément pas, rétorqua le juge, agacé. Faites ce que vous voudrez.

Puis il appela le commissaire principal à qui il remit le prévenu, dispensant le policier de demander de l'aide pour l'emmener.

Le geôlier accueillit respectueusement le prisonnier et lui donna une des meilleures cellules de la prison, mais elle était nue et dépourvue du moindre confort.

Un autre prisonnier lui prêta une chaise en bois. Simão s'assit, croisa les bras, et médita.

Peu après, un domestique de son père lui apporta son déjeuner, lui dit que sa mère le lui envoyait en cachette et lui remit une lettre d'elle, dont il est important de connaître le contenu. Avant de toucher à son déjeuner, rangé dans un panier posé sur le dallage, Simão lut ceci :

Tu es perdu, malheureux !

Je ne puis te venir en aide, parce que ton père est inexorable. c'est à son insu que je t'envoie ce déjeuner, et je ne sais si je pourrai t'envoyer le dîner !

Quel destin que le tien ! Ah, si tu avais pu mourir à ta naissance !

On m'a dit que tu étais mort né, mais ton destin fatal n'a pas voulu lâcher sa victime.*

Pourquoi es-tu parti de Coïmbra ? Que cherchais-tu, malheureux ? Je sais maintenant que tu as vécu quinze jours en dehors de Coïmbra, et tu n'as pas trouvé le moyen de dire un mot à ta mère !

Simão interrompit sa lecture et se dit :

– Comment faut-il le comprendre ? Ma mère n'a donc pas fait venir João da Cruz ?! Et ce n'est pas elle qui a envoyé l'argent ?

– Dépêchez-vous, votre déjeuner refroidit, mon jeune maître ! dit le domestique.

Simão continua à lire, sans écouter le domestique :

Tu dois manquer d'argent, et moi, malheureusement, je ne peux pas t'envoyer aujourd'hui le moindre sou. Depuis qu'il s'est enfui en Espagne, ton frère Manuel absorbe toutes mes économies. Nous verrons d'ici quelque temps ce que je peux faire ; mais j'ai bien peur que ton père parte de Viseu et nous emmène à Vila Real, pour te laisser faire face tout seul aux rigueurs de la loi.

Mon pauvre Simão ! Où as-tu pu rester caché pendant quinze jours ? Aujourd'hui même, ton père a reçu une lettre d'un professeur qui l'avertissait de ton absence et de ton départ pour Porto, selon le muletier qui est parti avec toi.

Je n'en peux plus. Ton père a déjà roué de coups notre petite Rita parce qu'elle voulait venir te voir en prison.

Dis-toi bien que ta pauvre mère ne peut pas faire grand'chose, auprès d'un homme aussi furieux que l'est ton père.

Simão Botelho réfléchit quelque minutes et en sortit convaincu que l'argent qu'il avait reçu était à João da Cruz. Quand il émergea de cette méditation, ses yeux ruisselaient de larmes.

– Ne pleurez pas, mon jeune maître, dit le domestique, les hommes sont faits pour souffrir, et Dieu va tout arranger. Mangez, monsieur Simão.

– Rempportez le déjeuner, dit-il.

– Vous ne voulez donc pas déjeuner ? !

– Non. Et ne reviens pas. Je n'ai pas de famille. Je ne veux absolument rien qui vienne de chez mes parents. Dis à ma mère que je me trouve bien, que je suis bien logé, heureux et fier de mon sort. Va-t-en, maintenant.

Le domestique sortit et dit au geôlier que son malheureux maître était fou. Dona Rita se dit que son domestique devait avoir raison, et prit les paroles de son fils pour un signe évident de sa folie.

Quand le geôlier revint dans la cellule de Simão, il était accompagné d'une jeune paysanne : c'était Mariana. La fille de João da Cruz, qui jusque là ne serrait même pas la main de son hôte, courut vers lui, les bras ouverts et le

* L'extrait de naissance de Simão éclaire cette phrase de D. Rita ; je l'ai entre les mains, il a été extrait par Herculano Henrique Garcia Camilo Galhardo, recteur de l'église royale de ND de Ajuda, de la page 159, du livre 14. Il est rédigé en ces termes : *Le deuxième jour du mois de mai 1784, le révérend abbé João Domingos Chaves a administré les Saintes Huiles à Simão, lequel a été baptisé chez lui, " entre la vie et la mort " par le révérend frère António de S. Pelagio, etc.*

visage baigné de larmes. Le geôlier les laissa seuls ; il se disait : «Elle est bien plus jolie que la *fidalga*.»

– Je ne veux pas voir de larmes, Mariana, dit Simão. Si quelqu'un doit pleurer ici, c'est moi ; mais des larmes dignes de moi, des larmes de reconnaissance pour tout ce que vous avez fait pour moi, votre père et vous. Je viens d'apprendre que ma mère ne m'a jamais envoyé d'argent ! L'argent que j'ai reçu était à votre père.

Mariana cacha son visage derrière le tablier avec lequel elle essuyait ses larmes.

– Votre père a-t-il été inquiété ? reprit Simão, d'une voix qu'elle seule pouvait entendre.

– Non, monsieur.

– Se trouve-t-il chez lui ?

– Oui, et il a l'air furieux. Il voulait venir ici, mais je l'en ai empêché.

– Quelqu'un vous a-t-il suivie ?

– Non, monsieur.

– Dites-lui qu'il n'a rien à craindre ; allez vite le rassurer.

– Je ne peux y aller sans faire ce qu'il m'a dit. Je sors et je reviens dans un moment.

– Faites-moi acheter une petite table, une chaise, un encrier et du papier, dit Simão en lui donnant de l'argent.

– Tout cela va arriver dans un instant ; cela pourrait déjà se trouver ici ; mais mon père m'a dit de ne rien acheter sans savoir si votre famille vous envoyait le nécessaire.

– Je n'ai pas de famille, Mariana. Prenez cet argent.

– Je n'accepte pas d'argent sans la permission de mon père. J'en ai apporté plus qu'il ne faut pour ces achats. Et votre blessure, où en est-elle ?

– Voici que je ne me souviens plus que j'ai une blessure ! dit Simão en souriant. Elle doit bien se présenter, elle ne me fait pas mal... Avez-vous appris quelque chose de Dona Teresa ?

– J'ai appris qu'elle est allée à Porto. On racontait là-bas que son père l'avait fait installer sans connaissance dans une litière, et il y a beaucoup de monde à la porte du *fidalgo*.

– C'est bien, Mariana. Il n'y a pas de malheureux qui ne trouve un appui. Allez-y, pensez à votre hôte, soyez son ange de miséricorde.

Des larmes jaillirent de nouveau des yeux de la jeune fille ; et elle prononça, entre ses sanglots, ces mots :

– Prenez patience. Vous ne mourrez pas parce qu'on vous abandonne. Considérez que c'est une sœur qui est venue vous voir aujourd'hui.

Là-dessus, elle tira de ses vastes poches un paquet de biscuits et une bouteille de liqueur de cannelle qu'elle posa sur une chaise.

– C'est un piètre déjeuner ; mais je n'ai trouvé rien d'autre de prêt, dit-elle, et elle sortit en toute hâte, comme pour épargner au malheureux des paroles de reconnaissance.

CHAPITRE XII

LE JOUR MÊME, le corregidor pria sa femme et ses filles de se préparer pour partir de Viseu le lendemain, avec tout ce qui pourrait être transporté à cheval.

Je vais vous rapporter les souvenirs douloureux exprimés simplement d'une dame de cette famille, tels qu'ils sont évoqués dans une lettre que j'ai reçue il y a quelques mois :

Cela s'est passé il y a cinquante ans, et je me rappelle, comme si c'était hier, les tristes événements de ma jeunesse. Je ne sais comment il se fait que j'aie aujourd'hui un souvenir plus clair de ce qui s'est passé dans mon enfance. Il me semble que je ne me souvenais pas, il y a trente ans, de tant de circonstances et de tant de détails.

Quand ma mère m'a dit à moi et à mes sœurs de préparer nos malles, nous éclatâmes toutes en sanglots, ce qui excita la colère de mon père. Mes sœurs, plus âgées et plus habituées aux corrections, se sont tues aussitôt. Mais moi, qui n'avais été corrigée qu'une fois, et seulement à cause de Simão, j'ai continué à pleurer, et j'ai eu l'innocent courage de demander à mon père de me laisser aller voir mon frère en prison avant notre départ de Viseu.

J'ai alors été corrigée pour la deuxième fois, et sévèrement.

Le domestique qui avait apporté le dîner à la prison, est revenu avec, et nous a raconté que Simão avait déjà quelques meubles dans sa cellule, et qu'il dînait, apparemment serein. À cette heure-là, toutes les cloches de Viseu sonnaient le glas pour l'âme de Baltasar.

Le domestique a dit qu'il y avait à côté de lui une jolie villageoise, triste et en larmes. Simão a dit en la désignant au domestique qui l'observait : – *Voici ma famille.*

Le lendemain, au point du jour, nous sommes partis pour Viseu. Notre mère pleurait toujours, et cela mit hors de lui mon père qui sortit de la litière où il voyageait avec elle, me fit prendre sa place, et poursuivit tout son chemin sur ma monture.

Dès que nous arrivâmes à Vila Real, la situation de Simão fut la source de tant d'incidents que mon père quitta sa famille et s'en alla seul à la propriété de Montezelos. Ma mère voulut nous laisser là, elle aussi, et aller voir des cousins de Lisbonne, pour solliciter la libération de mon frère. Mais mon père changea de caractère, quand il l'apprit, d'une façon incroyable, et menaça ma mère de la contraindre judiciairement à ne pas quitter la maison de son mari et de ses filles.

Notre mère écrivait à Simão et ne recevait pas de réponse. Elle pensait que son fils ne lui répondait pas. Des années après, nous avons trouvé, dans les papiers de mon père, les lettres qu'elle avait écrites. Preuve que mon père les faisait intercepter à la poste.

Une dame de Viseu écrivit à notre mère pour la féliciter de l'amour et de la charité dont elle faisait preuve en subvenant aux besoins de son malheureux fils. Cette lettre lui fut remise par un muletier ; elle aurait sinon connu le même sort que les autres. Ma mère fut surprise de l'idée que son amie se faisait d'elle et lui avoua qu'elle ne lui était pas venue en aide, parce que son fils avait refusé le peu qu'elle avait voulu faire pour son bien. La dame de Viseu répondit à cela qu'une jeune fille, la fille d'un maréchal-ferrant,

demeurait non loin de la prison, et s'occupait du prisonnier en tenant sa cellule propre et en lui donnant largement de quoi vivre, et qu'elle disait à tout le monde qu'elle se trouvait là sur l'ordre et aux frais de Dona Rita Preciosa. L'amie de ma mère ajoutait qu'elle avait parfois fait venir la belle jeune fille et qu'elle avait voulu lui proposer quelques plats plus raffinés, qu'elle refusait en disant que monsieur Simão n'acceptait rien.

Nous recevions de temps en temps de ces nouvelles parce qu'en l'absence de mon père, presque toutes les personnalités éminentes de Viseu, conspirèrent, comme il fallait s'y attendre, contre mon malheureux frère.

Notre mère écrivait à ses parents de la capitale, implorant la grâce royale pour son fils ; mais ces lettres ne portaient pas de la poste et finissaient toutes entre les mains de mon père.

Et que faisait-il dans sa propriété, pendant ce temps, sans famille, sans gloire, sans avoir rien gagné à se conduire aussi mal ? Entouré de journaliers, il cultivait cette grande chênaie où l'on peut voir encore, entre les bruyères et les ajoncs qui sont réapparus sur cette terre à l'abandon, des souches des arbres qu'il a plantés. Notre mère lui écrivait, déplorant le sort de son fils ; mon père se bornait à lui répondre que la justice n'est pas un jeu et que, dans l'antiquité, les pères condamnaient eux-mêmes leurs enfants criminels.

Ma mère eut la hardiesse de se présenter un jour devant lui, pour lui demander la permission de se rendre à Viseu. Mon inexorable père la lui refusa et l'accabla d'invectives.

Au bout de sept mois, nous apprîmes que Simão avait été condamné à être pendu à l'endroit même où il avait commis ce meurtre. On ferma les fenêtres pendant huit jours, nous prîmes le deuil, et ma mère tomba malade.

Quand on l'apprit à Vila Real, tous les notables de la région se rendirent à Montezelos, afin de forcer doucement mon père à user de son influence pour sauver son fils condamné. Quelques parents vinrent de Lisbonne protester contre cette infamie qui ferait retomber une si grande ignominie sur la famille. Mon père répondait à tous en ces termes : – *La potence n'a pas été inventée que pour ceux qui ne connaissent pas le nom de leur aïeul. Ce sont les mauvaises actions qui font l'ignominie des familles. La justice ne déshonore que celui qu'elle châtie.*

Nous avions un grand-oncle très vieux et vénérable, du nom d'António da Veiga. C'est lui qui a accompli le miracle, et voici comment cela s'est produit : il s'est présenté devant mon père et lui a dit : – *Dieu m'a gardé en vie jusqu'à quatre-vingt-trois ans ; pourrai-je en vivre deux ou trois de plus ? Ce n'est plus une vie ; mais c'en a été une, honorable, et jusqu'ici sans tache, et puisqu'il le faut, elle va s'achever de même : mes yeux ne verront pas le déshonneur de votre famille. Ou tu promets ici-même, Domingos Botelho, de sauver ton fils de la potence, ou je me donne la mort en ta présence.* Et, en disant cela, il appuyait son rasoir à son cou. Mon père mit sa main sur son bras, et lui dit que Simão ne serait pas pendu.

Le lendemain, mon père se rendit à Porto, où il avait beaucoup d'amis à la prison de la *Relação*, puis à Lisbonne.

Au début du mois de mars 1805, ma mère apprit, avec beaucoup de joie, que Simão avait été transféré dans les geôles de la *Relação* à Porto, malgré les obstacles que suscitèrent contre ce transfert les plaignants, à savoir Tadeu de Albuquerque et les sœurs du mort.

Ensuite ...

Nous interrompons ici l'extrait de cette lettre pour ne pas anticiper sur le récit des événements qu'il importe, suivant les règles de l'art, de rattacher au fil que l'on vient de couper.

Simão Botelho avait vu arriver, imperturbable le jour du jugement. Il s'assit sur le banc des accusés sans avocat, ni témoins à décharge. Il répondit aux questions avec le même sang-froid que devant le juge. Invité à s'expliquer sur la raison de son crime, il répondit en toute franchise, sans prononcer le nom de Teresa Clementina de Albuquerque. Quand l'avocat de l'accusation proféra ce nom, Simão Botelho se dressa d'un coup, et s'exclama :

– Que vient faire ici le nom d'une dame dans cette antre d'infamie et de sang ? Quel est ce misérable accusateur qui est incapable de prouver avec les aveux du prévenu la nécessité d'un bourreau, sans couvrir de boue la réputation d'une femme ? Mon réquisitoire est fait : c'est moi qui l'ai fait. Que la loi s'exprime à présent et que se taise le rustre incapable d'accuser sans diffamer.

Le juge lui imposa silence. Simão s'assit en murmurant :

– Rien que des misérables !

Le prévenu écouta la sentence d'après laquelle il devait être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive à une potence dressée sur le lieu du délit. Et, à ce moment précis, des cris déchirants s'élevèrent dans l'assistance. Simão tourna son visage vers la foule, et dit :

– Vous allez avoir un beau spectacle, Messieurs ! La potence est l'unique fête du peuple ! Emmenez d'ici cette pauvre femme qui pleure ! C'est le seul être pour qui mon supplice ne sera pas un passe-temps.

Mariana fut portée sur des bras dans sa maisonnette, près de la prison. Les bras robustes qui l'emportèrent étaient ceux de son père.

En faisant le chemin du tribunal à sa cellule, avec toute l'agilité et la force de ses dix-huit ans, Simão Botelho surprit quelques-uns des propos qui se croisaient :

– Quand va-t-il y passer ?

– C'est bien fait. Il va payer pour tous les innocents que son père a fait prendre.

– Il voulait s'emparer de la *morgada* en tirant des coups de feu !

– Il ferait beau voir que les *fidalgos* se croient permis de tuer !...

– S'il avait tué un pauvre, tu verrais comme il serait maintenant chez lui !

– Ça, c'est vrai !

– C'est qu'il redresse la tête !

– Ne t'en fais pas, on la lui fera bientôt tomber par terre !...

– On dit que le bourreau s'est déjà mis en route.

– Il est déjà arrivé cette nuit. Et il portait deux couteaux dans sa hotte.

– Tu l'as vu ?

– Non ; mais ma commère m'a dit que la voisine du beau-frère de sa sœur le lui avait dit, et que le bourreau est caché dans une cellule.

– Amèneras-tu tes enfants voir le supplicié ?

– Il ne manquerait plus que non ! On ne doit pas laisser perdre de tels exemples.

– Moi j'en ai vu pendre trois, tous des meurtriers, si je me souviens bien.

– Ce qui ne t'a pas empêché d'expédier Amaro Lampreia chez le Diable.

– C'est vrai ; mais si je ne l'avais pas tué, c'est lui qui m'aurait tué.

– Qu'est-ce que ça peut donc donner, un tel exemple ?!

– Est-ce que je sais, moi ? C'est le franciscain Frère Anselmo qui sermonne les gens qui amènent leurs enfants voir les pendus.

– C'est peut-être pour qu'ils ne l'écorchent pas, lui, quand il les écorche avec ses quêtes.

L'esprit de Simão était si insouciant que, par moments, un sourire affleura à ses lèvres, suscité par les remarques philosophiques du peuple sur le gibet.

Revenu dans sa cellule, il fut invité à faire appel dans les délais réglementaires. Il répondit qu'il ne faisait pas appel, qu'il était satisfait de son sort et parfaitement d'accord avec la justice.

Il demanda Mariana, et le geôlier lui dit qu'il l'envoyait chercher. C'est João da Cruz qui se présenta, il pleurait parce qu'il avait l'impression qu'il allait perdre sa fille : il la voyait parler de gibet en délirant, et demander qu'on la tuât la première. Le douleur de l'étudiant devint alors poignante, comme si cette vérité fulgurait tout d'un coup à ses yeux que Mariana l'aimait au point de mourir. Par moments, l'image de Teresa s'estompa dans son cœur, s'il est possible de concevoir une telle idée. Peut-être la voyait-il comme un ange racheté dans la contemplation sereine de son créateur ; et voyait-il Mariana comme le symbole de cette torture : mourir à petit feu sans que des moments d'amour partagé lui vailent la gloire du martyr. L'une mourait en étant aimée, l'autre se mourait sans avoir entendu le mot *amour* de lèvres qui balbutiaient de loin en loin de froides paroles de gratitude.

Et cet homme de fer, alors, pleura. Il pleura des larmes qui valaient bien la douleur de Mariana.

– Veillez sur votre fille, monsieur Cruz ! dit Simão d'une voix suppliante et vibrante au maréchal-ferrant. Ne vous occupez pas de moi ; je suis vigoureux et je me porte bien. Allez consoler cette créature qui est née sous ma mauvaise étoile. Emmenez-la de Viseu, emportez-la chez vous. Sauvez-la, qu'il me reste en ce monde deux sœurs qui me pleurent. Les services que vous m'avez rendus, le peu de temps qui me reste à vivre, dans ces circonstances, vous en dispense. D'ici quelques jours, on m'envoie me recueillir à la chapelle ; il sera bon que votre fille l'ignore.

À son retour, João da Cruz trouva sa fille prostrée sur le parquet, avec des plaies sur le visage, pleurant et riant, une démente en somme. Il la ramena chez lui, ligotée, et confia à quelqu'un d'autre la tâche de subvenir aux besoins du condamné.

Elles furent alors bien terribles, les heures que passa le malheureux dans sa solitude. Jusqu'à ce jour, Mariana, bien vue par le geôlier et protégée par l'amie de Dona Rita Preciosa, pouvait entrer librement dans la cellule à toute heure de la journée, et rares étaient les heures où elle laissait seul le prisonnier. Elle cousait pendant qu'il écrivait, ou s'appliquait à mettre de l'ordre dans sa cellule et à l'entretenir. Quand Simão se trouvait dans son lit, malade ou prostré, Mariana, à qui l'on avait donné quelques rudiments d'écriture, s'asseyait à son bureau, et elle écrivait cent fois le nom de *Simão* que ses larmes ne cessaient d'effacer. Et cela pendant sept mois, sans jamais entendre prononcer le mot amour. Et cela, après ses veilles nocturnes passées tantôt à prier, tantôt à travailler, quand elle ne rentrait pas chez elle, où elle allait visiter son père à des heures indues.

Jamais plus le prisonnier, au pied du gibet, ne vit cette douce créature passer le seuil de la porte en fer qui lui mesurait son air, le ménageant et le comptant pour que tous les honneurs de l'asphyxie revinssent à la corde de l'échafaud. Jamais plus !

Et quand il évoquait l'image de Teresa, un caprice de ses yeux battus lui offrait celle de Mariana autant que l'autre. Et il les voyait toutes deux en

larmes. Il sautait alors de son lit, fichait ses doigts sur les épais barreaux de la fenêtre et songeait à se fracasser le crâne contre eux.

Ni la Terre, ni le Ciel ne lui offrait aucun espoir. Jamais un rayon de lumière divine ne pénétra dans son cachot. L'ange de la pitié s'était incarné dans cette créature céleste qui était devenue folle, ou était remontée au Ciel avec son esprit. Ce qui le sauvait du suicide, ce n'était pas son espoir en Dieu, ni dans les hommes, c'était cette idée : «Finalement, *lâche* ! quel courage y a-t-il à mourir quand il n'existe plus d'espoir dans la vie ?! La potence est un triomphe, quand il se trouve au bout du chemin de l'honneur ! »

CHAPITRE XIII

—ET TERESA ?

Vous me le demandez au bon moment, Mesdames, et je ne me plaindrai pas si vous me reprochez de l'avoir oubliée et sacrifiée à des événements d'une moins grande portée.

Oubliée, non. Il y a longtemps que luit devant mes yeux et flotte, ailée comme un chérubin idéal des saints, dans cette obscurité presque totale* où je vis, cet oiseau du Ciel, comme si elle me demandait de couvrir de fleurs la traînée de sang qu'elle a laissée sur terre. Tu as laissé plus de larmes que de sang, ô fille de l'amertume ! Ce sont des fleurs que tes larmes, et dis-moi, du Ciel, si leur parfum ne compte pas plus aux pieds de ton Dieu que les prières de bien des dévotes qui meurent sanctifiées par le monde, et dont l'odeur de sainteté ne va pas au-delà de l'odorat hypocrite ou stupide des mortels.

Vous avez bien vu Teresa Clementina transportée des marches de l'église où elle était tombée à la litière qui la conduisit à Porto. Sortie de son évanouissement, elle vit en face d'elle une domestique qui lui disait des paroles de réconfort banales et froides. S'il y avait une domestique de son père qui fût son amie, ce n'était sûrement pas celle-là, soigneusement choisie par le vieillard. Il ne restait même plus à cette jeune fille désespérée la ressource de se soulager en criant ! Mais un rayon de pitié avait soudain touché le cœur de cette femme jusqu'à cette heure hostile à sa maîtresse.

Teresa se demandait si cette horrible situation était un songe ! Elle sentait à nouveau ses forces lui manquer et revenait à elle, ramenée par la conscience qu'elle avait de son malheur. La domestique éprouva quelque pitié, et la poussa à respirer, en pleurant avec elle, et en lui disant :

- Vous pouvez parler, mademoiselle, personne ne nous suit.
- Personne ?!
- Vos cousines sont restées sur place, il n'y a que deux laquais avec nous.
- Et mon père, il n'est pas venu ?
- Non, *fidalga*... Vous pouvez pleurer et parler autant que vous voudrez.
- Je vais à Porto ?
- Oui, madame.
- Et tu as vu tout ce qui s'est passé ? Constança ?
- Oui, malheureusement ...

* Ce roman a été écrit dans l'une des cellules de la *Relação* de Porto, à la lumière filtrée par des barreaux et étouffée par l'ombre des voûtes. An de Grâce 1861.

- Comment ça s'est passé ? Raconte-moi tout.
- Vous savez bien que votre cousin est mort.
- Il est mort ?! Je l'ai vu tomber presque à mes pieds, mais...
- Il est mort sur le coup et puis les domestiques, excités par votre père, on voulu se saisir de monsieur Simão ; mais lui, avec un autre pistolet...
- Et il s'est enfui ? lança Teresa, qui ne se sentait plus de joie.
- En fin de compte, c'est lui qui s'est constitué prisonnier.
- Il se trouve en prison ?!

Étouffée par ses sanglots, le visage dans son mouchoir, elle n'entendait plus les paroles réconfortantes de Constança.

Ce violent accès de larmes accompagnées de gémissements se calma un moment, et Teresa suggéra à la domestique le plan fou de la laisser s'échapper à la première auberge où elles descendraient pour dire adieu à Simão une dernière fois.

La domestique eut du mal à la faire renoncer à ce projet, en lui peignant les nouveaux dangers qu'elle allait ajouter à l'infortune de son amant et en lui faisant miroiter l'espoir que Simão serait déchargé de son crime, grâce à l'influence de son père, malgré l'acharnement du *fidalgo*.

Ces raisons perdirent peu à peu de leur force dans l'esprit de Teresa.

C'est en pleurs qu'anxieuse et parfois évanouie, Teresa parcourut la distance qui la séparait de Monchique, où elle arriva au cinquième jour de son voyage.

La supérieure était déjà au fait des événements par des émissaires qui avaient précédé le morose cheminement de la litière.

Teresa fut accueillie par sa tante avec douceur, quoique Tadeu de Albuquerque eût bien spécifiée qu'il exigeait une réclusion rigoureuse et qu'on lui ôtât tout moyen d'écrire à qui que ce fût.

La supérieure entendit de la bouche de sa nièce le fidèle compte-rendu des événements et lut une à une les lettres de Simão Botelho. Elles pleurèrent dans les bras l'une de l'autre, mais la Supérieure, une fois séchées les larmes de la femme au feu de l'austérité religieuse, lui parla et la conseilla comme une religieuse, et une religieuse qui mortifiait son corps avec des disciplines, et son cœur depuis quarante ans par de douloureuses privations.

Teresa n'avait pas assez de force pour se rebiffer. Elle ne contraria pas sa tante dans la sainte vanité d'exorciser le démon des passions et sourit à l'ange de la mort qui, entre son amour et ses espoirs, posait son aile noire : une si resplendissante lumière étincelle dans des cœurs malheureux.

Teresa voulut écrire.

- À qui, ma fille ? demanda la supérieure.

Teresa ne répondit pas.

– Écrire, pourquoi ? reprit la religieuse. Crois-tu, petite, que tes lettres parviendront entre ses mains ? Que vas-tu faire d'autre que de redoubler la colère de ton père contre toi et ce malheureux prisonnier ? Si tu l'aimes, comme je crois, efforce-toi, malgré tout, de le sauver. Si tu ne te rends pas à mes raisons, fais comme si tu l'avais oublié. Si tu peux prendre sur toi, dissimule, tâche de faire en sorte que ton père apprenne que tu obéiras à tous ses ordres s'il a pitié de ton pauvre ami.

Teresa ne regimba pas. Elle adressa un autre sourire à l'ange de la mort et lui demanda de l'envelopper, elle et son amour, ainsi que ses espoirs, complètement, dans l'ombre épaisse de ses ailes.

Chaque mois, l'abbesse de Monchique recevait une lettre de son cousin. Ces lettres respiraient la vengeance. Dans toutes, le vieillard disait que l'assassin

allait inmanquablement finir sur le gibet. Sa nièce ne voyait pas ces lettres, mais elle remarquait les larmes de la compatissante religieuse.

La complexion fragile de Teresa déclinait à vue d'œil. La science la condamna à mourir dans un bref délai. Tadeu de Albuquerque en fut informé et répondit qu'il ne souhaitait pas qu'elle mourût, mais que si Dieu l'emportait il mourrait plus tranquille, et avec aucune tache à sa réputation. C'était à ce prix que l'honneur du *fidalgo* restait immaculé !... L'HONNEUR dont on dit qu'il procède en droite ligne de la vertu de Socrate, de la vertu de Jésus Christ, de la vertu de millions de martyrs qui s'abandonnèrent aux griffes des fauves, quand ils prêchaient la charité et le pardon aux hommes !

Toutes les tendresses qu'ont inventées la sympathie et la piété, toutes, grâce aux attentions des religieuses exemplaires de Monchique, furent dispensées pour refroidir la fièvre ardente qui consumait rapidement la recluse. Tout cela en vain. Teresa en larmes se rendait compte de leur compassion, et s'en réjouissait en même temps, car ces tendresses lui donnaient la conviction que les médecins la jugeaient incurable.

Une religieuse lui dit un jour par inadvertance qu'une amie à elle du couvent des Remèdes de Lamego lui avait dit que Simão avait été condamné à mort.

Teresa frémit et murmura, car elle n'avait plus la force d'élever la voix :

– Et je vis encore !

Puis elle pria et pleura ; mais la routine de sa vie, toute en paroxysmes, ne connut aucun changement.

Elle demanda à la sœur qui lui avait apporté cette nouvelle si son amie du couvent des Remèdes lui ferait l'aumône de faire parvenir une lettre à Simão. La religieuse se proposa après avoir entendu l'avis de la Supérieure. Cette religieuse estima que l'ultime entretien entre deux mourants ne pouvait compromettre leur vie temporelle, ni leur vie éternelle.

Voici la lettre que lut Simão quinze jours après son procès.

Simão, mon époux, je sais tout... La mort nous accompagne : dis-toi que je t'écris sans verser de larmes. Mon agonie a commencé il y a sept mois. Dieu est bon, il m'a préservée du crime. J'ai entendu la nouvelle de ta mort prochaine, et j'ai alors compris pourquoi je me meurs d'heure en heure. Notre fin est imminente, Simão ! Songe à nos espoirs ! Quand tu me disais tes rêves de bonheur et que je te disais les miens !... quel mal pouvaient faire à Dieu nos désirs innocents ?!... Pourquoi ne méritons-nous pas ce à quoi tant de monde a droit ?... Tout devrait se terminer de cette façon, Simão ? Je ne puis le croire. L'éternité me semble ténébreuse, parce que l'espérance c'était la lumière qui me menait de toi à la foi. Mais notre destin ne peut se terminer ainsi. Vois si tu peux accrocher le dernier fil de ta vie à une espérance quelle qu'elle soit. Nous verrons-nous dans l'autre monde, Simão ? Aurai-je mérité, aux yeux de Dieu, de te contempler ? Je prie, j'implore le Seigneur, mais je sens que ma foi s'estompe quand je pense aux ultimes angoisses de ton martyre. Les miennes sont douces, c'est à peine si je les sens. La mort ne doit rien coûter quand l'on a le cœur tranquille. Le pire, ce sont les regrets, ces regrets que nous laissent les espoirs que tu trouvais dans mon cœur qui devinaient les tiens. Peu importe que rien n'existe au-delà de la vie. Mourir, au moins, c'est oublier. Si tu pouvais rester vivant maintenant, à quoi cela te servirait-il ? Je suis condamnée, moi aussi, sans recours. Suis-moi, Simão ! Ne regrette pas la vie, ne la regrette pas, même si la raison te dit que tu aurais pu être heureux si tu ne m'avais pas rencontré sur le chemin par lequel je t'ai

conduit à la mort... Et quelle mort, mon Dieu !... Accepte-la ! Ne te repens pas. S'il y a eu crime, la justice de Dieu te pardonnera pour les angoisses dont tu devras souffrir dans ton cachot... dans ton dernier jour... et au pied de la...

Teresa allait écrire un mot, quand sa plume tomba de sa main, et une convulsion fit vibrer tout son corps un long moment. Elle n'écrivit pas ce mot. Mais l'idée de la *potence* suspendit sa vie. La bonne sœur entra dans sa cellule pour lui demander la lettre, parce que le courrier allait partir. Teresa la lui montra et dit :

– Lisez-la, si vous voulez, et refermez-la, par charité ; j'en suis incapable.

Les trois jours suivants, Teresa ne quitta pas son lit. À chaque heure, les religieuses à son chevet attendaient qu'elle fermât les yeux.

– Il est bien difficile de mourir ! disait parfois la malade.

Les pieux discours ne manquaient pas pour détourner son esprit du monde.

Teresa les entendait et disait, la voix chargée d'angoisse :

– Mais l'espoir dans le Ciel, sans lui !... Qu'est le Ciel, mon Dieu ?

Et l'apostolique chapelain n'arrivait pas à dire si les biens du Ciel présentent les mêmes délices que celles du monde que, sur Terre, on appelle à tort ainsi. Ces subtilités spirituelles dont font preuve certaines espèces de phthisiques, comme d'ultimes étincelles de leur flamme vitale, la malade les laissait apparaître quand il arrivait que les religieuses lui parlassent de béatitude. Parfois, quand le chapelain, poussé par la lucidité de Teresa, abordait le domaine de la philosophie, en prenant comme thème l'immortalité de l'âme, cette demoiselle sans instruction lui opposait des formules laconiques, et des raisons si claires en faveur de l'union éternelle des âmes déjà unies en ce monde, que le prêtre se demandait s'il serait hérétique de contester un article qui ne figure dans aucun des quatre évangiles.

La médecine était déjà émerveillée de l'opiniâtreté de cette vie. La supérieure avait écrit à son cousin Tadeu, en le pressant de venir voir l'ange qui prenait congé de la Terre. Le vieillard, sous l'effet de la pitié et peut-être de l'amour paternel, résolut de tirer sa fille du couvent, dans l'espoir de parvenir à la sauver. Une forte raison l'incitait à agir de la sorte : c'était le transfert du condamné dans les geôles de Porto. Le *fidalgo* s'empressa de partir, et arriva à Porto au moment même où la religieuse qui était l'amie de celle de Lamego, remettait à la malade cette lettre de Simão :

Ne me fuis pas encore, Teresa. La potence n'est pas encore arrivée, ni la mort. Mon père me protège, il est possible que je m'en sorte. Accroche à ton cœur les derniers fils de ta vie. Prolonge ton agonie tant que je te dirai qu'il me reste un espoir. Demain, je pars pour la prison de Porto, où je vais attendre mon acquittement ou la commutation de ma peine. La vie, c'est tout. Je peux t'aimer là où je serai déporté. Il y a partout un ciel, des fleurs, et Dieu. Si tu vis, un jour tu seras libre ; c'est la pierre du sépulcre que l'on ne peut plus relever. Vis, Teresa, vis ! Je me disais, il y a quelques jours que tes larmes laveraient sur mon visage les taches laissées par le sang du pendu. Cet atroce cauchemar est terminé. Maintenant, dans cet enfer, on respire ; la corde du bourreau n'est plus dans mes rêves serrée autour de mon cou. Je fixe déjà les yeux sur le ciel, et je reconnais la providence des malheureux. Hier, j'ai vu nos étoiles, celles de nos secrets dans ces nuits où nous sommes séparés. Je suis revenu à la vie et j'ai le cœur plein d'espoir. Ne meurs pas, enfant de ma vie.

La nuit était déjà très avancée quand Teresa, assise sur son lit, lut cette lettre. Elle demanda qu'on lui ouvrît la porte de sa chambre et appuya ses joues contre les barreaux de fer. Cette fenêtre donnait sur la mer, et la mer était, cette nuit-là, une immense flamme d'argent ; et la lune, dans toute sa splendeur, éclipsait l'éclat de certaines étoiles que Teresa cherchait dans le ciel.

– Ce sont celles-là ! s'exclama-t-elle.

– Lesquelles, mademoiselle ? dit Constança.

– Mes étoiles !... Aussi pâles que moi... La vie ! Ah ! La vie ! s'exclama-t-elle en se redressant, et elle se passait sur le front ses mains cadavériques. Je veux vivre ! Laissez-moi vivre, Seigneur !

– Vous vivrez, mademoiselle ! Vous vivrez, Dieu est compatissant ! dit la domestique. Mais ne restez pas exposée à l'air de la nuit. Cette brume du fleuve vous fait beaucoup de mal.

– Laissez-moi, laissez-moi, tout ça, c'est vivre... Il y a si longtemps que je ne vois pas le ciel ! Je me sens ressusciter ici, Constança ! Pourquoi n'ai-je pas respiré cet air toutes les nuits ? Pourrai-je vivre quelques années ? Demande-le, toi, demande beaucoup de choses à ma Très Sainte Vierge ! Allons prier ensemble toutes les deux ! Allons-y, Simão ne va pas mourir... Mon Simão vit et veut que je vive. Il sera demain à Porto, et peut-être y est-il...

– Qui, mademoiselle ?!

– Simão. Simão vient à Porto.

La domestique eut l'impression que sa maîtresse délirait, mais ne la contraria pas.

– Vous avez reçu une lettre de lui, *fidalga* ? reprit-elle, pensant qu'elle prolongeait ainsi cet instant de bonheur fébrile.

– Oui... Tu veux entendre ce qu'elle dit ?... je te la lis...

Et elle lut la lettre, au grand effarement de Constança, qui fut convaincue.

– Nous allons prier maintenant, oui ?... Tu ne lui es pas hostile, n'est-ce pas ? Tu peux en être sûre, Constança, si je me marie avec lui, tu viens avec nous. Tu verras comme tu seras heureuse. Tu veux bien venir, n'est-ce pas ?

– Oui, mademoiselle, je viendrai. Mais réussira-t-il à échapper à la mort ?

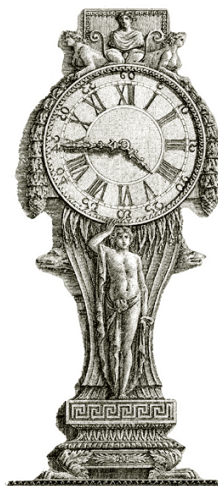
– Oui, tu verras qu'il s'en sortira ; son père l'en sortira. Et c'est la Très Sainte Vierge qui nous unira. Mais si je meurs... Si je meurs, mon Dieu !

Et le mains convulsivement serrées contre son sein, Teresa, en larmes, haletait.

– S'il ne me reste plus de forces !... Tous me disent que je mourrai, et le médecin ne me fait même plus d'ordonnances !... Il aurait mieux valu alors que j'en aie fini avant cette heure ! Mourir sans aucun espoir, ô Mère de Dieu !

Et elle s'agenouilla devant le pieux retable qu'elle avait amené de sa chambre à Viseu, devant lequel sa mère et sa grand-mère avaient déjà prié ; c'est sous le regard compatissant de cette vierge que les derniers rayons de lumière s'étaient éteints dans les yeux de ces deux dames.

**



CHAPITRE XIV

TADEU DE ALBUQUERQUE s'était présenté à la porte de Monchique le lendemain des événements que nous avons rapportés. La première femme qui apparut dans le parloir, sa cousine, arrivait en essuyant des larmes de joie.

– Ne croyez pas que je pleure de chagrin, mon cousin, dit-elle. Si Dieu le veut, notre ange peut être sauvé. Je l'ai vue se promener ce matin même près des dortoirs. Comme elle a changé de visage aujourd'hui ! Ça, mon cousin, c'est un miracle des deux saintes que nous gardons dans notre retraite et auxquelles se sont attachées de parfaites créatures dans cette maison. Si cette amélioration se confirme, Teresa se rétablira ; le Ciel permet que cet ange reste encore parmi nous quelques années de plus...

– Je suis ravi de ce que vous me dites, ma bonne cousine, fit le *fidalgo*. J'ai résolu de l'emmener à Viseu, où elle se rétablira en respirant l'air de sa patrie, qui est beaucoup plus sain que celui de Porto.

– C'est trop tôt pour lui infliger un voyage aussi long et aussi pénible, mon cousin. N'allez pas croire qu'elle est en état de prendre la route. Songez qu'hier à peine, nous avons pensé la trouver morte. Laissez-la chez nous quelques mois encore ; et je ne dis pas que vous ne l'emmènerez pas après ; mais pour l'instant, je m'oppose à une telle imprudence.

– C'est encore plus imprudent, rétorqua le vieillard, de la laisser à Porto où, à cette heure, doit se trouver le cruel assassin de mon neveu. Peut-être ne le savez-vous pas, ma cousine... Eh bien, c'est vrai ; cette canaille de corregidor s'est mis en campagne pour lui sauver la mise, et il est parvenu à faire accepter son appel par le tribunal de la Relação, hors délais ; et non content de ça, il s'est arrangé pour que son fils soit transféré à la prison de Porto. Je fais tout ce que je peux pour que la sentence soit confirmée et j'espère y parvenir ; mais, tant que cet assassin se trouvera ici, je ne veux pas que ma fille se trouve à Porto.

– Vous êtes son père, mon cousin, et moi, je ne suis qu'une parente, dit

l'abbesse ; qu'il en soit comme vous voudrez. Vous voulez voir la petite, je suppose.

– Oui, si c'est possible.

– Eh bien, je vais la faire venir, veuillez entrer au premier parloir à main droite, Teresa vous y rejoindra.

Quand on annonça à Teresa que son père l'attendait, son visage dont le teint plus sain faisait la joie des religieuses reprit d'un seul coup sa lividité ordinaire. En la voyant aussi affectée, sa tante ne voulut pas qu'elle quittât la chambre, et elle se chargeait de remettre à plus tard la visite de son père.

– Il le faut, dit Teresa. J'y vais, ma tante.

– Son père, en la voyant, frémit et blêmit. Il s'attendait à un changement, mais pas aussi radical. Il se dit qu'il ne l'aurait pas reconnue, si on ne l'avait pas prévenu qu'il allait voir sa fille.

– Tu as vraiment mauvaise mine, Teresa ! s'exclama-t-il, bouleversé. Pourquoi ne m'as-tu pas dit avant dans quel état tu te trouvais ?

Teresa sourit et dit :

– Je ne vais pas si mal que mes amies se l'imaginent.

– Auras-tu assez de force pour venir avec moi à Viseu ?

– Non, mon père, je n'ai même pas assez de forces pour vous dire en quelques mots que je ne reviendrai pas à Viseu.

– Pourquoi pas, si ta santé en dépend ?

– Ma santé dépend de tout autre chose. Je vivrai ici et j'y mourrai.

– Ce n'est pas ainsi que je vois les choses, répliqua Tadeu avec une fausse douceur. Si moi je suis convaincu que l'air d'ici ne te vaut rien, tu partiras, parce qu'il est de mon devoir d'infléchir, et de corriger ton mauvais sort.

– Il est corrigé, mon père. La mort efface toutes les erreurs de la vie.

– Je le sais bien ; mais je te veux vivante, et donc que tu reprennes des forces pour ce voyage. Tu verras comme tu iras mieux, par miracle, au bout d'une demi-journée.

– Je ne pars pas, mon père !

– Tu ne pars pas ?! s'écria le vieillard, irrité, en saisissant les barreaux de ses mains tremblantes de colère.

– Ces barreaux auxquels vous vous appuyez nous séparent, mon père, et ils nous séparent pour toujours.

– Que fais-tu des lois ? Crois-tu que je n'ai pas légalement le droit de te forcer à sortir du couvent ? Ne sais-tu pas que tu n'as que dix-huit ans ?

– Je sais que j'ai dix-huit ans ; je ne sais pas quelles sont ces lois, et mon ignorance ne me dérange pas. S'il est possible que l'on vienne m'arracher d'ici par la force, dites-vous bien, mon père, qu'on ne trouvera qu'un cadavre. Après... vous ferez ce que vous voudrez de moi. Mais tant que je pourrai dire que je ne sors pas d'ici, je vous jure, mon père, que je ne sors pas d'ici, mon père.

– Je sais ce que c'est ! rugit le vieillard. Tu sais déjà que l'assassin est à Porto.

– Oui, monsieur, je le sais.

– Et tu arrives à le dire sans éprouver aucune honte, aucune horreur de toi-même ? Et...

Teresa l'interrompt :

– Je ne puis continuer à vous écouter, mon père, parce que je me sens mal. Je vous prie de m'excuser... vous pouvez faire tout ce que vous pourrez pour obtenir ce que vous voulez. Ce qui serait glorieux pour moi, au bout de ce

long martyre, ce serait un gibet dressé à côté de celui de l'assassin.

Teresa sortit du parloir, fit quelques pas en direction de sa cellule et s'appuya, défaillante, au mur. Sa tante et sa bonne accoururent pour la soutenir, mais elle les écarta doucement d'elle en murmurant :

– Ce n'est pas nécessaire. Je vais bien... Ce sont des coups qui vous font revivre, ma tante.

Et elle s'éloigna toute seule d'un pas vacillant.

Tadeu, en proie à une fureur dérisoire, frappait la porte du couvent à coups redoublés, au grand effroi de la portière et des autres religieuses, effarées de cette crise incongrue.

– Qu'est-ce qui vous arrive, mon cousin ? dit la supérieure, d'un ton sévère.

– Je veux voir Teresa ici dehors.

– Comment ça, dehors ? Qui est-ce qui va la chasser dehors ?!

– Vous ne pouvez pas retenir ici une fille contre la volonté de son père.

– C'est exact ; mais il faut prendre des gants.

– Il n'est pas question de prendre des gants, aussi peu que ce soit. Je veux ma fille ici, dehors.

– Elle ne veut donc pas sortir ?

– Non, madame.

– Alors, attendez que nous la convainquions par la douceur de sortir, parce que nous n'allons pas la traîner de force dehors.

– J'irai la chercher moi-même, s'il le faut, répondit-il, et sa fureur allait croissant. Ouvrez-moi ces portes, c'est moi qui l'y traînerai.

– Ces portes ne s'ouvrent pas ainsi, mon cousin, sans l'autorisation d'une autorité supérieure. La règle de ce monastère ne peut être violée pour servir une passion désordonnée. Calmez-vous, monsieur ! Allez vous remettre de cette frénésie, et venez à un autre moment, nous nous concerterons pour trouver une solution qui soit digne de nous tous.

– J'ai compris, cria le vieillard, en gesticulant contre la grille du parloir ! Vous conspirez toutes contre moi ! Eh bien, soyez tranquilles, je vais vous donner une bonne leçon. Mettez-vous bien dans la tête, madame l'abbesse, que je veux que ma fille ne reçoive pas de lettres du tueur, vous avez compris ?

– Je crois que Teresa n'a jamais reçu de lettres de tueurs, et je suppose qu'elle n'en recevra pas à l'avenir.

– Je ne sais si vous êtes au courant, ou pas. Je monterai la garde près du couvent. Quant à la domestique qui se trouve avec elle, il faut que vous la mettiez dehors, vous avez compris ?

– Pourquoi ? rétorqua la supérieure, agacée.

– Parce que je l'ai chargée de me prévenir de tout, et qu'elle ne m'a rien raconté.

– Si elle n'avait rien à vous dire, monsieur !

– Ne me racontez pas d'histoires, cousine ! Cette domestique, je veux la voir sortir du couvent, et tout de suite.

– Je ne puis accéder à votre volonté parce que je ne commets pas d'injustice. Si vous voulez que votre fille ait une autre domestique, envoyez-la lui. Mais celle qu'elle a, dès qu'elle cessera de la servir, il y a beaucoup de dames dans cette maison qui souhaitent l'employer, et elle souhaite elle-même rester ici.

– J'ai compris, hurla-t-il, vous voulez me tuer ! Eh bien, vous ne me tuerez pas ! Le diable crèvera avant.

Tadeu de Albuquerque quitta le parvis du couvent en faisant des bonds. Elle

était hideuse, la rage qui contractait ses joues ratatinées, le faisait ruisseler de sueur, et injectait ses yeux de sang dans ses orbites creuses.

Il alla voir l'intendant de police, et lui demanda de prendre des mesures pour qu'on lui remît sa fille. L'intendant répondit qu'il ne pouvait en droit solliciter de telles mesures. Il insista pour que le geôlier ne laissât partir aucune lettre d'un assassin du nom de Simão Botelho, venu du district de Viseu. L'intendant dit qu'il ne pouvait, sauf dans l'intérêt de l'enquête, s'opposer à ce que le prisonnier écrivît à qui que ce fût.

Avec une fureur redoublée, il partit de là chez le corregidor de Porto présenter les mêmes requêtes, sur un ton arrogant. Le corregidor, un ami intime de Domingos Botelho, visiblement agacé, congédia l'importun, en lui disant que la vieillesse sans discernement suscite autant de rires que de pitié. Tadeu de Albuquerque fut alors à deux doigts de perdre la tête. Il ne cessait d'arpenter les rues de Porto, sans trouver d'issue à la hauteur de sa lignée et de sa rancune. Le lendemain, il frappa à la porte de quelques conseillers, et les trouva plus enclins à faire preuve de clémence qu'à exiger l'exécution de Simão Botelho. L'un d'eux, un ami de Dona Rita Preciosa qui avait imploré son appui, s'adressa en ces termes à l'acharné *fidalgo*.

– Il suffit d'un rien pour être homicide, monsieur Albuquerque. Combien auriez-vous tué de gens, monsieur, si certains de vos adversaires s'étaient opposés à votre colère ? Ce malheureux garçon, pour qui vous sollicitez les supplices les plus déraisonnables, conserve son sens de l'honneur dans la situation terrible où il se trouve. Son père l'a abandonné, en le laissant condamner à la pendaison ; et lui, dans son extrême disgrâce, il n'a jamais lâché un cri pour implorer la miséricorde. Un étranger lui a fait l'aumône de subvenir huit mois à ses besoins, et il a accepté cette aumône qui l'honorait autant que celui qui la lui faisait. Je suis allé voir aujourd'hui ce malheureux enfant d'une dame que j'ai connue à la cour, assise à côté des rois. Je l'ai trouvé vêtu de molleton et d'un pantalon de coutil. Je lui ai demandé s'il manquait à ce point de vêtements. Il m'a répondu qu'il s'était habillé selon ses ressources, et qu'il devait à la charité d'un maréchal-ferrant ce pantalon et cette veste. Je lui ai suggéré qu'il devrait écrire à son père pour que celui-ci lui donnât une tenue décente. Il m'a dit qu'il ne demandait rien à un homme qui avait permis que les délits de son cœur, de sa dignité, et de l'honneur attaché à son nom, fussent expiés à une potence. Il y a de la grandeur chez cet homme de dix-huit ans, monsieur Albuquerque. Si vous aviez autorisé votre fille à aimer Simão Botelho Castelo Branco, vous auriez épargné la vie de l'homme sans honneur qui s'est mis en travers de son chemin pour se livrer à des insultes et à des voies de fait si outrageantes que Simão se fût déshonoré s'il n'y avait répondu comme un homme qui a du cœur et de la fierté. Si vous ne vous étiez pas opposé aux sentiments irréprochables et innocents de votre fille, la justice n'aurait pas fait dresser un gibet, et la vie de votre neveu n'aurait pas été immolée à vos caprices de mauvais père. Et si votre fille épousait le fils du corregidor de Viseu, pensez-vous que vos blasons en seraient ternis ? Je ne sais à quel siècle remonte votre noblesse, monsieur Tadeu de Albuquerque, mais sur le blason de Dona Rita Teresa Maragarida Preciosa Caldeirão Castelo Branco, je peux vous donner des précisions figurant sur les pages des généalogies les plus authentiques et les plus illustres du Royaume. De son père, Simão Botelho tient un des meilleurs sangs de Trás-os-Montes, lequel ne craindra pas de rivaliser avec celui des Albuquerque de Viseu, qui n'est assurément pas celui des *Terribles*

Albuquerque dont parle Luis de Camões...

Blessé jusqu'au tréfonds de son âme par ce dernier trait, Tadeu se leva brusquement, prit son chapeau, son énorme canne à pommeau d'or et prit congé.

– Les vérités sont amères, n'est-ce pas ? lui dit en souriant le conseiller Mourão Mosqueira.

– Vous savez, monsieur, ce que vous faites, et moi je sais ce qu'il me reste à faire, répondit ironiquement le *fidalgo*, blessé dans son honneur et celui de ses quinze aïeux.

- Faites ce que vous voudrez ; mais soyez assuré, si cela vous est de quelque utilité, que Simão Botelho ne finira pas au gibet.

– Nous verrons, grommela le vieillard.



CHAPITRE XV

TREIZE JOURS SONT PASSÉS de ce mois de mars 1805.

Simão se trouve dans une cellule commune à la Relação. Une couchette de planches, un matelas de marin, une table et une chaise en pin, et un petit paquet de vêtements à la place de l'oreiller constituent son seul mobilier. Sur la table, il a un coffret d'ébène où sont serrées les lettres de Teresa, des bouquets secs, ses manuscrits de la prison de Viseu, et un tablier de Mariana, le dernier, avec lequel elle a essuyé ses larmes le jour du procès et qu'elle s'est arraché au moment précis où sa démence s'est déclarée.

Simão relit les lettres de Teresa, ouvre les enveloppes qui renferment les fleurs desséchées, contemple le tablier où il cherche des traces de larmes qui se sont effacées. Puis il appuie son visage et sa poitrine aux barreaux de sa fenêtre et découvre les horizons arrondis par les monts de Valongo et de Gralheira, entrecoupés par les pittoresques alentours de Gaia, de Oliveira, et du monastère de la Serra do Pilar. C'est une belle journée. Le bleu du ciel réfléchit les mille nuances du printemps. L'air est chargé d'arômes, et la brise fugitive des jardins verse dans l'éther le contenu des urnes qu'elle a volés aux parterres. Cette allégresse indéfinie qui semble étinceler sur les légions d'esprits qui naissent au soleil de mars, exalte la nature qui, toute lumière et toute pompe, s'éprend de la chaleur qui la féconde.

Voilà le jour plein d'amour et d'espérance que le Seigneur envoyait à la chaumière enchâssée dans un défilé de la montagne, au palais splendide qui envoyait au soleil la réverbération de ses soupiraux, au riche qui promenait ses moelleux équipages, caressé par l'âcre souffle des buissons, comme au mendiant qui dégourdissait ses membres, appuyé aux colonnes des temples.

Simão Botelho, fuyant la clarté de la lumière et ces envolées d'oiseaux, méditait, pleurait, et rédigeait ainsi le résultat de ses méditations :

Le pain du travail quotidien et ton sein pour y reposer mon visage pur de toute tache : je n'ai rien demandé de plus au Ciel.

Je me suis trouvé homme à seize ans. J'ai vu la vertu à la lumière de ton amour. J'ai pensé qu'elle était sainte, la passion qui absorbait toutes les autres, ou les épurait de son feu sacré.

Jamais mes pensées n'ont été noircies par un désir que je ne pusse confesser à voix haute devant tout le monde. Dis, toi, Teresa, si mes lèvres ont profané la pureté de tes oreilles. Demande à Dieu quand j'ai voulu faire de mon amour ton opprobre.

Jamais, Teresa ! Jamais, ô monde qui me condamne !

Si ton père voulait que je me traînasse à ses pieds pour te mériter, je les lui baiserais. Si tu me demandais de mourir pour ne pas t'empêcher d'être heureuse avec un autre homme, je mourrais, Teresa !

Mais tu étais seule et malheureuse, et j'ai pensé que ton bourreau ne devait pas te survivre. Me voici homicide et sans remords. La folie du crime étourdit la conscience ; pas la mienne qui ne craignait pas les escaliers de la potence, les jours où, en me réveillant, je sentais les convulsions de l'asphyxie.

J'attendais chaque heure que l'on m'appelât à la chapelle, et je me disais : je parlerai à Jésus-Christ.

J'envisageais sans épouvante les soixante-dix heures de cette agonie morale,

et j'entrevois les consolations que le crime n'ose espérer sans que ce soit une offense pour la justice de Dieu.

Mais je pleurais pour toi, Teresa ; l'âpreté de mon calice ajoutait à cette amertume les innombrables amertumes de tes larmes.

Je t'entendais gémir, martyre ! Tu me voyais secoué par les convulsions de la mort, dans tes délires. La mort même frémit devant ce malheur suprême. Tu mourrais trop tard. Au lieu de te saluer avec la palme du martyre, mon image serait pour toi un spectre que l'on a ramassé sur les planches de l'échafaud.

Quelle mort que la tienne, ô ma sainte amie !

Et il continua jusqu'au moment où João da Cruz, avec la permission du lieutenant général de la police, entra dans la cellule.

– Vous, ici ?! s'exclama Simão en l'embrassant. Et Mariana ? L'avez-vous laissée seule ? Morte, peut-être !

– Ni seule, ni morte, *fidalgo* ! Le diable n'attend pas toujours derrière la porte... Mariana a repris ses esprits.

– C'est bien vrai, monsieur João ?

– Il ne manquerait plus que je mente !... Ç'a été de la sorcellerie, et moi... des saignées, des mèches, de l'eau froide sur la tête, des exorcismes de missionnaire, je ne vous dis pas, la gamine se porte bien et dès qu'elle aura repris un tant soit peu de forces, elle tient la route.

– Béni soit Dieu ! s'exclama Simão.

– *Amen* ! surenchérit le maréchal-ferrant. Comment êtes-vous donc installé ? Qu'est-ce que ce fichu châlit ? On aurait besoin ici d'un lit présentable et de quelque chose sur quoi un chrétien puisse s'asseoir.

– C'est très bien comme ça.

– Ça, je le vois... Et le ventre ? Qu'est-ce qu'on a à se mettre sous la dent ?

– J'ai encore de l'argent, mon ami.

– Vous devez en avoir beaucoup, il n'y a aucun doute ; mais moi, j'en ai plus, et vous en disposez d'autant que vous voudrez. Jetez un coup d'œil sur ce papier.

Simão lut une lettre de Dona Rita Preciosa, écrite au maréchal-ferrant, qui l'autorisait à fournir à son fils de quoi faire face aux dépenses nécessaires, et elle s'engageait à régler tous les ordres de paiement qui lui seraient présentés avec sa signature.

– C'est juste, dit Simão, en rendant le mot ; je dois avoir une légitime.

– Vous voyez donc que vous n'avez rien d'autre à faire qu'à ouvrir la bouche. Je vais vous acheter de quoi vous installer.

Le prisonnier l'interrompt :

– Je fais appel à votre noble cœur pour un autre service, plus précieux.

– Je vous écoute, *fidalgo*.

Simão lui demanda de remettre une lettre à Monchique, à Teresa de Albuquerque.

– On dirait que le Malin s'en mêle ! dit le maréchal-ferrant. Son père se trouve là-bas. Vous étiez au courant ?

– Non.

– Eh bien, il y est ; et si le diable me le met à portée, je ne sais si je lui défonce la tête au coin d'une rue. J'ai déjà pensé l'attendre sur son chemin et le pendre par la gorge à la branche d'un chêne... Y a-t-il une réponse à cette lettre ?

– Si on vous en donne une, mon cher ami.

Le maréchal-ferrant arriva à Monchique au moment où un officier de justice, deux médecins et Tadeu de Albuquerque entraient dans la cour du couvent.

L'alguazil parla à la supérieure, et il exigea, au nom du juge de district, qu'on admît à l'intérieur du couvent les deux médecins venus examiner la malade, Dona Teresa Clementina de Albuquerque, à la requête de son père.

La supérieure demanda aux médecins s'ils avaient l'autorisation ecclésiastique qu'il leur fallait pour entrer à l'intérieur du couvent. Sur leur réponse négative, l'abbesse répliqua que les portes du couvent ne s'ouvriraient pas. Les médecins dirent à Tadeu de Albuquerque que c'était là le style des monastères, et l'on ne trouva rien à répondre à l'intransigeante supérieure.

Ils sortirent et c'est seulement alors que le maréchal-ferrant réfléchit à la façon de remettre la lettre. Il s'en tint à la première venue. Il s'approcha de la grille et dit :

– Eh, ma sœur !

– Que voulez-vous ? dit la supérieure.

– Est-ce que vous pourriez me faire la grâce de dire à mademoiselle Teresa de Viseu que le père de la villageoise qu'elle connaît se trouve là ?

– Et qui êtes-vous ?

– Je suis le père de cette fille qu'elle connaît.

– Je suis au courant ! s'écria de l'intérieur la voix de Teresa, qui courait vers le parloir.

La supérieure s'écarta et dit :

– Pense à ce que tu fais, ma fille...

– Votre fille m'a écrit ? dit Teresa à João da Cruz.

– Oui, mademoiselle, voici la lettre.

Et il déposa la lettre sur le tour ; l'abbesse le remarqua et dit en souriant :

– L'amour est bien ingénieux, Teresinha... Dieu veuille que les nouvelles de cette villageoise te réjouissent le cœur ; mais, attention, ma fille : ne va pas croire que ta vieille tante soit moins maligne que *le père de la villageoise*.

Teresa répondit par des baisers aux tendres plaisanteries de cette sainte dame, et elle s'absorba dans la lecture de la lettre, puis dans la rédaction de la réponse. En la lui remettant, elle dit au maréchal-ferrant.

– Vous ne voyez pas cette pauvre assise là-bas à ce petit escalier ?

– Je la vois, oui, mademoiselle, et je la connais. Comment diable cette femme a-t-elle pu arriver ici ? J'ai pensé qu'après la trempe qu'elle a pris du maraîcher, la pauvre n'aurait plus les jambes assez solides pour la traîner jusqu'ici ! Faut croire que cette dame a vraiment de la ressource !

– Parlez bas, répondit Teresa. Eh bien, écoutez... quand vous apporterez des lettres, donnez-les lui, c'est entendu ? Je l'ai déjà envoyée à la prison, mais ils ne l'ont pas laissé entrer.

– Cela me va, et ce n'est pas un mauvais arrangement. Que Dieu vous garde, mademoiselle.

Cette bonne nouvelle réjouit Simão. La divine Providence l'avait pris en pitié ce jour-là. Le fait que Mariana eût repris ses esprits et qu'il pût correspondre avec Teresa, c'étaient les plus grandes joies qui pussent descendre du Ciel sur son infortune de prisonnier.

Simão s'était répandu en actions de grâces au Ciel devant João da Cruz qui rangeait dans la cellule des meubles qu'il avait achetés d'occasion, quand celui-ci interrompant son travail, s'exclama :

– Eh bien, je vais vous dire autre chose que je n'avais pas l'intention de vous dire, pour vous faire une *souprise*.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ma Mariana est venue avec moi, et elle est restée à l'auberge, parce qu'elle se sentait bien trop mal ; mais demain, elle sera là pour faire la cuisine et balayer la cellule.

Simão, gardant pour lui l'indéfinissable émotion que cette nouvelle lui avait causée, resta un moment mélancoliquement silencieux, et dit :

– Il est donc certain que ma mauvaise étoile entraîne votre malheureuse fille dans tous mes abîmes ! Pauvre ange de charité, comme tu es digne du Ciel !

Le maréchal-ferrant lui coupa la parole :

– Qu'est-ce que ce sermon, monsieur ? On dirait que cette nouvelle vous a rendu tout chose !...

– Monsieur João, reprit solennellement le prisonnier, ne laissez pas ici votre fille chérie. Laissez-moi la voir, amenez-la une fois avec vous, mais ne la laissez pas ici, parce que je ne puis compromettre l'avenir de votre fille. Comment vivra-t-elle à Porto, seule, sans connaître personne, belle comme elle est et traquée comme elle le sera inévitablement ?!...

– Traquée ? *Et quoi encore* ? Elle n'est pas du genre à remarquer qu'on la traque ! Qu'ils traînent dans le coin, mais qu'ils laissent leurs museaux chez eux. Mon ami, les femmes sont comme les poires vertes, un homme les palpe et s'il les trouve dures sous son doigt, il les laisse et ne les mange pas. C'est comme ça, la petite tient de sa mère. Ma femme, que Dieu la garde, alors que je la courtisais, je lui ai pincé un jour le mollet. Elle ne fait alors ni une ni deux, elle m'a donné deux taloches sur le groin, et je les sens encore. Mariana !... Elle a le cuir de Satan ! Demandez, si vous en avez l'occasion, à Mendes de Viseu, le petit *fidalgo*, la façon dont elle l'a remballé avec les rênes de sa jument, rien que pour s'être frotté à sa mule alors qu'elle se trouvait sur son ânesse !

Simão sourit à ce généreux panégyrique du courage dont avait fait preuve la jeune fille, et s'enorgueillit en secret des douces attentions qu'elle lui avait prodiguées en le veillant durant huit mois d'une intimité presque ininterrompue.

Le prisonnier insista :

– Et vous allez vous priver de la compagnie de votre fille ?

– Pour ce qui est de moi, je me débrouillerai comme je pourrai. J'ai une vieille belle-sœur, et je la ferai venir pour me préparer la soupe. Et vous ne resterez pas longtemps ici... Monsieur le Corregidor fait ce qu'il peut pour vous sortir de là. Et d'après moi, vous vous retrouverez dehors, c'est du tout cuit. Mais puisqu'on en est là, je vais vous parler carrément ! Si je ne laissais pas la petite venir à Porto, elle éclaterait comme une châtaigne. Je ne suis pas fou, sachez-le, *fidalgo*. Vous occupez toute son âme, aussi vrai que je m'appelle João. C'est son destin ; qu'est-ce que je peux faire avec elle ? La laisser venir, elle n'a rien à craindre de vous, ou alors, c'est qu'il n'y a plus d'honneur en ce monde.

Simão se jeta dans les bras du maréchal-ferrant, en s'exclamant :

– Ah ! si je pouvais être le mari de votre fille, mon noble ami !

– Comment ça, le mari !... dit le maréchal-ferrant, les yeux embués des premières larmes que Simão lui eût vues. Je n'y ai jamais songé et elle non plus ! Je sais que je suis un maréchal-ferrant, et elle sait qu'elle ne peut être que votre bonne et rien de plus, monsieur Simão ; mais... voulez-vous que je

vous dise ? Je voudrais que mes amis soient aussi malheureux que vous le seriez si vous épousiez ma pauvre fille ! N'en parlons pas, il ne m'arrive pas souvent de pleurer, mais quand je m'y mets, une vraie fontaine... Voyons comment on va vous installer : la table doit rester ici ; la commode là ; deux chaises de ce côté-ci, et deux autres de celui-là ; la couchette là-bas ; le coffre sous le lit ; la cuvette et le broc sur ce truc dont je ne connais pas le nom. Le drap, et le reste du trousseau, c'est la petite qui les a. Demain, la cellule doit être plus propre qu'une chapelle. Dites, Mariana m'a dit d'acheter deux de ces... Comment appelle-t-on ces récipients où l'on met des bouquets ?

– Des vases.

– C'est ça, deux *vases* pour les fleurs ; mais je ne sais pas où ça s'achète. Je vais chercher le dîner, la petite va croire qu'on ne me laisse pas sortir de la cellule. Je ne lui ai pas encore dit qu'on ne m'a pas laissé entrer hier après-midi ; mais j'ai apporté une petite lettre de votre mère pour un conseiller, je suis allé à son adresse, et ce matin, j'avais à l'auberge l'ordre de l'intendant général de police. À tout à l'heure.

CHAPITRE XVI

UN INCIDENT me vient maintenant à l'esprit, sans vrai lien avec la suite de l'histoire, mais il arrive à propos pour dévoiler un trait du caractère de l'ex-corregidor de Viseu, alors en congé.

On sait que Manuel Botelho, l'aîné, qui avait repris ses cours de mathématiques à Coïmbra, s'était enfui de là en Espagne avec une dame infidèle à son mari, un étudiant des Açores qui faisait des études de médecine.

Manuel Botelho était resté un an à la Corogne avec la fugitive, en survivant grâce aux ressources que lui procurait sa mère, qui l'adorait, en vendant peu à peu ses bijoux et en privant ses filles des atours convenant à leur âge et à leur condition.

Ces sources s'épuisèrent et il n'y en avait pas d'autres. Dona Rita finit par dire à son fils qu'elle avait cessé d'aider Simão, faute de moyens et qu'à présent, sur les maigres économies qu'elle faisait, elle ne pouvait rien lui envoyer, parce qu'elle était dans l'obligation de payer la nourriture de Simão à la personne qui la lui avait fournie par compassion à Viseu, et continuait à le faire à Porto. Elle proposait encore à son fils, pour le consoler, de venir à Vila Real, et d'amener avec lui cette malheureuse dame ; qu'il se rendît dans leur demeure, et qu'il la laissât, elle, dans une auberge, jusqu'à ce qu'on lui trouve un endroit où se loger ; c'était l'occasion où jamais : le père se trouvait dans sa ferme de Montezelos, pratiquement séparé de sa famille.

Manuel Botelho revint par le Minho, et arriva avec cette dame à Porto quinze jours après l'incarcération de Simão.

Nous avons déjà dit ailleurs que jamais les deux frères ne s'entendirent, ni ne s'estimèrent ; mais l'infortune de Simão rachetait les fautes du génie funeste qui l'avait privé de son père et de sa mère, et ne lui avait laissé de Rita qu'un souvenir nostalgique.

Manuel se rendit à la prison, ouvrit les bras à son frère, qui lui réserva un accueil glacial.

Manuel lui demanda de raconter ce coup du sort.

– Il suffit de lire la relation du procès, répondit Simão.

– Et avez-vous quelque espoir, mon frère, de recouvrer la liberté ? rétorqua Manuel.

– Je n'y pense pas.

– Je ne puis pas vous offrir grand chose, parce que, si je reviens chez nous, c'est par manque de ressources ; mais si vous avez besoin de vêtements, je partagerai les miens avec vous.

– Je n'ai besoin de rien. Des aumônes, je n'en reçois que de cette femme.

Manuel avait déjà remarqué Mariana, et la beauté de la jeune fille lui avait suggéré des jugements erronés.

– Et qui est cette demoiselle ? reprit Manuel.

– C'est un ange... Je ne puis vous en dire plus.

Mariana sourit, et dit :

– Je suis la servante de monsieur Simão, et la vôtre, monsieur.

– Et vous êtes d'ici, de Porto ?

– Non, monsieur, je suis des environs de Viseu.

– Et vous avez toujours tenu compagnie à mon frère ?

Simão prévint alors la réponse embarrassée de Mariana :

– Votre curiosité me gêne, Manuel.

– Je n'ai pas imaginé qu'elle fût offensante, répliqua l'autre en prenant son chapeau. Avez-vous une commission à faire à notre mère ?

– Aucune.

Tandis que Manuel Botelho, l'après-midi de ce jour là, bouclait ses valises pour continuer son voyage vers Vila Real, il reçut la visite du conseiller Mourão Mosqueira et du corregidor chargé des crimes.

– Grâce à l'espionnage de notre police, dit le corregidor, nous avons appris qu'on trouverait à cette auberge le fils de mon ancien ami, condisciple et collègue Domingos Botelho. Nous sommes venus vous donner l'accolade et vous offrir nos services. Cette dame est-elle votre épouse ? poursuivit le magistrat, avisant l'Açoréenne.

– Ce n'est pas mon épouse... balbutia Manuel... C'est... ma sœur.

– Votre sœur... dit Mosqueira, laquelle des trois ? Je les ai vues il y a cinq ans à Viseu, et cette dame a beaucoup changé, ses traits ne m'évoquent absolument aucun souvenir. Est-ce Dona Ana Amália ?

– C'est elle-même, dit Manuel.

– Pour être belle, j'affirme que vous l'êtes, mademoiselle ; mais votre visage est méconnaissable par rapport à ce qu'il était !...

Le corregidor l'interrompt :

– Êtes-vous venus voir le malheureux Simão ?

– Oui, monsieur... Nous sommes venus voir mon pauvre frère.

– C'est la foudre qui est tombée sur la famille de ce garçon !... ajouta Mosqueira. Mais vous pouvez être assuré que la sentence ne sera pas exécutée ; dites à votre mère que vous l'avez entendu de ma bouche. Mon tribunal s'apprête à réduire sa peine à dix ans de déportation en Inde et votre père, si j'en crois ce qu'il m'a dit quand il est passé à Vila Real, a déjà fait des démarches auprès du tribunal de seconde instance, et de celui de l'application des peines à la Cour, bien que le mort ait des parents influents dans les deux instances. Nous avons voulu l'absoudre et le rendre à sa famille ; mais on ne peut aller jusque là. Simão a tué, et revendique orgueilleusement son crime. Il n'accepte même pas qu'on dise qu'il était en état de légitime défense. C'est un

malheureux fou doué de fort nobles sentiments. Il pleut des lettres de soutien à Albuquerque. Elles demandent la mort de ce pauvre garçon avec un aplomb qui lève le cœur.

– Et cette fille qui a été à l'origine de ce désastre ? demanda Manuel.

– Ça, c'est une héroïne, répondit le corregidor. On la donnait pour morte quand Simão est arrivé ici. Dès qu'elle a appris que la commutation de la peine était probable, elle a donné un coup de pied à la mort, et la voilà sauvée, d'après ce que m'a dit le médecin.

– La connaissez-vous très bien, madame ? dit le conseiller à cette dame présentée à lui comme la sœur de Manuel.

– Très bien, répondit-elle, en jetant un regard en biais à son amant.

– On dit qu'elle est extrêmement jolie !

– Absolument, répondit Manuel. Elle est extrêmement jolie !

– Fort bien, dit le corregidor en se levant. Embrassez votre père de ma part, et dites-lui que son condisciple se trouve ici, fidèle et dévoué comme toujours. Je dois lui écrire bientôt.

– Et embrassez pour moi votre vertueuse mère, ajouta le conseiller.

– Il y a une chose qui me semble louche, dit Mosqueira à son collègue. Manuel Botelho s'est enfui en Espagne, il y a un an à peu près, avec une femme mariée. Cette femme que nous avons vue n'est pas sa sœur.

– Eh bien, s'il nous a menti, c'est un coquin pour nous obliger à être courtois avec une concubine... Je vais me renseigner... dit le corregidor blessé dans son sévère amour-propre.

Et dans le courrier suivant, il écrivait à Domingos Botelho, en terminant ainsi sa lettre : «J'ai eu le plaisir de faire la connaissance de ton fils Manuel et d'une de tes filles ; je lui ai dit de t'embrasser de ma part, et je lui aurais demandé à elle d'en faire autant si la mode exigeait que des vieillards apprissent à de jolies filles comment on embrasse les pères.»

Manuel se trouvait chez lui, et s'employait à meubler d'occasion une modeste maison pour l'Açoréenne, avec l'aide d'une mère aussi bienveillante qu'indulgente. Domingos Botelho avait été informé de son arrivée, et avait dit qu'il ne voulait pas le voir ; il le prévenait qu'il était considéré comme déserteur au 6^e de Cavalerie depuis qu'il avait abandonné ses études, qu'il effectuait grâce à une permission.

Il reçut ensuite la lettre du corregidor des crimes, et fit aussitôt diligenter secrètement une enquête pour savoir si la dame mentionnée dans la lettre se trouvait à Vila Real. Celle-ci confirma qu'elle se trouvait dans cette auberge, tandis que Manuel Botelho s'occupait de la décoration d'une maison. Le magistrat écrivit au juge de district, celui-ci convoqua la suspecte et entendit son histoire qu'on lui raconta, en larmes, sans rien cacher. Le juge compatit et informa son collègue du résultat de ses investigations. Domingos Botelho se rendit à Vila Real et descendit chez le juge de district, chez qui la dame fut à nouveau convoquée, alors qu'au même moment le général de la province rédigeait un mandat d'arrêt pour le cadet qui avait déserté le régiment de cavalerie de Bragança.

L'Açoréenne, à la place du juge, trouva un homme laid, l'air sombre et renfrogné, et nourrissant apparemment de sinistres desseins.

– Je suis le père de Manuel, dit Domingos Botelho. Je connais votre histoire, madame. C'est lui l'infâme. Vous êtes la victime. Votre châtiment a commencé au moment où votre conscience vous a dit que vous aviez commis une action indigne. Si votre conscience ne vous a encore rien dit, elle le fera.

D'où êtes-vous ?

– De l'île de Faial, répondit la dame en tremblant.

– Avez-vous de la famille ?

– J'ai une mère et des sœurs.

– Votre mère vous accueillerait-elle, si vous lui demandiez un abri ?

– Je crois que oui.

– Savez-vous que Manuel est un déserteur, qu'à cette heure il est arrêté ou en fuite ?

– Je ne le savais pas.

– Cela veut dire que vous n'avez plus personne pour vous protéger...

La pauvre femme sanglotait, étouffée par l'angoisse, ruisselant de larmes.

– Pourquoi n'allez-vous pas rejoindre votre mère ?

– Je manque tout à fait de ressources, répondit-elle.

– Voulez-vous partir aujourd'hui même ? D'ici un moment, à la porte de l'auberge, vous trouverez une litière et une domestique qui vous accompagnera jusqu'à Porto. Vous y remettrez une lettre. La personne à qui j'écris s'occupera de votre billet pour Lisbonne. À Lisbonne, une autre personne vous fera embarquer sur le premier bâtiment qui partira pour les Açores. C'est entendu ? Vous acceptez ?

Peu de temps après, l'épouse du médecin...

– ...qui était sans doute mort de chagrin et de honte, s'exclame la lectrice sensible.

– Non, madame ; l'étudiant fréquentait cette année-là l'Université et comme il avait déjà une vaste érudition dans le domaine de la pathologie, il s'épargna la mort de honte, qui est une mort inventée par le vicomte Almeida Garret dans *Frei Luís de Sousa*, et la mort de chagrin, qui est une autre mort inventée par les amoureux dans leurs lettres pleines d'amertume, et qui n'a aucune prise sur les maris que le siècle a dotés de quelques lueurs de philosophie, de philosophie grecque ou romaine, parce que vous savez bien que les philosophes de l'Antiquité faisaient cadeau de leurs femmes à leurs amis, quand leurs amis n'avaient pas l'obligeance de les leur souffler. Quant à cette philosophie qui a cours aujourd'hui...

Eh bien le médecin n'est pas mort, il n'a même pas déperî, ni écopé du R de recalé trahissant les préoccupations d'une âme insensible aux charmes de la thérapeutique.

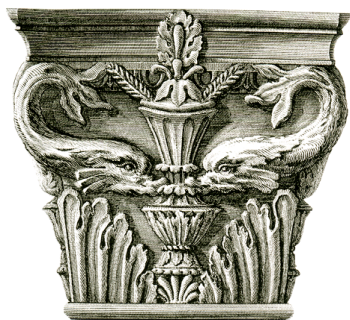
L'épouse indiscutablement plus affaiblie et amoindrie que son époux, ruisselant de larmes, morte de regrets, sans avenir, sans espoir, sans une seule voix humaine qui la consolât, entra dans sa litière et arriva à Porto où elle alla trouver le corregidor du crime pour lui remettre une lettre de monsieur Domingos Botelho. En voici un passage :

Tu m'as parlé d'une fille que je ne connaissais pas, et que je ne reconnais pas. La mère de cette femme habite à Faial, et c'est là qu'elle se rend. Occupe-toi, ou demande à quelqu'un de s'occuper de son transport à Lisbonne, et charge quelqu'un là-bas de faire diligence afin de lui obtenir un billet pour les Açores par le premier navire. C'est à moi que tu t'adresseras pour les frais. Mon fils a eu au moins la vertu de ne tuer personne pour s'instituer l'amant de cette dame. Par les temps qui courent, un garçon montre beaucoup de vertu en ne tuant pas le mari de la femme qu'il aime. Vois si tu obtiens du général, qui se trouve là-bas, son pardon pour mon garçon, qui a déserté du 6^e de Cavalerie, et dont j'ai appris qu'il se cache chez un parent. Quant à Simão, je

ne crois pas qu'il soit possible de lui éviter une déportation temporaire. Ce sera une lance pour l'Afrique si on lui épargne le gibet. Des gens très influents se démènent à Lisbonne contre ce malheureux, et je suis mal vu de l'intendant général pour avoir démissionné de mon poste... etc.

L'Açoréenne partit pour Lisbonne, et de là pour sa patrie et le refuge que lui proposait sa mère qui l'avait jugée morte, et lui offrit deux années d'une vie, sinon heureuse, du moins tranquille et délivrée de ses chimères.

Manuel Botelho, une fois obtenu son pardon, grâce à l'influence du corregidor chargé des crimes, fut muté dans un régiment à Lisbonne et y demeura jusqu'au moment où, à la mort de son père, il sollicita son congé et retourna dans sa province.



CHAPITRE XVII

LE 4 AOÛT 1805, João da Cruz s'assit à sa table, apparemment accablé, et incapable d'avaler son déjeuner.

– Tu ne manges pas, João ? lui dit sa belle-sœur.

– Il n'y a pas un morceau qui passera, répondit-il, en posant ses doigts sur son gosier.

– Qu'est-ce que tu as ?

– Je me languis de la petite... Je donnerais maintenant tout ce que j'ai pour la voir ici à côté de moi, avec ses yeux qui avaient l'air d'aller chercher droit à l'intérieur d'un homme les chagrins qu'il peut avoir. Peste soit de la guigne qui m'a poursuivi et qui me l'a fait perdre et Dieu sait si c'est pour peu de temps ou pour toujours !... Si je n'avais pas tiré sur le muletier, si je n'avais pas eu cette dette envers le corregidor, et si je me moquais que son fils vive ou meure...

Josefa le coupa :

– Mais si tu te languis d'elle, fais venir la petite, garde-la quelque temps, et elle retournera ensuite auprès de Simão.

– Ce n'est pas comme si on me mettait le couteau sur la gorge, Josefa. S'il ne l'a plus, le garçon se laissera aller, il mourra derrière les barreaux. C'est un coup de cafard qui m'est tombé dessus aujourd'hui. Tu veux savoir ? Au diable l'argent. Demain, je vais à Porto.

– C'est la meilleure solution.

– C'est décidé. Que ceux qui restent, en gagnent. Les bagues s'en vont, les doigts restent. Pour l'instant, on est venu à bout de tout avec mon bras. Si la petite se retrouve avec moins d'argent, qu'elle se débrouille. C'est ce qu'elle a voulu, c'est ce qu'elle aura.

Le visage du maréchal-ferrant s'éclaira, et c'était comme si le nœud à sa gorge disparaissait à mesure qu'il organisait son voyage à Porto.

Il avait terminé son déjeuner, et il était resté à rêvasser, sur son banc à sa table.

– Tu te fais encore des idées noires ? reprit Josefa.

– On dirait que le démon s'y met, femme !... Si la petite était malade ou morte ?

– Ange béni de la Très Sainte Trinité ! s'exclama sa belle-sœur, en levant les bras. Que dis-tu, João ?

– Je me sens aussi noir là-dedans que cette poêle à frire !

– Ça, ce sont les gaz, mon gars ! Va prendre l'air ; travaille un petit peu pour te détendre.

João da Cruz passa dans son hangar où il avait son armoire avec des bouts de fer, et son enclume, et commença à préparer des clous.

Certaines de ses relations étaient passées pour échanger quelques mots, selon leur habitude, et le trouvèrent taciturne et pas du tout d'humeur à plaisanter.

– Qu'est-ce que tu as, João ? disait l'un.

– Rien. Passe ton chemin et laisse-moi tranquille, je n'ai pas envie de blaguer.

Un autre s'arrêtait, et disait :

– Que Dieu vous garde, monsieur João.

– Et vous aussi. Quoi de neuf ?

– Rien, que je sache.

– Eh bien, que Notre Dame vous accompagne, je ne suis pas dans mes bonnes.

Le maréchal-ferrant lâchait son marteau ; il s'asseyait quelques instants près des montants du travail, et se grattait frénétiquement la tête. Puis, il reprenait sa tâche, si peu à ce qu'il faisait qu'il abîmait son clou, ou se donnait des coups de marteau sur les doigts.

– C'est vraiment le diable ! s'exclama-t-il, et il alla prendre un cruchon à la cuisine, qu'il siffla comme n'importe quel élégant aux passions éthérées qui s'étourdit avec de l'absinthe. – Je te la noierai, cette saloperie qui m'étrangle l'âme ! continua le maréchal-ferrant, en agitant ses bras et en tapant du pied sur le plancher.

Il revint dans son hangar au moment où un voyageur passait sur une robuste mule. Le cavalier était enveloppé dans un ample manteau à l'espagnole, malgré la chaleur qu'il faisait. On voyait ses bottes de cuir brut, avec des éperons jaunes à boucles, et le chapeau rabattu sur ses yeux.

– Eh bien, salut ! dit le voyageur.

– Salut ! répondit maître João en jetant un coup d'œil aux quatre pattes de la mule, pour voir s'il trouverait quelque chose à faire pour se distraire :

– Cette mule a du caractère et un beau port.

– Elle n'est pas mauvaise. C'est bien vous, monsieur João da Cruz ?

– Pour vous servir.

– Je viens ici vous régler une dette.

– À moi ? Vous ne me devez rien que je sache.

– Moi, non, c'est mon père qui vous doit quelque chose ; et c'est lui qui m'a chargé de vous le payer.

– Et qui est votre père ?

– Mon père était un mulétier de Carção, il s'appelait Bento Machado.

Le cavalier avait à peine prononcé la moitié de ces mots quand il écarta rapidement les manches de son manteau et déchargea un tromblon sur la poitrine du maréchal-ferrant. Le blessé recula en criant :

– On m'a tué !... Mariana, je ne te verrai plus !...

L'assassin avait parcouru dans les cinquante pas au grand galop sur sa mule épouvantée, quand João da Cruz, écroulé sur son banc, le visage sur le sol, lâchait son dernier soupir, à l'endroit d'où il avait atteint à la poitrine le mulétier dix ans avant.

Les passants qui croisèrent le cavalier sans faire attention à lui, s'attroupèrent autour du cadavre. Josefa accourut, alertée par la déflagration, et arriva trop tard pour entendre les derniers mots de son beau-frère. Elle voulut le transporter à l'intérieur et courir appeler le médecin ; mais celui-ci se trouvait dans l'attroupement et déclara l'homme mort.

– Qui l'a tué ? crièrent cent voix à l'unisson.

Ce même jour, les officiers de justice de Viseu vinrent dresser le procès-verbal et entamer leur enquête ; il n'existait aucun indice qui leur permît de retrouver la trace du mystérieux assassin. Le greffier qui veillait aux intérêts des orphelins inventoria les objets qu'il trouva et ferma les portes au moment où les cloches sonnaient le glas et la dalle était déposée sur le cercueil de João da Cruz.

Pour contrebalancer les instincts sanguinaires de ton tempérament, Dieu aura tenu compte de la noblesse de ton âme ! Quand je réfléchis aux incohérences de ton caractère, toi qui m'éclaires sur la Providence, je suis effaré des capricieuses antithèses que la main de Dieu introduit dans les élans vitaux de sa créature : dors de ton sommeil infini, si aucun autre tribunal ne te cite à comparaître pour les vies que tu as prises et pour ce que tu as fait de la tienne.

Mais s'il y a un séjour pour le châtiment et la miséricorde, les larmes de ta fille t'auront, en présence du Juge Suprême, tenu lieu de mérites.

Josefa fit écrire à Mariana pour lui annoncer la mort de son père, mais adressa la lettre à Simão Botelho, pour plus de sûreté. Mariana était dans la cellule du prisonnier quand la lettre lui fut remise.

– Je ne reconnais pas cette écriture, Mariana... Le cachet est noir...

Mariana examina l'enveloppe et pâlit.

– Je connais cette écriture, dit-elle, c'est celle de João da Loja. Ouvrez-vite, monsieur Simão... Mon père serait-il mort ?

– Quelle idée ! N'avez-vous donc pas reçu il y a trois jours une lettre de lui ?... Et ne vous a-t-il pas dit qu'il se portait bien ?

– Et alors ? Regardez la signature.

Simão la chercha et dit :

– *Josefa Maria* ! C'est votre tante qui vous écrit.

– Lisez... Lisez... Que dit-elle ? Laissez-moi lire...

Le prisonnier lisait en silence, et Mariana insista :

– Lisez à haute voix, au nom de Dieu, monsieur Simão, je tremble... et vous pâlissez... Qu'y a-t-il mon Dieu ?

Simão laissa tomber la lettre, et il s'assit prostré, abattu. Maria se précipita pour ramasser la lettre, et il la lui prit de la main, en murmurant :

– Pauvre ami !... Pleurons-le en semble... Pleurons-le, Mariana, nous l'aimions comme ses enfants...

– Il est donc mort ? hurla-t-elle.

– Il est mort... On l'a tué !

La jeune fille poussa un cri strident, et alla appliquer son visage contre les barreaux de la grille. Simão l'attira contre sa poitrine et dit avec beaucoup de tendresse et de ferveur :

– Souvenez-vous, Mariana, que vous êtes mon soutien. Souvenez-vous que les dernières paroles de votre père étaient pour vous recommander de prendre soin de l'infortuné qui reçoit de vos mains bienfaisantes le pain de la vie. Mariana, ma sœur chérie, surmontez votre douleur qui peut vous tuer, et surmontez-la pour moi. Entendez-vous, amie de mon âme ?

Mariana s'exclama :

– Laissez-moi pleurer, par charité!... Ah, mon Dieu ! Si je redeviens folle !

Simão la coupa :

– Que deviendrai-je ?! À qui laisseriez-vous, Mariana, votre noble cœur pour adoucir ce martyr ? Qui m'apporterait, dans mon exil, une parole amie qui m'encouragerait à croire en Dieu ? Vous ne deviendrez pas folle, Mariana, parce que je sais que vous m'estimez, que vous m'aimez, et que vous affronterez courageusement le pire malheur que me puisse encore suggérer l'Enfer. Pleurez, ma sœur, pleurez ; mais voyez-moi à travers vos larmes.

CHAPITRE XVIII

AU BOUT DE QUELQUES JOURS, Mariana alla recueillir à Viseu son héritage paternel. Compte tenu de sa naissance, le laborieux maréchal-ferrant l'avait laissée bien nantie. En dehors des champs dont le rendement suffirait pour son entretien, Mariana souleva la dalle qu'elle connaissait dans l'âtre, et trouva les quatre cent mille *réis* sur lesquels João da Cruz comptait pour sustenter dignement sa décrépitude inerte. Mariana vendit ses terres et laissa sa maison à sa tante, qui y était née, et où son père s'était marié.

Son héritage liquidé, elle revint à Porto, et mit tout son capital entre les mains de Simão Botelho, en disant qu'elle craignait d'être volée dans la mesure où elle vivait, tout près de la Relação, rue São Bento.

– Pourquoi avez-vous vendu vos terres, Mariana ? demanda le prisonnier.

– Je les ai vendues parce que je n'ai pas l'intention de revenir là-bas.

– Non ?... Où irez-vous, Mariana, quand je partirai en exil ? Resterez-vous à Porto ?

– Non, monsieur, je ne resterai pas, balbutia-t-elle comme surprise de cette question, à laquelle son cœur avait l'impression d'avoir répondu il y a longtemps.

– Et alors ?

– Je partirai en exil, si vous voulez bien que je vous accompagne.

En faisant semblant d'être surpris, Simão se serait ridiculisé à ses propres yeux.

– J'attendais cette réponse, Mariana, et je savais que vous ne m'en donneriez pas une autre. Mais savez-vous ce qu'est la déportation, mon amie ?

– J'ai souvent entendu dire ce que c'est, monsieur Simão... Ça veut dire un pays plus chaud que le nôtre ; mais il y a aussi du pain là-bas, on vit.

– Et l'on meurt, brûlé par le soleil malsain de ce ciel, on meurt des regrets qu'inspire la patrie, on meurt souvent des mauvais traitements des capitaines des galères qui considèrent un condamné comme une bête sauvage.

– Cela ne va pas se passer aussi mal. J'ai posé beaucoup de questions là-dessus à la femme d'un prisonnier condamné à dix ans d'exil, qui les a passés en Inde, et a très bien vécu dans un pays nommé Solor, où elle a tenu une épicerie ; et elle m'a dit que s'il n'y avait pas eu la saudade, elle ne serait pas revenue, car la vie était meilleure pour elle là-bas qu'ici. Moi, si vous voulez bien, monsieur Simão, je vais ouvrir moi aussi une petite boutique. Vous verrez comme je vous rendrai la vie plus douce. Je suis habituée à la chaleur, moi ; vous, vous ne l'êtes pas ; mais vous ne serez peut-être pas forcé, si Dieu le veut, de faire tout votre temps.

– Et supposez, Mariana, que je meure dès que je serai arrivé à destination ?

– Ne parlons pas de ça, monsieur Simão...

– Parlons-en, mon amie, parce que je sentirai peser sur mon âme à l'heure de ma mort la responsabilité qui est la mienne sur votre destin.. Si je mourais ?

– Si vous mourez, monsieur, je saurai mourir aussi.

– Personne ne meurt quand il veut, Mariana...

– Oh ! L'on meurt !... Et l'on vit aussi quand on le veut... Dona Teresa ne me l'a-t-elle pas déjà dit ?

– Que vous a-t-elle dit ?

– Qu'elle était en train de passer quand vous êtes arrivé à Porto et que votre arrivée lui avait rendu la vie. Eh bien, il y a beaucoup de gens comme ça, monsieur Simão. Et de plus, la *fidalg*a est une petite nature, et moi, je suis une fille de la campagne, habituée à tous les travaux ; et s'il fallait m'enfoncer une lancette dans le bras et laisser le sang couler jusqu'à la mort, ce serait pour moi la même chose de le faire que de le dire.

– Écoutez-moi, Mariana : qu'attendez-vous de moi ?

– Qu'ai-je à attendre !... Pourquoi me dites-vous cela, monsieur Simão ?

– Les sacrifices que vous avez faits, Mariana, et que vous voulez faire pour moi ne pourraient être payés que d'une seule façon, bien que vous ne les fassiez pas dans l'espoir d'une récompense. Ouvrez-moi votre cœur Mariana.

– Que voulez-vous que je vous dise ?

– Vous connaissez ma vie aussi bien que moi, n'est-ce pas ?

– Oui, et alors ?

– Vous savez que je suis uni pour la vie et pour la mort à cette malheureuse demoiselle ?

– Je ne vois pas le rapport ! Qui est-ce qui trouve à y redire ?!

– Les sentiments du cœur, je ne les puis payer qu'avec de l'amitié.

– Vous ai-je demandé quelque chose de plus, monsieur Simão ?!

– Non, Mariana ; mais vous faites tant pour moi, que je deviens malheureux quand je songe à tout ce que je vous dois.

Mariana ne répondit pas, elle pleura.

– Et pourquoi pleurez-vous ? reprit tendrement Simão.

– C'est de l'ingratitude... et je ne mérite que vous me disiez que je vous rends malheureux..

– Vous ne m'avez pas compris... Je suis malheureux de ne pouvoir faire de vous ma femme. Je voudrais, Mariana, que vous puissiez dire : «Je me suis sacrifiée pour mon mari ; le jour où je l'ai vu blessé chez mon père, j'ai veillé la nuit à son chevet ; quand son mauvais sort l'a enfermé derrière des grilles, je lui ai donné le pain que même ses riches parents ne lui donnaient pas ; quand je l'ai vu condamné au gibet, je suis devenue folle ; quand la lumière de la raison m'est revenue dans un rayon de divine compassion, j'ai couru à sa seconde prison, je l'ai nourri, je l'ai vêtu, j'ai décoré les murs nus de son antre ; quand on l'a déporté, je l'ai accompagné, j'ai fait de ce noble cœur ma patrie, j'ai travaillé à la lumière d'un soleil homicide pour qu'il pût se protéger du climat, du travail et de la solitude qui le tueraient...»

L'esprit de Mariana ne pouvait s'élever à un niveau qui lui eût permis de comprendre le langage du prisonnier ; mais son cœur devinait ses idées. Et la pauvre fille souriait et pleurait à la fois. Simão continua :

– Vous avez vingt-six ans, Mariana. Vivez, cette existence ne peut être qu'un supplice secret. Vivez, vous ne pouvez tout donner à qui ne peut vous rendre que les larmes que je vous ai coûtées. L'heure de ma déportation ne saurait tarder ; espérer un autre destin, et meilleur, ce serait une folie. Si je restais dans ma patrie, libre ou prisonnier, je vous demanderais, ma sœur, de compléter l'œuvre généreuse de ma compassion, en attendant de vous réserver les derniers mots de ma vie. Mais n'allez pas avec moi en Afrique ou en Inde, je sais que vous reviendrez seule dans notre patrie, après m'avoir fermé les yeux. Si mon exil est temporaire et si la mort m'épargne pour de plus grands naufrages, je reviendrai un jour dans ma patrie. Il faut que vous soyez ici, Mariana, pour que je puisse dire que je reviens pour ma famille, que j'ai ici une âme tendre qui m'attend. Si je vous trouve avec un mari et des enfants,

vosre famille sera la mienne. Si je vous trouve libre et seule, j'irai vous retrouver, ma sœur. Qu'en dites-vous, Mariana ?

La fille de João da Cruz dit, en levant les yeux du parquet :

– Je verrai ce que je ferai, monsieur Simão, quand vous partirez en exil...

– Pensez-y dès maintenant, Mariana.

– Je n'ai pas à y penser... J'ai pris ma décision...

– Parlez, mon amie ; dites-moi quelle est votre intention.

Mariana hésita quelques secondes et répondit sereinement :

– Quand je verrai que je ne vous sers plus à rien, je mettrai un terme à ma vie. Croyez-vous que cela me coûte beaucoup de mourir ? Je n'ai pas de père, je n'ai personne, je ne manquerai à personne. Vous pouvez, monsieur Simão, vivre sans moi ? Tant pis !... C'est moi qui ne peux pas...

Elle lâcha cette nouvelle idée comme si elle avait honte d'une telle hardiesse. Le prisonnier la serra tendrement dans ses bras et dit :

– Vous viendrez, vous viendrez avec moi, ma sœur. Ne cessez de penser à notre malheur, à tous les deux, dorénavant, nous le partageons ; c'est un poison que nous avalerons ensemble, et nous trouverons là-bas une sépulture dans une terre aussi lourde que celle de la patrie.

À partir de ce jour-là, une secrète jubilation faisait perdre la tête à Mariana. N'inventons pas des miracles d'abnégation. C'était le cœur d'une femme, que celui de Mariana. Elle aimait comme la fantaisie se plaît à imaginer l'amour de deux anges qui battent des ailes de bal en bal, et ne s'arrêtent que le temps nécessaire pour se faire voir et adorer dans un reflet de poésie passionnée. Elle aimait, et elle était jalouse de Teresa ; ce n'était pas de ces jalousies qui se refroidissent dans leur diffusion ou sous le coup du dépit, mais de sourds enfers, qui ne jaillissent pas telles des flammes sur ses lèvres, parce que ses yeux étaient prêts à verser des larmes pour les éteindre. Elle rêvait aux joies de la déportation, parce qu'aucune voix humaine n'irait là-bas gémir au chevet du malheureux. Si on la forçait à se résigner à sa peu glorieuse mission de sœur de cet homme, elle s'y résignerait en disant : «Personne ne l'aimera comme moi ; personne n'adoucir ses peines d'une façon aussi désintéressée que je l'ai fait.»

Et pourtant, elle n'a jamais hésité à prendre de la main de Teresa ou de la mendicante les lettres adressées à Simão. À chaque ride de douleur que la lecture de ces lettres creusait sur le front du prisonnier, Mariana qui l'observait en cachette, tremblait de toutes les fibres de son cœur, et se disait : «Pourquoi cette dame va-t-elle remplir sa vie d'amertume ?»

Et la malheureuse jeune fille était saisie d'une aussi poignante amertume.

Des espoirs resurgirent dans cette âme, qui ne devaient pas durer au-delà du temps nécessaire pour que la désillusion exalte sa détresse. Elle imaginait la libération, le pardon, le mariage, la félicité, le couronnement de son martyre. Ses amies coloraient la toile de sa fantaisie, les unes parce qu'elles ne connaissaient pas vraiment son atroce situation, d'autres parce qu'elles accordaient une confiance exagérée aux prières des femmes vertueuses du monastère. Si les prédictions de ces prophétesses se réalisaient, Tadeu de Albuquerque mourrait de vieillesse et de rage, rien ne s'opposerait au mariage, et le ciel de ces deux malheureux commencerait en ce monde.

Pourtant, au bout de cinq mois de prison, Simão Botelho connaissait sa destination et il avait jugé utile de prévenir Teresa afin qu'elle ne succombât pas à l'inévitable choc de la séparation. Il voulait jeter la clarté de l'espoir sur la sombre perspective de la déportation ; mais elles restaient languissantes et

froides, ces consolations que n'inspiraient aucune conviction ni aucun sentiment. Teresa ne pouvait même pas se leurrer, parce qu'elle avait dans son cœur une sonnerie qui ne cessait de la réveiller pour l'heure ultime, bien que son apparence trompât la compassion des étrangers.

Et alors elle ne pouvait s'empêcher de se répandre en larmes sur les lettres qu'elle écrivait à son ami ; c'étaient des invocations à Dieu, et des apostrophes sacrilèges contre le destin ; de doux moments de résignation et des accès de colère contre son père ; l'attachement à la vie qui s'enfuit, et des supplications à la mort qui ne la délivre pas des tourments de l'âme et du corps.

Au bout de sept mois, le tribunal de seconde instance commua la peine suprême en dix ans d'exil en Inde. Tadeu de Albuquerque porta lui-même à Lisbonne la demande d'appel, et offrit sa maison à qui maintiendrait debout la potence de Simão Botelho. Le père du condamné, alerté par les informations inquiétantes que lui avait communiquées son fils Manuel, se rendit à Lisbonne pour contrecarrer les effets de l'argent et des soutiens influents que Tadeu Albuquerque s'était ménagés à la Maison des Requêtes et à la Cour d'Appel. Domingos Botelho l'emporta, et poussé par son caprice plus que par son amour paternel, il obtint du Prince Régent la grâce pour le condamné de purger sa peine à la prison de Vila Real.

Quand on notifia à Simão Botelho la décision en appel et la grâce du Régent, le prisonnier répondit qu'il n'acceptait pas la grâce ; il préférait la liberté de l'exil ; il protesterait devant les instances judiciaires contre une faveur qu'il n'avait pas sollicitée et qu'il jugeait plus atroce que la mort.

Prévenu du refus de son fils, Domingos Botelho répondit qu'il pouvait faire ce qu'il voulait ; sa victoire à lui sur les appuis du *fidalgo* de Viseu et ceux qui s'étaient laissé corrompre par son or était pleine et entière.

On en informa l'intendant-général de la police et le nom de Simão Botelho fut inscrit sur la liste des déportés en Inde.

CHAPITRE XIX

LA VÉRITÉ est parfois l'écueil du roman.

Dans la vie réelle, nous l'accueillons comme elle nous arrive à la suite de coïncidences et de l'implacable logique des choses ; mais, dans un roman, nous avons du mal à admettre que l'auteur, s'il invente, ne se montre pas plus inventif ; et, s'il la copie, qu'il ne mente pas pour l'amour de l'art.

Un roman qui tient de la vérité ses mérites est froid, il est impertinent, c'est une chose qui n'ébranle pas les nerfs, et ne nous tire pas, fût-ce dans le laps de temps où il retient notre attention, du jeu de cette noria dont nous sommes les godets, dont les uns descendent et les autres remontent, mus par la manivelle de l'égoïsme.

La vérité ! Si elle est laide, pourquoi l'exposer dans des tableaux au public ! ?

La vérité du cœur humain ! Si le cœur humain a des filaments de fer qui le tiennent accroché à l'argile dont il est sorti, ou pèsent sur lui et l'enfoncent dans la bourbe de la faute originelle, à quoi bon l'en extraire, le décrire et le mettre en vente ! ?

Ces observations sont de quelqu'un qui maintient le bon sens à sa place ; mais puisque j'ai perdu le mien à étudier la vérité, il ne me reste plus à présent qu'à la peindre telle qu'elle est, laide et répugnante.

Le malheur exalte-t-il l'amour ou le brise-t-il ?

C'est la question que je soumetts au jugement du lecteur intelligent. Ce sont des faits et pas des thèses que j'apporte ici. Le peintre représente des yeux, il n'explique pas les fonctions optiques des organes visuels.

Au bout de dix-neuf mois de prison, Simão Botelho aspirait à un rayon de soleil, à un souffle d'air qui ne fût pas filtré par les barreaux, le plafond du ciel : celui que lui offrait la voûte de sa cellule pesait sur sa poitrine.

C'était l'impatience de vivre qu'il éprouvait ; ce n'était plus l'impatience d'aimer.

Six mois de tressaillements devant la potence devaient relâcher les fibres de son cœur ; et, pour l'amour, le cœur doit être ferme et tendu, conserver une certaine force qui s'acquiert avec un bon sang, les doux tourments de l'espérance, et les joies qui l'emplissent et le renforcent pour endurer les revers.

L'épouvantable corde ne s'imposait plus aux yeux de Simão, mais ses poignets restèrent dans leurs fers, ses poumons exposés à l'air mortel des prisons, son esprit transi par la glaciale insensibilité des murs couverts de salpêtre, des dalles répercutant les derniers pas de la dernière épave, et d'un toit qui filtre la mort en gouttes d'eau.

Et qu'est-ce que le cœur, le cœur à dix-huit ans, sans remords, l'esprit qui conçoit des rêves de gloire, au bout de dix-huit mois de vie stagnante. Le cœur est ce viscère, frappé de paralysie, le premier à succomber étouffé par les révoltes de l'âme qui s'identifie à la nature, et qui la désire, et se ronge de l'élan qui le pousse vers elle, et se tord sous les souffrances de l'amputation, pour lesquelles le regret d'une joie éteinte ne constitue même plus un adoucissement.

Au moment où la corde de la justice se desserra autour de son cou, Simão Botelho connut une heure de soulagement, comme s'il sentait la potence se défaire sous ses mains, et il convia la femme qui avait provoqué sa perte à assister aux secondes noces de sa vie et de l'espoir.

Puis l'espoir, d'un pas régulier, s'éloignait de lui vers les sables de l'Asie et son cœur se gonflait d'un fiel où l'amour se noyait, une mort inévitable, quand il n'y a pas de brèche par où l'espoir puisse entrer pour éclairer les ténèbres intimes.

Un espoir pour Simão Botelho, lequel ?

L'Inde, l'humiliation, la misère, l'indigence.

Et cette âme avait caressé l'ambition de se faire un nom. Pour la réussite de leur amour, il faisait appel aux forces du talent ; mais, au-delà de l'amour, il y avait la gloire, la renommée et la vaine immortalité qui n'est pas une folie chez les grandes âmes et les génies uniquement, qui se voient survivre dans les générations futures.

Mais les guirlandes de l'amour ruisselant du sang des épines distillent, elles, le venin corrosif de la pensée, éteignent en notre sein l'étincelle des nobles élans, amoindrissent l'idée qui avait embrassé des mondes, et paralysent dans un spasme mortel les passions du cœur.

C'est ce que tu pensais, malheureux, quand dix-huit mois de prison, avec le gibet ou la déportation pour seul horizon, avaient tué le meilleur de ton âme.

Tu t'interrogeais toi-même sur ton passé et, quand il osait répondre, le cœur se repliait, confondu par les admonestations de la raison.

De là-bas, de ce couvent où agonisait une autre existence, des plaintes lamentables venaient exprimer du fiel sur cette plaie ; et toi, qui ne savais ni ne pouvais apporter de consolation, tu demandais des mots à l'ange de la

compassion pour elle, et tu entendais ceux du démon qui se penchait sur ton désespoir.

Les dix ans de fers qu'on voulait lui imposer pour amoindrir sa peine lui étaient plus horribles que le gibet. Et pourrait-il les accepter s'il aimait le ciel dont Teresa buvait l'air, qui, dans ses poumons à lui, se transformait en poison ? Je le crois : plutôt le cachot, où l'on peut entendre le son étouffé d'une voix amie ; plutôt les affres de dix ans sur les dalles humides d'une geôle si, à l'heure suprême, l'ultime étincelle de la passion, en clignotant avant de mourir, nous éclaire sur le chemin du ciel où l'ange de l'amour malheureux s'est levé pour rendre des comptes à Dieu et demander l'âme de celui qui est resté.

Teresa avait demandé à Simão Botelho d'accepter les dix ans de prison, et d'y attendre sa rédemption, pour elle :

Dix ans, lui disait la recluse de Monchique, en dix ans mon père sera mort et je serai ton épouse, et j'irai demander au Roi de te pardonner si tu n'as pas fini de purger ta peine. Si tu pars en déportation, je t'ai perdu pour toujours, Simão, parce que tu mourras, ou tu ne trouveras plus aucune trace de moi, quand tu reviendras.

Comme la pauvre se berçait d'illusions aux heures où ses faibles forces vitales se concentraient dans son cœur !

Ses angoisses, sa lividité étaient revenues, elle dépérissait. Le sang nouveau qu'elle s'était reconstitué, sortait de sa poitrine par à coups, à chaque quinte de toux.

Si le condamné acceptait par amour ou par pitié les verrous qui se refermeraient trois mille six cent cinquante fois sur ses longues nuits solitaires, Teresa ne supporterait pas le poids de la pierre tombale sous lequel elle pliait d'heure en heure.

N'attends rien, martyre, lui écrivait-il. Il est inutile de lutter contre le malheur, et je ne peux plus lutter. Ce fut une erreur atroce que notre rencontre. Nous n'avons rien en ce monde. Avançons à la rencontre de la mort... Il y a un secret que l'on n'apprend que dans la tombe... Nous verrons-nous ?

Je m'en vais. J'abomine ma patrie, j'abomine ma famille ; toute terre ici est à mes yeux couverte de gibets, et tous les hommes qui parlent ma langue, je crois les entendre vociférer les imprécations du bourreau. Au Portugal, je ne veux même pas de la liberté dans l'opulence ; même plus, au point où j'en suis, la réalisation des espoirs que me donnait ton amour, Teresa !

Oublie-moi, et endors-toi au sein du néant. Je veux mourir, mais pas ici. Que s'éteigne la lumière de mes yeux ; mais la lumière du ciel, je la veux ! Je veux voir le ciel dans mon dernier regard.

Ne me demande pas d'accepter dix ans de prison. Tu ne sais ce qu'est une liberté prisonnière pendant dix ans ! Tu ne comprends pas la torture des vingt mois que j'ai passés. La seule voix que j'ai entendue, c'est celle de la femme charitable qui me fait l'aumône du pain de chaque jour, et celle de l'alguazil qui est venu m'apporter la bonne nouvelle sarcastique d'une grâce royale qui m'épargne la mort instantanée du gibet pour m'infliger les angoisses de dix ans de cachot.

Sauve-toi, si tu peux, Teresa. Renonce au prestige d'un homme

terriblement malheureux. Si ton père te fait venir, va le rejoindre. Si une aurore de paix doit renaître pour toi, vis pour le bonheur de ce jour. Et sinon, Teresa, la félicité, c'est la mort, c'est la réduction en poudre de nos fibres dilacérées par la douleur, c'est l'oubli qui sauve des injures la mémoire de ceux qui souffrent.

Voici les seules paroles de Teresa, en réponse à cette lettre qui trahissait le désarroi du malheureux :

Je mourrai, Simão, je mourrai. Pardonne, toi, à mon destin... Je t'ai perdu... Tu sais bien le bonheur que je voulais te donner... et je meurs parce que je ne puis ni ne pourrai te délivrer. Si tu le peux, vis ; je ne te demande pas de mourir, Simão ; je veux que tu vives pour me pleurer. Mon esprit te consolera... Je suis tranquille... Je vois l'aurore de la paix... Adieu jusqu'au Ciel, Simão.

À la suite de cette lettre, Simão resta de nombreux jours terriblement taciturne. Il ne répondait pas aux questions de Mariana. On l'eût cru en extase devant les voluptueuses angoisses de son propre anéantissement. La créature placée par Dieu à côté de ses dix-huit ans si tourmentés pleurait ; mais, si Simão voyait ces larmes, elles le tiraient de son mutisme tranquille pour le plonger dans des accès de tristesse qui finissaient par l'exténuer.

Six mois passèrent encore.

Et Teresa était vivante, elle disait à ses compagnes consternées qu'elle savait exactement le jour de son trépas.

Simão Botelho avait vu deux printemps par les barreaux de sa prison. Le troisième fleurissait les potagers et faisait verdoyer les forêts du Candal.

C'était le mois de mars 1807.

Le 10 de ce mois, le condamné fut intimé de partir par le premier bâtiment qui lèverait l'ancre sur le Douro pour l'Inde. Les navires venaient à cette époque prendre là les déportés, et accueillaient à Lisbonne ceux qui partaient pour la même destination.

Rien n'empêchait que l'on embarquât Mariana qui se présenta au corregidor du crime comme une domestique du déporté, dont le billet avait été payé par son maître.

– Elle vaut bien le prix du billet ! dit le facétieux magistrat.

Simão assista, avec un calme terrifiant, à la préparation de son bagage, comme s'il ignorait sa destination.

Il voulut à de nombreuses reprises écrire sa dernière lettre à Teresa qui se mourait, et il ne pouvait lui envoyer la moindre trace de larmes sur le papier.

– Quelles ténèbres, mon Dieu, s'exclamait-il, en s'arrachant des poignées de cheveux. Donnez-moi des larmes, Seigneur ! Laissez-moi pleurer ; ou tuez-moi, cette souffrance est insupportable !

Mariana contemplait, épouvantée, ces poussées de folie ainsi que d'autres, ou les moments de léthargie pas moins effrayants.

– Et Teresa ! hurlait-il, se réveillant brusquement de son hébétude. Et cette fille infortunée que j'ai tuée ! Je ne la verrai plus jamais ! plus jamais ! Personne ne m'apportera, dans mon exil, la nouvelle de sa mort ! Et quand, moi, je l'appellerai pour qu'elle me voie mourir, digne d'elle, qui te dira que je suis mort, ô martyr ?!

CHAPITRE XX

LE 17 MARS 1807, Simão António Botelho quitta les geôles de la Relação, et s'embarqua au quai de la Ribeira, avec soixante-quinze compagnons. À la demande du conseiller Mourão Mosqueira, et suivant les instructions du juge d'application des peines, le fils de l'ex-corregidor de Viseu n'était pas attaché par une corde à l'un de ses compagnons. Il descendit de la prison à l'embarcadère sous la garde d'un officier de justice et suivi de Mariana qui surveillait leurs caisses. Le magistrat, un ami fidèle de Dona Rita Preciosa, monta à bord du navire et recommanda au commandant de réserver un traitement exceptionnel au condamné Simão, en lui permettant d'accéder au tillac et en l'asseyant à sa table. Il prit Simão à part, et lui donna un rouleau de pièces d'or, que sa mère lui envoyait. Simão accepta l'argent et, en présence de Mourão Mosqueira, il demanda au commandant de faire répartir l'argent qu'il lui donnait entre ses compagnons de déportation.

– Vous êtes fou, Simão ?! dit le conseiller.

– Je souffre de la folie de ma dignité ; je me suis perdu pour la préserver ; je veux voir à présent à quel comble d'infortune elle peut entraîner ses amoureux. La charité ne m'humilie pas que quand elle part du cœur et pas du devoir. Je ne connais pas la personne qui m'a fait remettre cet argent.

– C'est votre mère, répondit Mosqueira.

– Je n'ai pas de mère. Voulez-vous lui remettre, monsieur, cette aumône que je rejette ?

– Non, monsieur.

– Alors, monsieur le Commandant, faites ce que je vous demande ou je jette cela dans le fleuve.

Le commandant prit l'argent, et le conseiller quitta le bord, apparemment épouvanté par les idées sombres du jeune homme.

– Où est Monchique ? demanda Simão à Mariana.

– C'est là-bas, monsieur Simão, répondit-elle, en lui indiquant le monastère qui surplombe les berges du Douro, à Miragaia.

Simão croisa les bras et vit, derrière la grille du belvédère, une silhouette.*

C'était Teresa.

Elle avait reçu la veille la lettre d'adieu de Simão, et lui avait répondu en lui envoyant une tresse de ses cheveux.

À la tombée de la nuit, ce jour-là, Teresa demanda les sacrements et communia à la grille du chœur où elle se rendit en s'appuyant à sa domestique. Elle passa quelques heures, cette nuit-là, assise près de l'oratoire de sa tante, qui pria toute la nuit. Elle demanda à plusieurs reprises qu'on l'amenât à la fenêtre qui donnait sur la mer, et elle n'y sentait pas la fraîcheur de la brise. Elle parlait sereinement aux moniales et elle avait fait ses adieux à toutes, une à une, en se traînant par ses propres moyens jusqu'aux cellules des malades pour leur donner son baiser d'adieu.

Toutes s'efforçaient de la ranimer, et Teresa souriait, sans répondre aux pieux artifices par lesquels ces bonnes âmes voulaient se persuader à elles-mêmes qu'il y avait de l'espoir. Au point du jour, Teresa lut une à une les

* Quand j'ai écrit ce livre, le belvédère existait encore. Il y a là, aujourd'hui, ou à côté, une salle de bal où dansent, les jours de fête les matelots et les dames correspondantes (Note de la cinquième édition).

lettres de Simão Botelho. Celles qui avaient été écrites sur les berges du Mondego l'attendrissaient aux larmes qu'elle versait d'abondance. C'étaient des hymnes au bonheur attendu : elles représentaient tout ce que le cœur humain peut donner de plus beau quand la poésie de la passion donne de la couleur à la pensée, et qu'une belle et suggestive nature lui prête ses émaux. Lui revenaient alors des souvenirs intenses de ces jours-là ; sa folle allégresse, ses douces tristesses, des espoirs qui dissipaient les regrets, les colloques muets avec la sœur chérie de Simão, le ciel plein d'arômes qui s'élargissait à chaque aspiration, brûlant de vagues désirs, tout ce qu'enfin les malheureux se rappellent.

Elle réunit ensuite les lettres, et les attacha avec des rubans de soie délacés de petits bouquets de fleurs fanées que Simão, deux années avant, lui avait jetées de sa fenêtre dans sa chambre.

Les pétales des fleurs desséchées se défirent presque toutes et, en les contemplant, Teresa dit : «Comme ma vie...» et elle pleura, en baisant les calices défeuillés des premières qu'elle avait recueillies.

Elle remit les lettres à Constança, et lui donna des instructions à leur propos, que nous verrons bientôt exécutées.

Puis elle alla prier, et resta à genoux une demi-heure, le haut du corps incliné sur une chaise. Se redressant, sursautant presque sous la violence, elle accepta une tasse de bouillon, et murmura en souriant : «Pour le voyage...»

À neuf heures du matin, elle demanda à Constança de l'amener au belvédère et s'asseyant, dans les affres de la mort, elle ne quitta plus des yeux le navire, déjà prêt à partir, qui attendait l'embarquement des déportés.

Quand elle vit les condamnés monter deux par deux sur le pont des condamnés, Teresa eut un court malaise, où l'éclat déjà terni de ses yeux s'éteignit, et ses mains convulsées paraissaient agripper la lumière qui se dérobait.

C'est alors que Simão l'aperçut.

Et, au même moment, un canot accosta au navire, avec la mendiante de Viseu à l'intérieur, qui demandait Simão. Il s'approcha de la coupée, tendit le bras vers la mendiante, et saisit la liasse de ses lettres. Il s'aperçut que la première n'était pas de lui, à la douceur du papier, mais ne l'ouvrit pas.

On entendit la voix qui criait de lever l'ancre et de larguer les amarres. Simão s'appuya au bastingage, les yeux fixés sur le belvédère.

Il vit un mouchoir s'agiter, et répondit à ce signe avec le sien. Le navire descendit vers la mer, et passa en face du couvent. Simão vit distinctement un visage, et des bras suspendus aux grilles de fer ; mais ce visage, ce n'était pas Teresa ; ce devait être plutôt un cadavre qui était monté de sa cellule jusqu'au belvédère, les os du visage déjà souillés par les herpès du sépulcre.

– C'est Teresa ? demanda Simão à Mariana.

– C'est elle, monsieur, c'est elle, dit la généreuse créature dans un gémissement étouffé : elle entendait son cœur lui dire que l'âme du condamné irait bientôt rejoindre celle pour laquelle il s'était perdu.

Tout à coup le mouchoir s'immobilisa, qui s'agitait au belvédère, et Simão entrevit un brusque remue-ménage de bras qui s'empressaient, tandis que disparaissait Teresa ainsi que la silhouette de Constança qu'il avait aperçue tout de suite après.

Le vaisseau s'arrêta en face de Sobreiras. Un nuage à l'horizon de la mer, et la houle se faisant tout à coup plus forte entraînèrent une modification dans l'horaire prévu par le commandant. Ensuite, une petite embarcation à voile

s'approcha avec le pilote, qui enjoignit à l'équipage de jeter l'ancre jusqu'à nouvel ordre. Le départ fut, plus tard, remis au lendemain.

Et Simão Botelho, entre-temps, comme un cadavre embaumé, dont les yeux artificiels luisent, en fixant, immobiles, un seul point, avait les siens plongés dans la progressive obscurité du belvédère. Aucun signe de vie. Et les heures passèrent jusqu'à ce que le tout dernier rayon de soleil s'éteignît sur les barreaux du monastère.

À la nuit tombée, le commandant revint de terre, et contempla, les yeux embués de larmes, le déporté, qui contemplait les premières étoiles au-dessus du belvédère.

- Vous la cherchez au ciel ? dit le marin.
- Si je la cherche au ciel !... répéta machinalement Simão.
- Oui... c'est au ciel qu'elle doit être.
- Qui, monsieur ?
- Teresa.
- Teresa !... Elle est morte ?!

– Elle est morte, là-bas, sur le belvédère, d'où elle vous faisait signe.

Simão se pencha au-dessus du bastingage, et fixa les yeux sur le courant. Le commandant tendit ses bras pour le retenir et dit :

– Courage, malheureux infortuné, courage ! Les hommes de la mer croient en Dieu ! Attendez que le Ciel s'ouvre à vous grâce aux prières de cet ange.

Mariana se trouvait un pas derrière Simão, et avait les mains levées.

– Tout est fini !... murmura Simão. Me voici libre... de mourir... Monsieur le Commandant, continua-t-il, sur un ton énergique. Je ne vais pas me donner la mort. Vous pouvez me lâcher.

– Je vous demande de descendre dans votre cabine. Elle se trouve à côté de la mienne.

– Dois-je absolument descendre ?

– Vous n'êtes soumis à aucune obligation, monsieur ; je n'ai que des prières à vous faire ; je vous le demande, je ne vous en donne pas l'ordre.

– J'y vais , et je vous remercie de votre compassion.

Mariana le suivit de ce regard battu et doux qu'avait Jau quand le poète débarquait, selon les idées émouvantes du chantre de Camões.

Simão la regarda et dit au commandant :

– Et cette malheureuse ?

– Qu'elle aille vous rejoindre... répondit l'homme de la mer compatissant et qui croyait en Dieu.

Simão descendit dans sa cabine, le commandant s'assit en face de lui, et Mariana resta dans un coin sombre pour pleurer.

– Parlez, monsieur Simão ! dit le commandant. Soulagez-vous et pleurez.

– J'ai pleuré, monsieur.

– Je n'avais pas imaginé une détresse comparable à la vôtre. L'invention des hommes n'a jamais conçu un tableau aussi atroce. Mes cheveux se dressent sur ma tête, et j'ai vu des spectacles horribles sur terre et en mer.

C'est à dessein que le commandant incitait Simão à se soulager. Le condamné ne lui répondait pas. Il écoutait les sanglots de Mariana, et ne détachait pas ses yeux de la liasse de lettres qu'il avait placée sur une banquette.

Le capitaine reprit :

– Quand on m'a annoncé à Miragaia la mort de cette demoiselle, j'ai demandé à une personne qui a ses entrées dans le couvent, de me conduire

auprès de quelque nonne qui me conterait elle-même cette triste histoire. Une religieuse me l'a contée ; mais c'étaient des gémissements plus que des paroles. J'ai appris qu'au moment où nous arrivions à la hauteur de l'Oiro, elle proférait à haute voix : « Adieu, jusqu'à l'éternité, Simão ! » avant de tomber dans les bras d'une domestique. Aux cris de la domestique les autres sont accourues au belvédère, et l'ont ramenée à demi-morte en bas, ou morte, je dirai plutôt : on ne l'a plus entendue prononcer un seul mot. On m'a ensuite raconté à quel point elle avait souffert en deux ans et neuf mois dans ce monastère ; l'amour qu'elle éprouvait, et les mille morts qu'elle y a endurées, chaque fois que son espoir mourait. Une bien malheureuse demoiselle, et vous êtes, vous aussi, monsieur, un jeune homme bien malheureux.

– Pour peu de temps... dit Simão, comme s'il s'adressait à lui-même ou qu'il parlait avec son imagination.

– Je le crois, oui, pour peu de temps, poursuivit le commandant, mais si des amis pouvaient vous sauver, monsieur, je les estimerais plus fidèles en Inde qu'au Portugal. Je vous promets, je vous donne ma parole d'honneur, d'obtenir du vice-roi l'autorisation pour vous de résider à Goa. Je vous promets de vous assurer de quoi subvenir décentement à vos besoins et disposer des commodités qui rendent l'existence aussi saine qu'elle peut l'être en Asie. Ne vous laissez pas impressionner par l'idée de la déportation, monsieur Simão. Vivez, efforcez-vous de vous prendre en main, et vous serez heureux.

Le déporté le coupa :

– Un peu de silence, par pitié, monsieur.

– Je sais qu'il est trop tôt pour organiser votre avenir. Pardonnez-moi une sympathie qui me pousse à être indiscret, et acceptez un ami dans cette heure pénible.

– Je l'accepte... Et j'ai besoin de lui... Mariana ! appela Simão, approchez, si ce gentilhomme vous en donne l'autorisation.

Mariana entra dans la cabine.

– Cette femme a été ma providence, dit Simão. Grâce à elle, je n'ai pas souffert de la faim en deux ans et neuf mois de prison. Elle a vendu tout ce qu'elle avait pour me nourrir et me vêtir. Cette créature m'accompagne dans ce voyage. Montrez-vous respectueux devant elle, monsieur, parce qu'elle est aussi pure que doit l'être la vérité sur les lèvres d'un mourant. Si je meurs, monsieur le Commandant, acceptez cet héritage, d'avoir à la soutenir de votre charité, comme si elle était ma sœur. Si elle veut revenir dans sa patrie, soyez son protecteur pour lui garantir son retour et, en lui tendant la main, il dit, dans un transport : – Me le promettez-vous, monsieur ?

– Je vous le jure.

Obligé de monter sur le tillac, le commandant laissa Simão avec Mariana.

– Je suis rassuré sur votre avenir, mon amie

– Je l'étais déjà, monsieur Simão, répondit-elle.

Ils n'échangèrent pas un mot pendant un long moment. Simão appuya son visage sur la table et serra entre ses mains ses tempes palpitantes. Mariana, debout, à côté de lui, fixait les yeux sur la lumière terne de la lampe qui oscillait, et songeait, elle aussi, à la mort.

Et le nordet sifflait : c'était comme un gémissement sur les hunes du vaisseau.

*



CONCLUSION

A ONZE HEURES DU SOIR, le commandant était descendu dans une cabine de passager, et Mariana, assise sur le sol, le visage sur les genoux, semblait succomber à la lassitude des heures éprouvantes et pénibles de cette journée.

Simão veillait, prostré dans sa cabine, les bras croisés sur sa poitrine, et les yeux fixés sur la lumière qui se balançait, accrochée à un fil de fer. Peut-être tendait-il l'oreille pour écouter le sifflement du vent ; il devait résonner pour lui comme une plainte, ce sifflement aigu, la seule voix dans le silence de la terre et du ciel.

À minuit, Simão tendit son bras tremblant vers la liasse de lettres que Teresa lui avait envoyées, et contempla quelques instants celle qui se trouvait sur le dessus, qui était d'elle. Il brisa le cachet, et s'installa dans sa cabine à un endroit éclairé par la lueur pâle de la lampe.

Voici ce que disait la lettre :

C'est déjà mon esprit qui te parle, Simão. Ton amie est morte. À l'heure où tu liras cette lettre, si Dieu ne me trompe, ta pauvre Teresa aura trouvé le repos.

J'aurais dû t'épargner cette dernière torture ; je n'aurais pas dû t'écrire ; mais pardonne à ton épouse au Ciel cette faute, pour la consolation que je trouve à te parler à cette heure, la dernière heure dans la nuit de ma vie.

Qui te dirait que je suis morte, si ce n'était moi-même, Simão ? D'ici peu, tu perdras ce monastère de vue ; tu parcourras des milliers de lieues, et tu ne trouveras nulle part en ce monde une voix humaine qui te dise : – *Cette infortunée t'attend dans l'autre monde, et prie le Seigneur de te délivrer.*

Si je pouvais te bercer d'illusions, mon ami, préférerais-tu penser que je resterais en vie et garderais l'espoir de te revoir à ton retour ? Peut-être, mais à cette heure, en ce moment solennel, ce qui domine en moi, c'est le désir de te faire sentir que je ne pouvais vivre. Il semble que même le malheur a parfois la vanité de montrer que c'est possible, jusqu'au moment où ce ne l'est plus ! Je veux que tu dises : – *Elle est morte, et elle est morte quand je lui ai enlevé son dernier espoir.*

Ce n'est pas que je me plaigne, Simão, non. J'aurais pu lutter quelques jours contre la mort, si tu étais resté ; mais, d'une façon ou d'une autre, il était inévitable que je ferme les yeux quand le dernier fil se romprait, ce dernier fil

qui est en train de se rompre, et que j'entends moi-même se rompre.

Que ces paroles n'aillent pas accroître ton chagrin. Dieu me garde d'ajouter un injuste remords à tes regrets.

Si je pouvais encore te voir heureux en ce monde ; si Dieu permettait à mon âme un tel spectacle !... *Heureux*, toi, mon pauvre condamné !... Sans le vouloir, mon amour te faisait maintenant injure, en te jugeant capable d'être heureux ! Tu mourras de chagrin si le climat dans ton exil ne te tue pas avant que tu succombes aux douleurs de ton esprit.

La vie aurait été belle, elle l'aurait été, Simão, si elle avait été comme tu me la peignais dans tes lettres que j'ai lues il y a peu de temps ! Je vois la petite maison que tu décrivais, en face de Coïmbra, entourée d'arbres, de fleurs et d'oiseaux. Ton imagination se promenait avec moi sur les rives du Mondego, à l'heure pensive où la nuit tombe. Le ciel se remplissait d'étoiles, et la lune faisait scintiller l'eau. Je répondais par le mutisme de mon cœur à ton silence et, encouragée par ton sourire, j'inclinai mon visage sur ton sein, comme si c'était celui de ma mère. J'ai lu tout cela dans tes lettres ; et il me semble que les déchirements de l'agonie s'apaisent au moment où l'âme se souvient. Dans une autre lettre, tu parlais de triomphes, de gloires et de l'immortalité de ton nom. Je te suivais dans tes aspirations, ou je les précédais parce que la plus grande partie de tes plaisirs spirituels, je voulais que tu me les doives. J'étais une enfant il y a trois ans, Simão, et j'entendais alors tes rêves de gloire, et je les imaginai réalisés, c'était mon œuvre, puisque tu me disais, comme tu me l'as souvent dit, que tu ne serais rien sans l'aiguillon de mon amour.

Oh, Simão ! de quel ciel si beau sommes-nous tombés ! À l'heure où je t'écris, tu es sur le point de monter sur le navire des déportés, et moi, de descendre au tombeau.

Qu'importe de mourir si nous ne pouvons plus garder dans cette vie nos espoirs d'il y a trois ans ? ! Pourrais-tu à la fois supporter ton désespoir et la vie, Simão ? Moi, je ne le pourrais pas. Les instants où je dormais étaient les rares bienfaits que Dieu me concédait ; la mort est plus qu'une nécessité ; c'est une divine miséricorde, un bonheur indicible.

Et que ferais-tu de ta vie, sans ta compagne de martyre ? Où iras-tu raviver ton cœur écrasé par le malheur, sans oublier l'image de cette femme docile qui a suivi aveuglément la malheureuse étoile de ton destin ?

Tu n'aimeras jamais, n'est-ce pas, mon époux ? Tu rougirais de toi-même, si tu voyais une fois passer rapidement mon ombre devant tes yeux secs ? Souffre, souffre du cœur de ton amie ces dernières questions auxquelles tu répondras, en haute mer, quand tu liras cette lettre.

Le matin se lève. Je vais voir ma dernière aurore... La dernière de mes dix-huit ans.

Béni sois-tu, Simão ! Que Dieu te protège et t'épargne une longue agonie. Je lui offre toutes mes peines pour racheter tes fautes. Si la justice divine condamne certaines de mes impatiences, offre à Dieu, toi, mon ami, tes souffrances pour que je sois pardonnée.

Adieu ! À la lumière de l'éternité, il me semble que je te vois dès maintenant, Simão.

Le déporté se leva, regarda autour de lui, sursauta en voyant Mariana qui levait la tête au moindre de ses mouvements.

– Qu'avez-vous, monsieur Simão ? dit-elle en se levant.

– Vous étiez là, Mariana ?... Vous n'allez pas vous coucher ? !

- Non. Le commandant m'a permis de rester ici.
- Mais vous allez passer la nuit ainsi ? Je vous supplie d'aller vous coucher, parce qu'il n'est pas nécessaire de vous sacrifier.
- Si je ne vous dérange pas, laissez-moi rester ici, monsieur Simão.
- Restez, mon amie, restez... Pourrai-je monter sur le tillac ?
- Vous voulez monter sur le tillac, monsieur Botelho, dit le commandant, en sortant précipitamment de sa cabine.
- J'aimerais le faire, monsieur le Commandant.
- Nous irons ensemble.

Simão rangea la lettre de Teresa sur la liasse des siennes, et sortit en chancelant. Sur le tillac, il s'assit sur un tas de cordages, et contempla le belvédère de Monchique, qui se dessinait, plus sombre, au pied de la colline rocheuse où se trouve actuellement la rua da Restauração.

Le commandant marchait de la proue à la poupe, mais son oreille restait attentive aux mouvements du déporté. Il avait craint que celui-ci projetât de se suicider, parce que Mariana lui avait communiqué de tels soupçons. Le marin voulait lui adresser des paroles de consolation, mais il se disait : «Que peut-on dire à un homme qui souffre à ce point ?» Et il s'arrêtait quelquefois près de lui, comme pour détourner son esprit de ce belvédère.

– Je ne vais pas me suicider ! s'exclama Simão Botelho, abruptement. Si, dans votre générosité, monsieur le Capitaine, vous vous inquiétez pour ma vie, vous pouvez dormir tranquille cette nuit : je ne me suiciderai pas.

– Mais pourriez-vous m'accorder la faveur de descendre avec moi dans votre cabine ?

– Je m'y rendrai ; mais j'y souffre davantage, monsieur.

Le commandant ne répondit pas et continua à se promener sur le tillac, malgré les rafales.

Mariana était blottie entre les caisses de la cargaison, non loin de Simão. Le commandant la vit, lui parla, et se retira.

À trois heures du matin, Simão serra entre ses mains sa tête, brûlante de fièvre, qui éclatait. Il ne put se maintenir assis, et laissa retomber le haut de son corps. La tête, en s'inclinant, se posa sur le sein de Mariana.

– L'Ange de la Compassion toujours à mes côtés ! murmura-t-il. Teresa a été beaucoup plus malheureuse...

– Vous voulez descendre dans votre cabine ? dit-elle.

– Je ne pourrai pas... Soutenez-moi, ma sœur.

Il fit quelques pas vers l'escalier, et regarda encore le belvédère. Il descendit l'escalier raide, en agrippant les cordes. Il se jeta sur son matelas et demanda de l'eau, qu'il but avidement. Puis vinrent la fièvre, les convulsions et les angoisses, et des accès de délire.

Un médecin monta à bord le matin, à l'invitation du capitaine. Il examina le malade et dit qu'il s'agissait d'une fièvre maligne et qu'il se pourrait bien que celui-ci trouvât sa sépulture avant d'arriver en Inde.

Mariana entendit le diagnostic, et ne pleura pas.

À onze heures, le navire passa la barre. Aux angoisses de la maladie s'ajoutèrent celles du mal de mer. À la demande du commandant, Simão absorbait des remèdes qu'il régurgitait aussitôt dans les spasmes de ses vomissements convulsifs.

Le deuxième jour du voyage, Mariana dit à Simão :

– Si vous mourez, mon frère, que ferai-je des lettres qui se trouvent dans le coffret ?

La prodigieuse sérénité de cette question !

– Si je meurs en mer, Mariana, dit-il, jetez à la mer tous mes papiers, tous, et ces lettres qui se trouvent sous mon oreiller aussi.

Après un court moment d'angoisse qui étouffait sa voix, Simão reprit :

– Si je meurs, qu'avez-vous l'intention de faire, Mariana ?

– Je mourrai, monsieur Simão.

– Vous mourrez ?!... J'ai fait le malheur de tant de gens !...

La fièvre augmentait. Les symptômes de la mort ne pouvaient échapper aux yeux du capitaine, qui avait une expérience plus que suffisante après avoir vu mourir des centaines de condamnés, frappés par la fièvre de mer, qui ne disposaient pas de certains médicaments.

Le quatrième jour, alors que le navire se traînait au large de Cascais, une tempête se leva subitement. Le navire gagna le large, à des milles des côtes, il ne put tenir son cap sur Lisbonne, et se trouva dérouté. Au sixième jour d'une navigation incertaine, dans d'épaisses brumes, le gouvernail se brisa au large de Gibraltar. Tout de suite après cette avarie, les vents se calmèrent, la houle devint plus faible et, à l'aurore du jour suivant, on vit naître une belle journée de printemps. C'était le 27 mars, le neuvième jour de la maladie de Simão Botelho.

Mariana avait vieilli. Le commandant la dévisagea et s'écria.

– On dirait que vous revenez de l'Inde au bout de dix ans d'épreuves !...

– Au bout... c'est sûr, dit-elle.

À la tombée de la nuit, ce jour-là, le condamné délira pour la dernière fois, et voici ce qu'il disait dans son délire :

«La maisonnette en face de Coïmbra, entourée d'arbres, de fleurs et d'oiseaux. Tu te promenais avec moi sur les rives du Mondego, à l'heure pensive où la nuit tombe. Le ciel se couvrait d'étoiles, et la lune faisait scintiller l'eau. Je répondais avec le mutisme de mon cœur à ton silence et, encouragée par ton sourire, j'inclinai mon visage sur ton sein, comme si c'était celui de ma mère... De quel ciel si beau sommes-nous tombés !... Ton amie est morte... Ta pauvre Teresa.»

«Et que ferais-tu dans la vie sans ta compagne de martyre ?... Où iras-tu raviver ton cœur que le malheur a écrasé ?... Le matin se lève... Je vais voir ma dernière aurore... La dernière de mes dix-huit ans. Offre à Dieu tes souffrances pour que je sois pardonné... Mariana... »

Mariana colla son oreille contre les lèvres bleues du moribond quand elle crut entendre son nom.

«Tu viendras nous retrouver, nous serons ton frère et ta sœur dans le ciel... L'ange le plus pur, c'était toi... si tu es de ce monde, ma sœur ; si tu es de ce monde, Mariana...»

Le passage du délire à une totale léthargie annonçait infailliblement son trépas.

Au lever du jour, la lampe s'était éteinte, Mariana était sortie demander de la lumière, et avait entendu un gémissement qui ressemblait à un râle. Retournant à l'aveuglette sur ses pas, les bras tendus pour tâter le visage de l'agonisant, elle rencontra sa main convulsée qui serra l'une des siennes, et relâcha tout à coup la pression de ses doigts.

Le commandant entra avec la lampe, l'approcha de sa bouche, et ne trouva pas la moindre trace de buée sur le verre.

– Il est mort, dit-il.

Mariana se pencha sur le cadavre et déposa un baiser sur son visage. Elle

s'agenouilla ensuite au pied de sa couchette, les mains levées, sans prier et sans pleurer.

Au bout de quelques heures, le commandant dit à Mariana :

– Le moment est venu de donner une sépulture à notre bienheureux ami... C'est un bonheur de mourir quand on vient au monde sous une telle étoile. Passez, mademoiselle Mariana, dans sa cabine, on va emporter le défunt.

Mariana prit la liasse de lettres sous l'oreiller et alla prendre dans un coffret les papiers de Simão. Elle attacha le rouleau au tablier qu'il avait gardé, mouillé de ses larmes, qu'elle avait versées le jour où elle était devenue folle, et ce paquet autour de sa taille.

Le cadavre fut enveloppé dans un linceul et transporté sur le pont supérieur. Mariana le suivit.

On apporta de la cale du navire une pierre, qu'un matelot attacha à ses jambes avec un bout de câble. Le commandant contemplait la triste scène, les yeux humides, et les soldats embarqués dans ce navire furent saisis d'un tel respect funèbre que, peu à peu, ils se découvrirent.

Mariana était cependant appuyée au flanc du navire et semblait regarder stupidement les à-coups que donnait le marin au cadavre, pour caler la pierre à sa ceinture.

Deux hommes levèrent le mort bien haut, au-dessus du bastingage. Ils lui imprimèrent le balancement nécessaire pour le rejeter assez loin. Et avant que l'on entendît l'impact du cadavre sur l'eau, tous virent Mariana, qui s'était jetée à la mer, sans que personne pût avoir le temps de la retenir.

Sur un ordre du commandant, on détacha rapidement le canot, et des hommes sautèrent pour sauver Mariana.

La sauver !...

Ils la virent un moment agiter les bras, non pour lutter contre la mort, mais pour embrasser le cadavre qu'une vague jeta dans ses bras. Le commandant regarda l'endroit d'où Mariana s'était jetée et vit, entortillé au cordage, le tablier et, à fleur d'eau, un rouleau de papiers que les marins déposèrent dans le canot. C'était, comme vous le savez, la correspondance entre Teresa et Simão.

De la famille de Simão Botelho, il ne reste plus, à Vila Real de Trás-os-Montes, que Dona Rita Emília da Veiga Castelo Branco*. La dernière personne qui est morte, il y a vingt six ans, c'est Manuel Botelho, le père de l'auteur de ce livre.

*

Elle est morte en 1872 (note de la cinquième édition)

DÉDICACE

À Monsieur ANTÓNIO MARIA DE FONTES PEREIRA DE MELO
l' auteur dédie cet ouvrage.

Monsieur,

Beaucoup de gens vont penser que vous n'accordez aucune valeur à ce livre que ma reconnaissance vous dédie, parce que beaucoup de gens sont persuadés que les ministres d'État ne lisent pas de romans. C'est une erreur. J'ai entendu un jour un de vos collègues discourir au Parlement sur les chemins de fer. Il le faisait avec un tel talent, il avait diapré cette matière de tant de fleurs, que je me suis délecté à l'entendre. Le soir de ce jour-là, j'ai trouvé votre collègue en train de lire *Fanny*, cette Fanny qui en savait autant que moi sur les chemins de fer.

Que vous ayez des romans dans votre bibliothèque, j'en suis convaincu. Qu'il y en ait là quelques-uns que vous n'avez pas lus parce que le temps vous fait défaut, et d'autres parce qu'ils ne méritent pas que l'on y perde son temps, je le crois aussi. Réservez, Monsieur, une place à ce livre parmi les seconds, et vous m'aurez signifié de la sorte que vous l'acceptez et que vous l'appréciez parce qu'y figure le nom de votre serviteur le plus reconnaissant et le plus respectueux.

Prison de la *Relação* de Porto, le 24 septembre 1861
CAMILO CASTELO BRANCO.

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Dans mes *Mémoires de Prison*, évoquant ce roman que l'on imprime à nouveau, j'ai écrit ces lignes :

Le roman que j'ai écrit tout de suite après celui-là (*Le Roman d'un homme riche*) a été *Amours Fatales*. Depuis mon enfance, j'entendais conter la triste histoire de mon oncle paternel, Simão António Botelho. Chaque fois qu'elle était sollicitée par ma curiosité, ma tante, sa sœur, était prête à reprendre la narration d'événements liés à sa jeunesse. Je me suis naturellement, à maintes reprises, souvenu en prison de mon oncle, qui devait être inscrit là, dans le registre d'écrou et dans celui des départs pour la déportation. J'ai feuilleté les livres à partir de 1800, et j'ai trouvé le renseignement sans me donner beaucoup de peine, mais avec des transports de joie, comme si le devoir m'incombait de donner du lustre à son souvenir pour réparer les humiliantes et tragiques souffrances de sa vie si courte. Je savais qu'il y avait dans un coin chez ma sœur un paquet de documents anciens, de nature à éclairer la nébuleuse histoire de mon oncle. J'ai demandé à ceux de ses contemporains qui l'ont connu des renseignements et jusqu'à des détails afin de pouvoir

entamer ce travail en toute connaissance de cause. J'ai écrit ce roman en quinze jours, les plus agités de ma vie. J'en garde un souvenir si horrible que jamais plus je n'ouvrirai ces *Amours Fatales*, non plus que je passerai une lime sur ses défauts dans les éditions futures, s'il est vrai qu'il n'est pas sorti de la première irrémédiablement bancal. Je ne sais si j'y dis que mon oncle Simão pleurait, et je sais encore moins si vous, lecteur, vous avez pleuré avec lui. Pour moi, je vous jure que...

Il s'est écoulé près de deux ans depuis que j'ai protesté que je n'ouvrirai plus ce roman. Deux années durant, il m'a fallu faire face à des infortunes moins triviales que la privation de la liberté, et j'ai oublié les horreurs des autres, au point de m'en souvenir sans épouvante, et simplement comme de briquets pour cette prison qui est la mienne, où je me tords et me complais avec une infernale délectation. J'ai ouvert ce livre comme si je l'avais écrit aux jours les plus joyeux de ma jeunesse ; quoique je parle de jours de ma jeunesse parce que mon extrait de naissance me confirme que j'ai été jeune, que, touchant les plaisirs de la jeunesse, j'attends à présent qu'ils m'arrivent en automne, et il faut croire qu'ils m'arriveront flanqués du rhumatisme et de la goutte.

Ce livre qui ne devait selon moi connaître aucun succès, quand je l'écrivais, fut bien mieux accueilli que ses frères. Mon scepticisme était dû au fait qu'il était triste, sans intermèdes comiques, sombre, et qu'il se concluait par une catastrophe à briser le cœur des lecteurs qui s'inquiètent du sort heureux de certains personnage, et du châtement des autres. Pour faire honneur aux personnes qui ont apprécié ce livre, et les flatter, j'avouerai volontiers que les ai mal jugées. Je n'approuve pas le bien qu'on en dit ; mais la critique a suivi l'opinion de la majorité, qui met les *Amours Fatales* au-dessus du *Roman d'un homme riche* et des *Étoiles Propices*.

Sont en grande partie responsables de ce jugement favorable, quoiqu'insoutenable, l'enchaînement rapide des péripéties, la concision des dialogues conduisant directement aux points essentiels de l'intrigue, l'absence de digressions philosophiques, la simplicité du langage et le naturel des expressions. Pour moi, ce ne peut être un avantage absolu. Un roman qui ne s'appuie pas sur d'autres qualités plus solides doit connaître une vogue fort peu durable.

Je suis presque convaincu que le roman où l'on serait tenté d'en appeler de l'inique arrêt qui le condamne à étinceler et à s'éteindre doit s'assurer de sa durée en présentant quelque espèce d'utilité, telle que l'étude de l'âme ou la pureté de la langue. Et j'accorde plus d'importance à la deuxième qualité ; l'âme est surabondamment étudiée et dévoilée dans la littérature antique, au nom et à cause de laquelle bien des gens abominent le roman moderne et jurent de mourir sans avoir lu le meilleur de l'auteur le plus remarquable. Je me considère comme suspect sur ce chapitre. Grâce à Dieu, je n'ai pas écrit deux lignes en ma faveur, même pas dans les pages des journaux. Je vais jusqu'à hésiter à dire que l'on doit lire des romans, n'allez pas croire que je recommande les miens.

Il est certain que j'ai voulu appliquer à certains de mes livres le sceau de l'utilité, avec l'appui d'un langage pur, et adapté à l'expression des idées, qui semblaient étranges, comme elles l'étaient en effet, et que nous ne trouvons pas dans les écrits des Sousa, des Lucena, et des Bernardes. En vérité, cela revenait à voir bien loin, avec une vue bien basse ; en tout cas, j'ai fait ce que j'ai pu ; et je dirai que j'ai fait moins que je pouvais. Durant les *quinze jours*

agités où je l'ai écrit, il m'a manqué le loisir et la concentration que requiert le soin de polir et de brunir les périodes. Ce que je voulais, c'était ne plus voir passer les heures, et peut-être me soustraire à la nécessité de vendre mon temps, mes silencieuses méditations, et le droit de m'étirer comme tout un chacun, ainsi que le plaisir d'être aussi poli dans le langage que je pouvais l'être dans certaines circonstances.

Ce que je n'ai pas fait alors, et que je ne fais pas non plus à présent, sinon fort peu, et très provisoirement. Le livre comme il est a plu. Ce serait une erreur et de l'ingratitude de transformer sensiblement soit dans son essence soit dans sa forme, ce qui, tel qu'il est, a été bien accueilli.

Porto, septembre 1863

CAMILO CASTELO BRANCO.

PRÉFACE DE LA CINQUIÈME ÉDITION

J'ai publié, il y a vingt-deux ans, le roman *Où se trouve le bonheur ?* Peu après, Alexandre Herculano, publiant à nouveau ses *Légendes et Récits*, écrivit dans son *Avertissement* :

... Ces quinze ou vingt dernières années, une littérature a vu le jour, et l'on peut dire qu'il n'y a pas d'année où elle ne fasse de nouveaux progrès. Des *Légendes et Récits* au livre *Où se trouve le bonheur ?* quel vaste chemin parcouru ?

Si je compare les *Amours Fatales* dont la cinquième édition me semble-t-il témoigne d'un succès phénoménal et extra-lusitanien, avec le *Crime du Père Amaro* et le *Cousin Basílio*, je reconnais, volontiers résigné, que pour parvenir à la splendeur de ces deux livres, il a fallu que l'Art se pare des beautés ciselées durant seize années. À la lumière électrique du relativisme actuel, c'est un roman romantique, déclamatoire, d'un lyrisme assez souvent pathologique, et qui exprime des idées scélérates qui parviennent à toucher grâce à l'effronterie de leur sentimentalisme. Je ne cesserai de dire du mal de ce roman, qui garde la naïve innocence de ne pas découvrir d'alcôves, afin que les dames puissent le lire dans leurs salons, en présence de leurs filles ou de leurs mères, et n'aient pas besoin de se cacher dans leur salle de bains. On dit, pourtant, que les *Amours Fatales* ont fait pleurer. Ce fut regrettable. Mais à présent, pour se racheter, elles font rire : elles sont devenues comiques à cause de cette gravité antique, et ce déplaisant fumet qu'il doit à l'odeur de renfermé émanant des vieilles histoires de Trancoso et du Père Teodoro de Almeida.

Et c'est pour cela même qu'on le réimprime. Le bon sens du public relit ceci, le compare avec cela, et se venge en aspergeant de ses éclats de rire réaliste les pages qu'il emperlait de ses larmes romantiques.

Ça me fait de la peine quand je pense que je me suis illustré dans la futilité du genre romanesque, alors que les douleurs de l'âme pouvaient être décrites sans trop attenter à la grammaire et à la décence. On usait de la rhétorique plutôt que de la langue verte. L'écrivain préférait les cadences de Quintilien à

celles du *Gilet Rouge*. On imaginait que les bordels n'ouvraient pas des cabinets de lecture et pour les arts corrélatifs. Ah ! si je pouvais m'être épanoui plutôt de nos jours, les manches retroussées pour exprimer le pus de nombreuses scrofules à la face du lecteur ! En ce temps-là, on ornait les pustules de fleurs ; maintenant, l'on suspend au crochet la viande couverte de mouches et ça se vend bien parce que beaucoup de gens ne sont pas dégoûtés de se contempler comme des Narcisse dans un miroir fidèle.

Comme je double le cap tempétueux de la mort, je ne serai plus là pour voir où va se déverser ce torrent qui roule dans les entrailles de L'Idée vraiment Neuve. Comme l'honnêteté est l'âme de la vie civile et la bienséance le nœud des liens qui consolident la société, je me demande si la pudeur et la société crouleront en même temps sous l'effet d'une grande évolution rigolboche. C'est ce que dit la logique. Mais la Providence qui préfère la métaphysique à la logique, fera probablement autre chose. Si, par la vertu de la métempsychose, je réapparais dans la société du XX^e siècle, peut-être me réjouirai-je de revoir les larmes à la mode dans les bras de la rhétorique, et cette 5^e édition des *Amours Fatales* presque épuisée.

São Miguel de Seide, 8 février 1879

© René BIBERFELD 2011
Composition Graphique
J-H ROBERT
© Ouvroir Hermétique 2011
D'autres textes de R. BIBERFELD sur
www.ouvroir.com

mise à jour 2022

